

Ex legato Dni. Equitis Antonii Francisci de Marmi



OEUVRES DIVERSES

DE Mr.

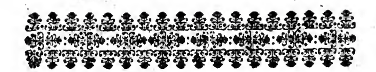
DE SEGRAIS.

TOME II.

Qui contient ſes Eglogues ; l'Amour gueri par le Tems, Opera ; l'Hiſtoire de la Princeſſe de Paphlagonie, & l'Hiſtoire de l'Iſle Imaginaire.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS CHANGUION.
M. DCC. XXIII.



TABLE

Des Pièces contenuës dans le

TOME II.



CLIMENE.

EGLOGUE I.

A MONSIEUR

Le Marquis de Montauzier.

TYRCIS mouroit d'amour pour la belle CLIMENE,
Sans que d'aucun espoir il pût flater sa peine.
Ce Berger accablé de son mortel ennui,
Ne se plaisoit qu'aux lieux aussi tristes que lui:
Errant à la merci de ses inquietudes,
Sa douleur l'entrainoit aux noires solitudes:
Et des tendres accens de sa mourante voix
Il faisoit retentir les Rochers & les Bois.
CLIMENE, disoit-il, ô trop belle CLIMENE!
Vous surpassez autant les Nymphes de la Seine,
Que ces Chênes hautains, & si verds & si beaux,
Des humides Marais surpassent les Rozeaux.

Votre divin Esprit, votre Beauté divine,
Du plus pur sang des Dieux marquent votre origine: (voir,
Le Soleil qui voit tout, & qui nous fait tout
N'eût jamais, tant que vous, d'éclat ni de pouvoir.
Où vous portez vos yeux les Forêts reverdissent;
Où vous disparoissez toutes choses languissent;
Les Fleurs ne peuvent naître ailleurs que sous vos pas,
Et le Printems n'est point où l'on ne vous voit pas.
Qui n'admire le lustre,& la fraicheur des Roses,
Aux Roses, qu'a l'Amour sur vos levres écloses?
Où peut-on voir, qu'en vous,ces Oeillets & ces Lys,
Qui paroissent toûjours nouvellement cueillis?
Mais, plus ces doux attraits vous rendent adorable,
Plus ces attraits si doux me rendent miserable;
Si vous considerez tant de charmes divers
Comme autant de sujets de mépriser mes vers.
De votre belle bouche une seule parole
M'est ce qu'au voyageur est l'herbe fraiche & molle;

Et

Et l'aiſe de vous voir eſt à mon cœur bleſſé,
Ce qu'une eau claire & vive eſt au Cerf relancé.
Jamais rien de ſi beau n'a paru ſur la terre.
Mais toûjours vos rigueurs me déclarent la guerre:
Et ce qu'à nos Troupeaux eſt la fureur des Loups,
Ce qu'eſt à nos Vergers l'Aquilon en couroux,
Ce qu'à nos Epics murs eſt la pluyę orageuſe,
Telle eſt votre colere à mon ame amoureuſe.

Je ne m'en dedis point, je n'aimerai que vous.
Mais Iris m'aſſûroit d'un empire plus doux;
Et je me ſens ſi las de votre tyrannie,
Que preſque j'ai regret à la fiere Uranie.
J'ai regret à Philis, encor qu'elle aime mieux
L'indiſcret Alidor, la honte de ces lieux;
Qu'elle ſoit mille fois plus changeante que l'Onde,
Qu'elle ſoit brune encore, & que vous ſoyez blonde.

Hélas! de vains deſirs ſi long-tems enflamé,
Faut-il toûjours aimer où l'on n'eſt point aimé?
Hélas! de quel eſpoir eſt ma flame ſuivie,
Si lorſque dans les pleurs je conſume ma vie,
Celle pour qui je ſouffre un ſort ſi rigoureux
Trouve tant de plaiſir à me voir malheureux?
En mille & mille lieux de ces rives champêtres,

J'ai gravé ſon beau Nom ſur l'écorce des Hê-
tres ;
Sans qu'on s'en aperçoive il croîtra chaque
jour :
Hélas! ſans qu'elle y ſonge ainſi croît mon
amour !
Pour éclairer autrui comme un flambeau s'al-
lume,
Pour en ſervir une autre ainſi je me conſume.
Ah! ſi du même trait dont mon cœur eſt bleſ-
ſé... (ſé.
Mais ne pourſuivons point ce diſcours inſen-
Je ſerai trop heureux, belle & jeune CLIME-
NE,
S'il vous plaît ſeulement conſentir à ma peine.
N'ai-je point quelque Agneau dont vous
ayez deſir ?
Vous l'aurez auſſi-tôt; vous n'avez qu'à choi-
ſir ;
Et ſi Pan le défend de tout regard funeſte,
Aux yeux des Enchanteurs j'abandonne le
reſte.
Pan a ſoin des Brebis, Pan a ſoin des Paſteurs,
Et Pan me peut vanger de toutes vos rigueurs.
Il aime, je le ſais, il aime ma Muſette,
De mes ruſtiques airs aucun il ne rejette:
Et la chaſte PALLAS, race du Roi des
Dieux,

A trouvé quelquefois mon chant mélodieux,
Des grandes Deïtez Pallas la plus aimable,
La plus victorieuse, & la plus redoutable.
Par elle, sous le frais de ces jeunes Ormeaux,
Je puis, quand il me plaît, enfler mes chalumeaux,
Et je puis ne chanter que mon amour fidelle,
Quoy qu'on ne deut chanter que sa gloire immortelle,
Et que je doive encore à sa seule bonté
Cette délicieuse & douce oisiveté.
Sous ces feuillages verds, venez, venez m'entendre,
Si ma chanson vous plaît, je vous la veux aprendre,
Que n'eut pas fait Iris pour en aprendre autant?
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant.
Si vous vouliez venir, ô! miracle des Belles,
Je vous enseignerois un Nid de Tourterelles:
Je vous les veux donner pour gage de ma foi;
Car on dit qu'elles sont fidelles comme moy.
CLIMENE, il ne faut pas mépriser nos Bocages:
Les Dieux ont autrefois aimé nos Pâturages,
Et leurs divines mains aux rivages des Eaux,
Ont porté la Houlette & conduit les Troupeaux.

L'aimable Deïté qu'on adore en Cythere
Du Berger Adonis se faisoit la Bergere:
Helene aima Paris, & Paris fut Berger,
Et Berger on le vid les Déesses juger.

Quiconque sçait aimer peut devenir aimable:
Tel fut toûjours d'amour l'arrêt irrévocable.
Hélas! & pour moy seul change-t-il cette loi?
Rien n'aime moins que vous, rien n'aime tant que moi.

Généreux MONTAUZIER, dont l'ame vigilante,
Assûre le repos des Bergers de Charante;
Qui des Lauriers de Mars tant de fois couronné,
Des Lauriers d'Apollon fais gloire d'étre orné;
Daigne pour un moment, sur cette fraiche rive
Ouïr de mon Berger la Musette plaintive.
Ainsi tout l'Univers de JULIE & de toi
Entende la louange & l'aime comme moi.



TIMA-



TIMARETE.

EGLOGUE II.

A MADEMOISELLE de Rambouillet.

CLARICE aime mes vers, faiſons-en pour CLARICE.
Qui peut rien refuſer au beau ſang d'ARTENICE?
Le beau nom d'ARTENICE a volé juſqu'aux cieux,
Le beau nom de CLARICE eſt aimé de nos Dieux:
Ses charmes ſont puiſſans, ſon ame eſt noble & belle,
Elle a tout ce qui rend ARTENICE immortelle:
Juſte arbitre du chant des plus fameux Bergers,
Comme elle, elle eſt célebre aux Climats trangers.
Doncques, ô digne ſang d'une divine Mere,

Soit qu'au tranquile frais d'un Antre solitaire,
Le grand Pasteur de l'Orne au chant si renommé,
Tienne vos sens ravis, & votre Esprit charmé;
Soit qu'aux bords émaillez d'une claire fontaine
Vous vous plaisiez aux jeux de ce Berger de Seine,
De ce galand Berger, en qui furent toûjours
Avec les jeunes Ris, les folâtres Amours ;
Ou que vous admiriez la céleste harmonie
Des Apollons nouveaux de la grande Ausonie:
Quittez pour un moment des entretiens si doux,
Ecoutez les ennuis d'un pauvre Amant jaloux,
Ecoutez les ennuis d'une aimable Bergere.

Aux Rivages de Loin sur la verte fougere
Timarete aux Rochers racontoit ses douleurs,
Et le triste Eurilas soupiroit ses malheurs:
Tous deux (Dieux! que ne peut l'aveugle jalousie!)
L'un pour l'autre troublez de cette frainaisie,
Abandonnoient leur ame à d'injustes soupçons,
Qu'ils faisoient même entendre en leurs douces Chansons.
Echo les redisoit aux Nymphes du Bocage;
Un vieux Faune en rioit dans sa Grotte sauvage;

Tels

Tels sont les jeux d'Amour, disoit-il, & jamais (la Paix.
Ces guerres ne se font, qu'on n'en vienne à
Eurilas commença sur sa douce Musette.
A son chant répondoit la belle Timarete:
Tour à tour ils plaignoient leur amoureux souci.
La Muse Pastorale aime qu'on chante ainsi.

EURILAS.

Garde pour les vivans ta clarté vagabonde,
Et ne sors plus pour moi, beau Soleil, hors de l'Onde: (moi.
Une Ombre du Cocyte est moins ombre, que
Si j'en veux croire au moins ce fleuve, où je me voi,
A ma pâle couleur, à mon visage blême,
On voit moins que je vis, qu'on ne peut voir que j'aime: (sort
Et que pour trop aimer je souffre dans mon
Une douleur semblable aux douleurs de la mort.
Que veux-je faire aussi de ma mourante vie?
Et de quel bien jamais peut-elle être suivie?
Puisque j'éprouve, enfin d'amour tout consumé, (aimé.
Qu'il est un plus grand mal, que n'être point
Hélas! qui sait aimer, sait que ce mal extrême

Eſt d'en ſavoir un autre aimé de ce qu'il aime.

TIMARETE.

Dy plutôt que ce mal, ô volage Eurilas!
Eſt de ſe croire aimée, & de ne l'être pas.
Clair Ruiſſeau, deſormais remonte vers ta
ſource;
Change, Pere du jour, ton ordinaire courſe;
Un plus grand changement m'a ravi mon
Berger:
Il n'eſt rien après lui qui ne puiſſe changer.
Voilà cette ſiniſtre & funeſte avanture,
Dont m'a cent fois donné le mal heureux augure
Du haut de ce vieux chêne un Corbeau croaſſant,
Que m'exprimoit ſi bien, par ſon cri gémiſſant,
La chaſte Tourterelle en cent lieux rencontrée,
Toûjours triſte,& toûjours de ſon Pair ſeparée.

EURILAS.

Timarete à Damon a pû donner ſon cœur?
A Damon Timarete? ô! le digne vainqueur!
Amans, jamais de rien ne perdez l'eſperance;
Amans, jamais en rien ne prenez d'aſſûrance.
Les Tygres ſous le joug aux Bœufs s'acoupleront;
La Biche & l'Ours affreux deſormais s'aimeront;

L'amou-

L'amoureuſe Colombe au Hibou voulant plaire
Deviendra comme lui nocturne & ſolitaire;
Et par la Paix unis, nos Loups, & nos Agneaux,
Enſemble viendront boire aux rives de ces eaux.

TIMARETE.

Telle que ſe fait voir, de fleurs chargeant ſa tête,
Une blonde jeuneſſe au beau jour d'une Fête,
Quand le prix de la Dance, & le ſon des Haubois
L'attire des Hameaux à l'ombrage des Bois;
Amour de tout le Cercle écarte la triſteſſe;
Amour y fait regner l'innocente allegreſſe;
Seule elle eſt en tous lieux, ſeule de toutes parts
Elle anime les ſens, brille dans les regards.
Telle on me vit toûjours, (ô mémoire affligeante!)
Tandis que d'Eurilas je crus l'amour conſtante.

EURILAS.

Comme on voit quelquefois par la Loyre en fureur
Perir le doux eſpoir du triste Laboureur,
Lorſqu'elle rompt ſa Digue, & roule avec ſon Onde

Son ſterile gravier ſur la plaine féconde ;
Ainſi coulent mes jours depuis ton change-
ment,
Ainſi perit l'eſpoir qui flâtoit mon tourment.

TIMARETE.

Quel de vous, ô grands Dieux ! m'a pû faire
l'outrage
De rendre mon Berger inconſtant & volage?
O Pan ! n'eſt-ce point toi ? Souvent ſous ces
Ormeaux
J'ai préféré ſa voix à tes doux Chalumeaux.

EURILAS.

Cypris, c'eſt toi qui rens ma Bergere infidelle ;
J'ai juré mille fois que tu n'es pas ſi belle.

TIMARETE.

Garde pour Araminte un ſi flâteur diſcours ;
Araminte ta vie & tes ſeules amours :
Moins qu'elle, avoit d'attraits la Reine de Cy-
there ;
Nul eſprit que le ſien n'eſt digne de te plaire ;
Ajoûte & dis auſſi, qu'elle aime mieux Daph-
nis,
Daphnis plus beau cent fois que le bel Adonis.

EURILAS.

Et la ſainte amitié qu'à Daphnis j'ay promiſe,

Te doit contre Araminte assûrer ma franchise :
Araminte est pourtant le chef-d'œuvre des Cieux,
A qui n'a jamais vû ta bouche ni tes yeux.
Comme en hauteur ce Saule excede ces Fougeres ;
Araminte en beauté surpasse nos Bergeres ;
Mais autant sa beauté cede à tes doux attraits,
Que cederoit ce Saule aux hauts Pins des Forets.

TIMARETE.

Mais aussi digne Ami, qu'Amant sûr & fidelle,
Tu peux seule m'aimer, & te plaire avec elle?

EURILAS.

Mais quoique cent remords me veuillent revolter,
Pour lui donner mon cœur, il faudroit te l'ôter ;
Et quand j'en concevrois la coupable pensée,
Le pourrois-je obtenir de mon ame insensée?

TIMARETE.

Que n'es-tu moins trompeur... Que veux-je dire? ô Dieux !

EU-

EURILAS.

Que n'ai-je pû cent fois vous dédire, mes yeux?

TIMARETE.

Qu'ont-ils vû? si ce n'est, que jeune & sans malice,
D'un trop rusé Berger j'ignorois l'artifice;
Crédule, jusqu'à croire à tous ces vains discours,
Et qu'il étoit encor d'éternelles amours.

EURILAS.

Damon de ces erreurs t'a bien désabusée,
Damon, dont la Musette est partout méprisée.

TIMARETE.

Puisque d'un autre objet tu t'es laissé charmer,
C'en est assez & trop pour ne plus rien aimer.

EURILAS

Pour ne plus rien aimer? Ah! Bergere inhumaine,
Pense-tu me cacher la moitié de ma peine?
Ah! mon Rival n'a point d'aussi malheureux jours:
Fais qu'il soit vrai pourtant, ô Mere des amours;
Et sur ton saint Autel dès demain en revanche,
Je

Je t'offre les petits de ma Colombe blanche;
Et si la Belle un jour me voit d'un œil plus
doux,
Je t'offre encor la Mere, & son fidele Epoux.

TIMARETE.

La voix de mon Berger vaut mieux que le ramage,
Qu'au Printemps fait ouïr le Rossignol sauvage;
De l'importun Damon les aigres Chalumeaux
Ont presque déserté nos aimables Hameaux;
Mais lors que mon Berger se rend déraisonnable,
A sa divine voix Damon est préférable.

EURILAS.

On aimeroit de toi jusques à ton courroux,
Si l'on pouvoit t'aimer sans en être jaloux.

TIMARETE.

Que mon ame à t'ouïr trouveroit de délices!
S'il ne falloit souffrir tes injustes caprices.

EURILAS.

Bons Dieux! qu'il faut de fois te haïr en un
jour,
Quand on te veut aimer de toute son amour.

TIMARETE.

Que la foi d'un Amant est trompeuse & legere!

EURILAS.

En est-il dans le cœur d'une jeune Bergere?

TIMARETE,

A ce que dit Philis, sçavante sur ce point,
Tout mal a son remede, Amour seul n'en a point.

EURILAS.

On a beau murmurer; quelque dessein qu'on fasse,
Tout le tems est perdu, qui sans aimer se passe.

TIMARETE.

On dit que je suis belle, & je ne le croi pas;
Mais qui plus que l'Aurore eut de charmans apas?
Cephale aimoit Procris, l'Aurore matinale
Quittoit pourtant les Cieux pour courre après Cephale.

EURILAS.

Tes yeux, quand plus sérains tu me les laisse voir,

D'un

D'un ſeul de leurs regards r'animent mon eſ-
poir.
Ta bouche fait bien plus ; un mot qu'elle veut
dire
Au plus fort de mes maux appaiſe mon mar-
tyre.

TIMARETE.

Menalque & Lycidas ont ſceu faire des Vers
Dignes d'être chantez par cent Peuples di-
vers :
Mais mon jaloux Berger, ſous ce vieux Sico-
more
En fit un jour pour moi, que j'aime mieux
encore.

EURILAS.

Un Zephire plus lent agite ces Rozeaux,
Il ſort un vif éclat du criſtal de ces eaux,
L'air devient pur & net, ma divine Bergere,
Si j'en croi ces Objets, appaiſe ſa colere.
De ces prompts changemens les ſignes gra-
cieux
Marquent qu'un trait plus doux eſt parti de
ſes yeux.

AMIRE.

EGLOGUE III.

A MADEMOISELLE
De Vertus.

TANDIS que je vai voir mon adorable Amire,
Garde bien mes Troupeaux, mon fidele Tityre.
L'Astre heureux & brillant de la Mere d'Amour,
De l'Aurore vermeille annonce le retour:
Il est tems de partir, Adieu, mon cher Tityre,
Garde bien mes troupeaux, je vole vers Amire.

Soit, quand je reviendrai, tout le Ciel en couroux,
S'il me donne en allant un tems serain & doux:
pourveu qu'enfin j'arrive, & qu'au moins je la voye,

Que

Que je meure auſſi-tôt, je mourrai plein de
joye.
Qui peut en être veu d'un regard amoureux,
Ne peut jamais avoir un deſtin malheureux.
Que fait-elle à preſent? De quoi s'entre-
tient-elle?
Où dois-je en arrivant rencontrer cette Belle?
Sera-ce ſous ces Pins aux rameaux toûjours
verds,
Où j'ai gravé nos noms en cent chiffres di-
vers?
Sera-ce aux bords fleuris de la claire fontaine
Où je lui découvris mon amoureuſe peine?
Et que doit mieux ſentir un véritable amour,
Ou l'ennuy de l'abſence, ou l'aiſe du retour?
Enfant, Maître des Dieux, qui d'une aîle
legere (gere,
Tant de fois en un jour voles vers ma Ber-
Dis-lui combien loin d'elle on ſouffre de
tourment;
Va, dis-lui mon retour; puis reviens promp-
ptement
(Si pourtant on le peut quand on s'éloigne
d'elle)
M'apprendre, comme elle a receu cette
nouvelle.
O Dieux! que de plaiſir! ſi quand j'arri-
verai B 2 Elle

Elle me voit plûtôt que je ne la verrai,
Et du haut du côteau qui découvre ma route,
En s'écriant : c'eſt lui, c'eſt lui-même ſans
doute,
Pour décendre en la rive elle ne fait qu'un
pas ;
Vient juſqu'à moi peut-être, &, me tendant
les bras,
M'accorde un doux baiſer de ſa bouche ado-
rable,
Baiſer frivole & vain, & pourtant délectable,
Et qui marque ſi bien à mes douces lan-
gueurs
L'ineſtimable prix de plus grandes faveurs.
Inutiles penſers, ou peut-être menſonges ;
Un Amant ſans dormir ſe forme bien des
ſonges.
Qui ne ſçait que tout change en l'Empire
amoureux ?
Et qui peut être abſent, & s'eſtimer heureux ?
Mais pourquoi s'affliger d'une crainte mor-
telle,
Pouvant tout eſperer de mon amour fidelle ?
Eſpoir qui ſeul fais vivre un malheureux
Amant,
Ne m'abandonne pas en cet éloignement ;

Tu

Tu pourrois adoucir la plus cruelle absence,
Si tu ne venois point avec l'impatience.
Que loin de sa Bergere on sent durer les jours!
Et qu'auprès d'elle aussi les plus longs semblent courts !
Assis tous deux à l'ombre au pied de ce grand Hêtre,
Où par son jugement ma Musette champêtre
Sur nos jeunes Bergers la Guirlande gagna,
Lorsqu'un si grand dépit Alcandre en témoigna,
Chante, me dira-t-elle, & ne cesse de dire
La chanson que tu fis pour ta fidelle Amire:
Ton chant me charme plus que celui des Oiseaux,
J'aime moins que ta voix le doux bruit des ruisseaux.
Alors la regardant, & la voïant si belle,
Amour m'échauffera d'une flame nouvelle:
Peut-être aussi qu'alors Amour la touchera;
Elle voudra répondre, & sa Chanson sera:
Qui chantera, Berger, si ton Iris ne chante?
Iris, dont ton amour rend l'ame si contente.
Elle accompagnera l'aimable Nom d'Iris
D'un regard languissant, d'un gracieux souris,
Interprêtes du cœur, qui sembleront me dire:
(Sans la peur de rougir elle auroit dit Amire.)

 Ainsi

Ainſi puiſſe couler le reſte de mes jours,
Adorant ſon viſage, admirant ſes diſcours:
O les diſcours charmans! ô les divines choſes!
Qu'un jour diſoit Amire en la ſaiſon des Roſes.
Doux Zéphirs qui regniez alors dans ces beaux lieux,
N'en portâtes-vous rien aux oreilles des Dieux?
Tels étoient les penſers de l'amoureux Cleandre,
Retournant vers les bords du Celtique Méandre;
Car quiconque a vû l'Orne aux tortueux détours,
Au Méandre fameux a comparé ſon cours.
Daignez prêter l'oreille à ma Muſe ruſtique,
Digne Sang de nos Dieux, & des Dieux d'Armorique,
Dont toutes les Vertus ont le grand cœur orné,
A qui juſqu'à leur nom elles ont tout donné.



AMINTE.

EGLOGUE IV.

A MADAME La Marquise de Gamaches, sous le nom de Silvie.

Que ferois-je sans vous, ô mes doux Chalumeaux!
Au frais délicieux que font ces verds Rameaux?
Car qu'est-ce qu'un Berger sans sa douce Musette?
Chantons donc, & disons ma triste Chansonnette.
Aminte qui l'ouït m'en vit d'un œil plus doux,
Et l'insensé Damon en paroissoit jaloux.
Pendant que de ces Monts les Échos vont l'aprendre,
Aminte reviendra peut-être pour l'entendre:
Aminte d'un regard m'attaque quelquefois,

Et

Et la folâtre après se sauve dans ces Bois ;
Elle passe, & s'enfuit ; & cependant la Belle
Veut toûjours être veuë, & qu'on courre après
elle.

Chantons doncques ; Silvie au moins m'é-
coutera,
Et je serai content quand mon chant lui plai-
ra.
Nymphe, elle n'est superbe, injuste, ni lege-
re ;
Nymphe, elle a la candeur d'une jeune Ber-
gere ;
A son aimable esprit, à ses charmes puissans
Un de nos plus grands Dieux a donné de
l'encens ;
Elle aime de Pallas la Deïté suprême,
Et sur tous les Bergers j'aime celui qu'elle
aime.

Silvie, écoutez-moi, venez prendre le frais
A l'ombrage plaisant de ces Aulnes épais,
Apresent qu'en nos Champs tout s'altere & se
brûle
Aux regards enflamez de l'âpre Canicule :
Vous méritez nos Airs les plus mélodieux,
Vous en sçavez chanter qui charmeroient les
Dieux.

Ainsi parloit Silvandre aux rivages de Sei-
ne.

Le

Le fleuve pour l'ouïr couloit doux ſur l'arene.
Tout l'Univers ſenſible à ſon triſte ſouci
S'y montroit attentif, lorſqu'il reprit ainſi:
Aminte, tu me fuis, & tu me fuis, volage,
Comme le Fan peureux de la Biche ſauvage,
Qui va cherchant ſa Mere aux Rochers écartez;
Il craint du doux Zéphir les Trembles agitez,
Le moindre Oiſeau l'étonne, il a peur de ſon ombre,
Il a peur de lui-même & de la forêt ſombre.
Arrête, fugitive: & quoi, ſuis-je à tes yeux
Un Tygre devorant, un Lion furieux?
Ce que tu crains en moi n'eſt rien qu'une étincelle
Du beau feu qui t'anime, & qui te rend ſi belle;
Mais il brille en tes yeux, & brûle dans mon cœur:
Il cauſe ta beauté comme il fait ma langueur;
Et c'eſt là cet Amour, cette flame ſi vive,
Qui jette tant d'effroi dans ton ame craintive.
Ce qu'il a de douceur, il ne l'a que pour toi:
S'il a de l'amertume, il n'en a que pour moi:
Encore ſi tu veux, d'un regard, belle Aminte,
Je puis n'y pas trouver une goute d'abſinte.

Bienheureuſe langueur, agréable tourment,
Doux & beaux ſont les jours que l'on paſſe
en aimant:
Soit pour ce ſeul plaiſir notre verte jeuneſſe,
Et pour les triſtes ſoins la chagrine vieilleſſe.
Voi ce beau jour, Aminte, & voi de tou-
tes parts
Le Soleil l'embraſſer de ſes plus chauts regards;
Voi l'âpre Moiſſonneur de la plaine ſi belle
Ranger à pleines mains la dépouille en ja-
velle.
N'eſt-ce pas un avis aux cœurs les plus con-
tens,
Que nos jours les plus beaux ne durent pas
long-temps?
Et que ſi l'on ne cueille & tes Lis & tes Roſes,
L'Hyver moiſſonnera de ſi divines choſes?
La beauté, ce tréſor qu'on ne peut eſtimer,
N'eſt donnée aux mortels que pour ſe faire
aimer.
Rien n'eſt beau qu'en aimant; & la terre elle
même,
Ne dure en ſa beauté que quand le Soleil l'ai-
me,
Qu'autant que pour lui plaire étalant ſes at-
traits,
Elle fait reverdir nos Champs & nos Forêts.
Triſte eſt une beauté pour qui rien ne ſoûpire,
On

On languit, on se plaint sous l'amoureux
empire :
Mais d'être point aimée, & n'aimer rien aussi,
Des soucis de la vie est le plus grand souci.
Qui craint l'ennui d'aimer, toute chose
l'ennuye,
Celle qui fuit l'Amour, mérite qu'on la
fuye,
Comme on fuit justement ces climats mal-
heureux,
Dont détourne le Ciel ses regards amoureux.
Quiconque se voudra faire une vie heu-
reuse ;
Que content il s'attache à la vie amoureuse ;
Qu'il quitte pour jamais l'ambitieuse Cour ;
Qu'il vienne dans ces bois, borné de son
Amour,
A ses jeunes desirs son ame abandonnée,
Se faire une innocente & libre destinée.
Aminte, arrête un peu, voi sur ce vieux
Cormier
Le baiser amoureux du sauvage Ramier,
Les caresses qu'ils fait à sa compagne aimée,
Qui d'un même desir se fait voir animée :
Peut-on, considerant leur innocent souci
Ne pas dire en soi-même, heureux qui vit
ainsi !
Sur ce verd Alizier, voi ces deux Tourte-
relles,

Se

Se chercher, s'approcher, & tremousser des
aîles.
Si l'une des deux fuit, soudain l'autre suivra;
Et tant qu'elles vivront ce plaisir durera.
Aminte, approche-toi de ce plaisant Bocage.
Entends de ces Oiseaux l'agréable ramage;
Ce qu'ils chantent la nuit, ce qu'ils chantent
le jour,
Aminte, tout cela ne parle que d'Amour.
Chantez, petits Oiseaux; nul danger, nulle
crainte
N'interrompe jamais votre amoureuse plainte.
Chantez, petits Oiseaux; & puissai-je toûjours
Avecque vous chanter mes fideles Amours.



OLIM-

OLIMPE.

EGLOGUE V.

A MADAME de Monglat.

L'Amoureux Eurilas abſent de Timarete
Exprimoit par les ſons de ſa douce Muſette.
Combien l'ennui mortel d'un triſte éloignement
Preſſe le tendre cœur d'un véritable Amant.
Quand le beau Liſidor, fameux aux bords de Seine,
Vint chanter avec lui ſon amoureuſe peine.
Son mal n'étoit pas moindre; & l'on en peut juger:
Il aimoit une Nymphe, & n'étoit qu'un Berger.
Eſclave malheureux d'un déſir téméraire,
A la divine Olimpe il s'efforçoit de plaire;
Hélas! c'étoit en vain; & l'aimer & la voir

Fut

Fut ſon plus haut penſer, & ſon plus doux
eſpoir.
Tous deux Amis parfaits, aſſis aux bords
de Loire,
Sans conteſter du chant la frivole victoire,
Conteſtoient ſeulement de leurs vives dou-
leurs.
Adorable MONGLAT, jugez de leurs mal-
heurs.
Vos charmes ont cauſé d'auſſi cruelles peines,
Vous, dont la voix s'égale au doux chant des
Sirenes,
Et dont l'aimable eſprit, juge des plus beaux
airs,
N'a jamais dédaigné mes ruſtiques concerts,
Ecoutez d'Eurilas la champêtre muſette,
Et du beau Liſidor la douce chanſonnette.
Sans art ces deux Bergers ſe plaignoient tour
à tour ;
L'art ne ſe trouve point avec beaucoup d'a-
mour.

EURILAS.

Timarete s'en eſt allée ;
L'ingrate mépriſant mes ſoupirs & mes pleurs,
Laiſſe mon ame déſolée,
A la merci de mes douleurs.
Je n'eſperai jamais qu'un jour elle eût envie
De

De finir de mes maux le pitoïable cours,
Mais je l'aimois plus que ma vie,
Et je la voïois tous les jours.

LISIDOR.

Lieux ſauvages & ſolitaires,
De mes triſtes ennuis les ſeuls dépoſitaires,
Antres affreux, noires Forêts,
Qui voïez de mes maux l'extrême violence,
Gardez toûjours pour moi ce tranquile ſilence:
Promettez-moi, Rochers, d'être diſcrets,
Je viens vous confier le ſecret de ma vie,
Et vous dire qu'Olimpe a mon ame aſſervie:
Olimpe, Reine de ces lieux,
Digne objet de l'amour des plus grands de nos Dieux.

EURILAS.

Ah! que pour me réſoudre à cette triſte abſence
Mon cœur ſe fait de violence!
Que je prévoi pour lui de funeſtes langueurs!
Que ce cruel départ me va coûter de larmes!
Et que j'aurai beſoin, dans ces triſtes alarmes,
Du ſouvenir de ſes rigueurs,
Pour réſiſter à celui de ſes charmes!

LISIDOR.

Ne craignez point, Beauté, qui pouvez tout charmer,
D'entendre le mal qui me touche.
Je n'aurai point ouvert la bouche,
Que le trépas ne la vienne fermer:
S'il arrive enfin, que mon ame,
Au gré d'un insensé desir,
Accorde un soupir à ma flame,
Ce ne sera que mon dernier soupir:
Et je ne sçai, si dans mon mal extrême,
Je pourrai seulement prononcer *Je vous aime.*

EURILAS.

Qu'en ses plus beaux habits l'Aurore au teint vermeil
Annonce à l'Univers le retour du Soleil,
Et que devant son Char ses legeres Suivantes
Ouvrent de l'Orient les portes éclatantes:
Depuis que ma Bergere a quitté ces beaux lieux,
Le Ciel n'a plus ni jour ni clarté pour mes yeux.

LISIDOR.

Que la Nuit couvrant tout de ses plus sombres voiles,
Cache

Cache même à nos yeux les plus claires Etoiles,
Olimpe d'un regard, comme au jour le plus clair,
Illumine la Terre, & fait resplendir l'Air.

EURILAS.

Belle Jeunesse de l'Année,
Pour moi, sans ma Bergere, est ta beauté fanée:
Son triste éloignement, source de mes douleurs,
Efface de ces Prez les plus vives couleurs.

LISIDOR.

Un gai Zéphire nous caresse,
Tout nous charme, tout plaît, & tout rit dans ces lieux:
Berger, tu crois que l'Hyver cesse,
C'est le moindre effet des beaux yeux
De ma belle Maitresse.

EURILAS.

Ma divine Bergere au moins sçait mes malheurs,
Et sans me voir elle peut voir mes pleurs,
Car mon Cœur, qui toûjours avec elle demeure,

Lui peut conter mon martyre à toute heure.

LISIDOR.

Je ne puis m'empêcher de voir
Ces beaux yeux qui causent ma peine :
Hélas ! je ne sai qui m'y meine,
Mais je n'en reviens point qu'avec le desespoir.

EURILAS.

Un jour assis aux bords d'une Onde claire & nette,
Où faisoit un bouquet l'aimable Timarete,
Jaloux des fleurs qu'on lui voïoit tenir,
Pourquoi, dis-je, comme Narcisse,
Par quelque effet de ton caprice,
Ne puis-je, Amour, une fleur devenir ?
Quoique pourtant, aimer autant que j'aime,
Ce ne soit point s'aimer soi-même.
Lors qu'en ces lieux arriveroit
Cette jeune merveille,
De sa divine main elle me cueilleroit,
Et me cueillant elle me baiseroit
De sa bouche vermeille,
Et sur son sein, peut-être, après ce doux baiser,
Elle me feroit reposer.

LISIDOR.

Ce jour vraîment fatal à ma Nymphe si belle,
Que

Que pensant sur un Cerf son javelot lancer,
Ce fer guidé par la Parque cruelle
De Melampe son Chien fidelle
D'un coup mortel vint le beau corps percer,
Et tout son sang verser
Aux yeux de sa chere Maîtraisse,
Qui pâmoit de tristesse :
Ah! Melampe, dis-je à l'instant
D'un ton foible & craintif, mais qu'Olimpe pourtant
Pût assez bien entendre,
Et trouver doux & tendre,
Ah! Melampe, il est vrai que ta mort fait pitié,
Mais tu meurs de ta Nimphe aïant eu l'amitié:
Il est vrai qu'en ton sort toute misere abonde,
Mais il sera pleuré des plus beaux yeux du monde:
Et j'en sai qui mourront d'un semblable trépas,
Et plus cruel encor, qui ne le seront pas.

J'écoutois leurs chansons, couché sur la fougere:
Qu'eussai-je fait alors, âbsent de ma Bergere?
Plus triste qu'Eurilas, hélas! peut-être encor
Amant plus insensé que le beau Lisidor.
Dès ce tems, d'Eurilas je prisai la Musette,
J'aimai de Lisidor la douce Chansonnette.



URANIE.

EGLOGUE VI.

A MONSIEUR
Le Marquis de Gamaches.

SUR les Rives de l'Orne, un Berger amoureux
Songeant aux cruautez de son fort malheureux,
Tourmenté de ses maux, accablé de ses chaînes,
Cherchoit une retraite à soûpirer ses peines.
Lorsqu'aveuglé de pleurs, plein de divers soucis,
Tous ses sens de tristesse étouffez & transis,
Et guidé seulement de sa douleur profonde,
Il se trouva conduit au plus beau lieu du monde.
Dans un bois écarté, dont les ombrages verds

Ne ſentirent jamais la rigueur des Hyvers,
Au pied d'un haut Rocher, qui ſemble dans
les nuës
Vouloir cacher l'horreur de ſes pointes chenuës,
Eſt une Grotte ſombre, où Nature fait voir
Un eſſai merveilleux de ſon divin pouvoir;
Où par mille beautez que ſa main liberale
Dans ces aimables lieux confuſément étale,
Elle a voulu montrer ſans étude & ſans fard,
Combien ſes ornemens ſont au deſſus de
l'Art.

C'eſt-là que le Zéphir a placé ſon empire,
C'eſt dans ce beau ſéjour que pour Flore il
ſoupire.
Ni les âpres frimats, ni les grandes chaleurs
N'y terniſſent jamais le bel émail des fleurs:
Des bruians Aquilons les rapides haleines
N'y troublerent jamais le criſtal des fontaines,
Qui ſur un gravier d'or font écouler leurs
eaux,
Et proche du Rocher forment deux clairs ruiſſeaux,
Qui paſſant au travers de cette Grotte obſcure,
Mouillent les bords d'un lit de mouſſe & de
verdure,

 Où

Où leur murmure lent invite à ſommeiller
Ceux que les plus grands ſoins forceroient de
veiller. (ces
Certes d'un ſi beau lieu les ſecrettes amor-
Pour charmer les douleurs avoient aſſez de
forces,
Et devoient amoindrir celles de ce Berger:
Mais, las! il n'y venoit qu'afin de s'affliger,
Et cherchoit ſeulemenr ces belles ſolitudes
Pour ſe donner en proie à ſes inquiétudes.
Ce fut-là que d'abord ſon cruel ſouvenir
De tous ſes maux paſſez le vint entretenir,
Lui mit devant les yeux l'hiſtoire de ſa vie,
Avec tous les malheurs dont elle étoit ſuivie,
Lui fit voir de ſon ſort l'implacable rigueur,
Ses Troupeaux devorez, ou ſechez de lan-
gueur,
Ses Vergers languiſſans, ſes Cabanes brû-
lées,
Ses meilleurs Champs en friche, & ſes Moiſ-
ſons grêlées,
Et toutefois encore il s'eſtimoit heureux
Tant qu'il ſe vit exempt des ſoucis amoureux.
Mais, hélas! quand après tant de ſujets de
plaintes,
Amour, pour lui porter de plus rudes attein-
tes,
Lui mit devant les yeux les céleſtes apas,

De la rare beauté qui caufoit fon trépas,
Et lui répreſenta combien peu d'eſperance
Devoit accompagner fon extrême fouffrance;
Qu'il répandit de pleurs, qu'il pouſſa de foûpirs!
Enfin gelé de crainte & brûlé de defirs,
Il voulut exprimer fa douleur infinie.
O trop belle! (fans doute il eut dit Uranie)
Mais le puiſſant reſpect qui regnoit dans fon cœur
Défendit à fa voix de nommer fon Vainqueur;
Et plus cruel encor que fon martire même,
Voulut qu'il en celât la violence extrême,
Doutant fi ce Rocher, cet Antre, & ces Forets,
Pour en être témoins étoient aſſez fecrets.
O! combien en fon ame il forma de penſées,
Et combien auſſi-tôt en furent effacées!
O! combien il conceut de funeſtes deſſeins,
Qui tous contre fa vie exciterent fes mains!
Certes, de moins de fruits nous enrichit l'Autonne,
L'Eté de moins d'épics nos Campagnes couronne,
L'Hyver a moins de vents, le Printemps moins de fleurs,

Qu'il ne ſentit alors de mortelles douleurs:
De ſombres deſeſpoirs tous ſes ſens occupe-
rent,
La rage & la fureur à l'envi l'attaquerent,
Et ſon eſprit émeu de leurs rudes tranſports
Fut cent fois ſur le point d'abandonner ſon
corps:
Il le croïoit du moins, lorſqu'en la forte
idée,
Dont ſon amour rendoit ſon ame poſſedée,
Il penſa que ſa Nymphe avec tous ſes apas
Dans ce lieu ſolitaire eût adreſſé ſes pas.
Ses yeux foibles déja de verſer tant de lar-
mes (mes;
Crurent être éblouïs de l'éclat de ſes char-
Ses ſentimens perdus, ſes eſprits diſſipez
De leur perçans raïons crurent être frapez:
Même il s'imagina, que de cet antre ſombre
Leur ſplendeur banniſſoit & la fraîcheur &
l'ombre;
L'air ou'il y reſpiroit lui ſembloit allumé,
Et c'étoit ſes ſoûpirs qui l'avoient enflamé.
Ce n'eſt pas toutefois qu'en ſon ame inſenſée,
Il osât concevoir la ſuperbe penſée,
Que ce divin objet vint pour la ſecourir;
Il crût que ce n'étoit que pour le voir mou-
rir;
Et dans ce ſentiment, prêt à lui ſatisfaire,

Il

Il pensa qu'il pouvoit, sans craindre sa colere,
Ni sortir du respect, lui tenir ces propos
Souvent entrecoupez de pleurs & de sanglots.
Je meurs, vous le voïez; & quelque violence
Qui m'oblige sans cesse à rompre le silence,
Si devant vos beaux yeux je ne perdois le jour,
Jamais vous n'auriez sceu l'excez de mon amour.
Ce n'est point par des cris, ce n'est point par des plaintes,
Que mon mal vous fait voir ses sensibles atteintes;
Je l'ai si bien caché, que malgré son effort,
Il ne s'est découvert qu'en me donnant la mort:
Et quand vous daignerez, Belle, pour qui j'expire,
Comparer mon audace avecque mon martyre,
S'il m'osa, direz-vous, déclarer son tourment,
Son audace du moins n'a duré qu'un moment;
Et sa flame.... mais las! vous ignorez encore,
Depuis combien de tems son ardeur me devore,
Si ce n'est que vos yeux connoissant leur pouvoir
Sachent qu'il faut aimer quand on ôse les voir.

Ces beaux yeux sont si clairs, & si remplis de
flames,
Qu'ils peuvent aisément pénétrer dans les
ames.
Mais s'ils ont daigné voir, ces aimables vain-
queurs,
Que j'aimois mieux montrer au milieu des
langueurs,
Au milieu des tourmens, des supplices, des
gênes,
L'excez de mon respect, que celui de mes
peines;
S'ils m'ont vû, sans espoir d'aucune guérison,
Idolâtrer mes fers, & chérir ma prison,
Ils peuvent voir encor mon ame consumée.
Conserver les ardeurs dont ils l'ont enflamée,
Mais telles, que sentant qu'elles me font
mourir,
Je l'aime encore mieux que de les amoindrir.
Croïant à ce discours sa bouche criminele,
Il alloit se jetter aux pieds de cette Belle,
Mais n'embrassant que l'air au lieu de ses ge-
noux,
O mes douleurs! dit-il, où me reduisez-vous?
Ces mots furent suivis d'une mortelle transe
Qui priva ses esprits de toute connoissance;
Il demeura sans voix, sans poux, sans mou-
vement

Et

Et n'eut point vû finir ce long saisissement,
Si de son cruel sort l'impitoïable haine,
Qui prolonge ses ans pour prolonger sa peine,
Ne l'eut fait vivre encor par un cruel secours,
Si c'est vivre pourtant que mourir tous les
jours.

GAMACHES, cher Marquis, dont l'ame
noble & belle
M'a toûjours honoré d'une amitié fidelle;
S'il est vrai que le Ciel t'ait fait assez heureux,
Pour n'être point sensible aux tourmens
amoureux,
Donne quelques soûpirs aux cruelles atteintes
Que dans ces tristes Vers ma Muse t'a dé-
dépeintes:
Et si ton cœur s'émeut aux maux de mon
Berger,
Que ce soient les derniers qui puissent t'affli-
ger!



LA PAIX.

EGLOGUE VII.

ACANTE ET EURILAS.

EURILAS.

ACANTE, il eſt donc vrai, qu'encore à
cette fois
Les Amours fugitifs reviennent dans nos
Bois;
Que le bruit enroué des Guerrieres Trom-
pettes
Cede aux ruſtiques ſons de nos foibles Mu-
ſettes.
Acante tu le ſçais, car le grand Apollon
T'a mille fois conduit dans le ſacré Vallon:
Et les Sçavantes Sœurs ont reconnu qu'il
t'aime,
Par les douces chanſons qu'il t'enſeigne lui-
même.
Et puis ton ferme appui, ce Favori des Cieux,
Qui garde les Tréſors & les Secrets des Dieux,
Ton

Ton digne Maître a pû ces grands Secrets
t'apprendre,
Qui vont dans nos Hameaux l'allégresse répandre, (doux,
Lui-même nous annonce un tems sérain &
Et nous va délivrer de la fureur des Loups.

ACANTE.

Berger, il est constant, qu'avec sa chere Astrée
La désirable Paix en ces lieux s'est montrée:
Au moins le vieux Damon, qui l'a vûë autrefois,
Croit l'avoir reconnuë au travers de ces Bois,
Son Front est couronné de sa plus verte Olive,
Elle paroît encor chancellante & craintive;
Mais chaque instant grossit sa triomphante
Cour:
Outre les Biens constans qu'assûre son retour,
Les Délices, les Jeux, les Festins, & la Dance,
Le tranquille Repos, & l'heureuse Abondance,
Nos champêtres plaisirs, avec tous leurs
appas
Se rangent à sa suite, ou naissent sur ses pas.
A son aspect s'enfuit la Fureur homicide,
L'Oppression cruelle, & la Haine perfide:

Car

Car Themis, qui la ſuit, tient le Glaive tranchant,
L'appui du Malheureux, la terreur du Méchant.
Chante en repos, Berger, ton amoureux martire;
Ce n'eſt plus que d'Amour qu'il faut que l'on ſoûpire:
Et ſi mille ont ſçû plaindre une triſte langueur,
Leurs Vers ſont de l'Eſprit, & les tiens ſont du Cœur.

EURILAS.

Au charmant Roſſignol, l'honneur de ce Bocage,
Cede de tous Oiſeaux le different ramage:
Au ſavant Dieu des Vers, tu peux le diſputer:
Et que pourra ma voix quand tu voudras chanter?
Chante, fameux Berger, chante ces grands miracles:
Du Dieu, qui te chérit, conſultant les Oracles,
Di-moi, qui tout d'un coup a ſçû tarir nos Pleurs,
A banni de nos champs l'Outrage & les Voleurs,

Et

Et ſous les verds Ormeaux, ſur les vertes Fougeres
Ramené les concerts de nos jeunes Bergeres?

ACANTE.

Ce Prodige étonnant, ce changement ſoudain
N'eſt rien moins que l'effet d'une mortelle main.
Tu ſais de nos malheurs l'hiſtoire lamentable:
Tu ſais où nous plongea la Diſcorde effroïable:
Puis comment ſur nos Airs ſi tendres & ſi doux
Chanter Mars & Bellonne & leur ardent courroux?
Dans nos Antres fuions les Armes ſanguinaires:
Perdons le ſouvenir de nos longues miſeres.
La Mere, de LOUIS qui dès ſes premiers jours
Domtoit les Sangliers, & terraſſoit les Ours,
La Mere, du Berger dont les grands Paſturages
De l'une & l'autre Mer bordent les longs rivages,
ANNE a fait ce miracle, elle a fléchi les Dieux

Par

Par les devots soûpirs d'un cœur humble & pieux.

EURILAS.

Rien que les doux Zéphirs ne respirent pour elle:
Loin des fiers Aquilons soit la rage cruelle:
Vous Mirthes amoureux, vous odorans Jasmins,
Malgré les froids Hyvers croissés dans ses Jardins.
Que des plus belles fleurs on couronne sa tête:
Qu'à jamais nos Pasteurs solemnisent sa fête:
Qu'elle soit immortelle & jouïsse à jamais
Du doux fruit de ses Vœux, de sa charmante Paix!
Au moins puissent les Dieux, malgré les destinées,
Pour prolonger ses jours accourcir nos années!
Entonne son beau nom dans tes nobles concerts;
Et pour le célébrer éleve encor tes Airs.
Ainsi le beau Daphnis aux champs de Siracuse
Eleva quelquefois sa douce Cornemuse:
Ainsi par son sujet réglant ses doctes sons
L'amant d'Amarillis varia ses Chansons.
Chanter cette Bergere en vertus sans seconde,

Acan-

Acante, c'eſt chanter la merveille du monde
J'aime mieux tes beaux vers, que le plaiſi:
de voir
Tomber ce fier Torrent deſſus ce Marbre noir,
Du depit de ſa chute écumer de furie,
Et flatter en grondant ma douce réverie.

ACANTE.

Dans un ſi beau ſujet je trouve aſſez d'appas,
Ecoute ſeulement, & ne me flatte pas.
ANNE, à qui pour ce Fils rempli de tant
de charmes,
La douce amour de Mere a donné tant d'a-
larmes,
Dans nos Antres ſecrets entre les verds Pa-
vots
Ne ſavoit où trouver un moment de repos.
Le bruit de cent combats troubloit de nos bo-
cages
Le ſilence profond, & les ſacrez ombrages.
Son LOUIS s'animoit au bruit de ces
combats:
Il mépriſoit déja nos champêtres ébats;
Ramaſſoit des Hameaux la bouillante Jeu-
neſſe;
Et leur montrant de Mars la dangereuſe
adreſſe,

Il faut être vaillans, disoit-il, ô Bergers :
Il faut loin de nos Parcs chasser les Etrangers.
Allons, allons domter jusqu'en leur propre terre (guerre.
Les Peuples bazanés qui nous ont fait la
ANNE, à ces fiers propos, trembloit pour ce cher Fils.
Elle ne sait que trop le malheur de Thétis :
Que malgré tant de soins, & la force des charmes
Le plus Vaillant des Grecs succomba sous les Armes.
Dans les ennuis mortels qui déchiroient son cœur,
Elle a recours à JULE à ce sage Pasteur,
Dont les rares secrets aux Neveux incroïables
Jamais (quoi qu'on ait dit) n'ont fait de mirables,
Qui cent fois au contraire, en nos troubles nouveaux,
Consola les Bergers, & sauva les Troupeaux :
JULE des mêmes soins a son ame agitée :
Car de la même amour il la sent transportée.
Bannissons, lui dit-il, ces soins injurieux ;
Ce qui nous peut guerir est l'ouvrage des Dieux.
A ces mots il ordonne un fameux sacrifice :
Mais

Mais pour rendre à ses vœux tout l'Olympe
propice,
Il offre seulement, avec le pur encens,
Nos odorantes fleurs, nos rustiques présens.
Son ame humaine & douce, & ses mains innocentes,
Du sang de nos Agneaux furent mêmes
exemptes.
Une voix dans la nuë à ses vœux répondit:
La Paix avec Thémis à l'instant descendit;
Abandonnant des Cieux les voutes azurées,
Elles fendoient les airs de leurs aîles dorées,
Et sembloient venir fondre aux rives de ces
eaux;
Semblables dans leur vol à ces vîtes Oiseaux,
Qui planant sur les bords d'une Mer poissonneuse
Razent les durs Rochers, & la vague écumeuse;
Quand sur le haut sommet des Murs audacieux,
Qui ferment de LOUIS le Verger spacieux,
Semblant se reposer, comme pour prendre
haleine
Dans la rapidité de leur course soudaine,
Sans le secours de JULE, en un piege fatal,

 Les

Les retenoit encor le Diſcord infernal.

EURILAS.

Le plus grand des Humains eſt l'admirable
JULE.
Moins de monſtres que lui domta le grand
Hercule.
Ah! plûtôt dans le Roſne aux ſept larges canaux,
Le Parthe abreuvera ſes belliqueux chevaux,
Plûtôt les froids Lapons boiront l'onde du
Gange,
Que je ceſſe jamais de chanter ſa louange.

ACANTE.

Ecoute, écoute encor, comme il a combattu:
Et dans ſon plus beau jour voi briller ſa vertu.
Au ſommet de ces Monts, qui cachez dans
la nuë
Semblent porter le Ciel de leur tête chenuë,
Le Monſtre ſans raiſon qui deſola nos champs,
Se trouvant ſans pouvoir dans le cœur des
mêchans,
Se cachoit ſous l'amas de ſes armes tranchantes
Du ſang de nos Brebis encore dégoutantes.
Là,

Là, dans ſon cœur rongé de ſes mornes fureurs,
Il ne médite encor qu'Embraſemens, qu'Horreurs:
Par ſes vœux ſourds & noirs, rappellant le Carnage
Au fond d'un antre obſcur il écumoit de rage:
Quand ces deux Deïtez, l'eſpoir de tant d'humains
Tomberent par malheur dans ſes cruelles mains,
L'inflexible Diſcord les accable de chaînes;
Et déja renouant ſes trames inhumaines,
Il void comme ſa Proie, & devore des yeux
Nos Jardins émaillez, nos Champs délicieux.
Mais plus prompt que l'éclair, plus vîte que la foudre,
Sous ſon rapide Char faiſant voler la poudre,
JULE part, vole & fond où le preſſant danger
Sembloit & ſon grand cœur & ſa vie engager:
L'entrrepriſe pour lui n'a rien de formidable:
Il contemple du Mont la cime impénétrable.

Les Pins, qu'il void de loin lui ſervir de cheveux,
Sont battus du Tonnere, & des Vents orageux:
De Glaçons diſtillans ſa tête eſt hériſſée:
Sur ces Gouffres béants la Neige diſperſée:
De ſes Flancs entrouverts les Torrents vagabonds
Roulent blanchis d'écume, ou s'élancent par bonds.
La Prudence de JULE aplanit ces obſtacles:
Sa Voix, quand il lui plait, fait les plus grands Miracles:
De la Paix éplorée il a briſé les fers,
Il a plongé le Monſtre aux plus creux des Enfers.

EURILAS.

Donc, ô ſage Berger, chantant nos douces peines
Dans nos Bois, dans nos Champs, dans nos fertiles Plaines,
Sans crainte nous allons conduire nos troupeaux,
Autour de nos Brebis voir ſauter leurs Agneaux:

Et

Et dormir au doux bruit d'une onde vive & claire,
Où bourdonne à l'entour l'Abeille ménagere:
Et JULE, de nos cris tant de fois tourmenté,
Nous fait cette abondante & douce oisiveté.

ACANTE.

C'est lui-même, Eurilas, & lui seul a la gloire
De cette mémorable & pénible victoire:
Il n'en doit nul partage à ses jaloux Rivaux;
Il n'a point de Second dans ses nobles travaux:
Cependant on a sceu que dans les siens à peine
Sans Second eut vaincu le vaillant Fils d'Alcmene.

EURILAS.

Ce Génie étonnant, ce célebre Etranger,
Ne peut être un Mortel, ne peut être un Berger.
Acante, c'est un Dieu, qui pour chasser la Guerre
Sous l'humaine apparence habite cette Terre.

Un Mortel eut voulu tant d'offenſes venger;
Tant de biens excedoient le pouvoir d'un Berger.
Jamais, outre qu'un Dieu, n'eut fait tant d'avantages
A qui ne lui cauſa qu'injures, & qu'outrages.
Sans ceſſe célébrons ſes Miracles divers:
Mais, cher Acante, on dit qu'il dédaigne nos vers.

EURILAS.

Notre étude innocente aime la Solitude,
Hait le bruit de Bellone & ſon inquiétude:
JULE en connoit le Prix il aime les beaux Arts;
Mais pouvoit-il pour eux veiller aux Champs de Mars?
Mais crois-tu qu'aujourd'hui tout couronné de gloire,
Il dévienne ennemi de ſa belle Mémoire;
Et que le Monſtre affreux dompté par ſes hauts faits,
Prolonge nos malheurs dans le tems de la Paix?

Reve-

Revenez, chaſtes Sœurs, aimables fugitives,
JULE vous tend la main ſous ſes vertes Olives.
C'eſt là que de vos Luts, de vos charmantes voix
Il attend le doux fruiſt de ſes fameux exploits.
Couroné d'Amarante, & ſous ces ombres calmes
A vos Soins immortels il conſacre ſes Palmes.
Allons, cher Eurilas, allons par les Hameaux
Exciter des Paſteurs les doctes Chalumeaux.
Soupire cependant l'Amour tendre & diſcrete,
Qui défent de l'oubli le nom de Timarete:
Conte ſes doux appas aux Echos étrangers,
Aux Flots de la Garonne, à ces verds Orangers.

EURILAS.

Nommer une Bergere aimable, jeune & belle,
Acante, c'eſt ſouvent la nommer infidelle:
Gueri, graces au Ciel de ma triſte langueur,

Ainsi qu'en ces beaux lieux la Paix regne en
mon cœur.
Acante, consacrons & nos cœurs & nos veil-
les,
Aux grands labeurs de JULE, à ses rares
merveilles.



AVIS

AVIS

AU LECTEUR.

Au lieu de ces Préfaces souvent inutiles, j'ai crû qu'il seroit plus à propos d'ajoûter à la fin des Eglogues les deux Lettres écrites sur la premiere. Je les y ai mises comme un échantillon de ce qu'on pourroit m'objecter sur leur sujet, & de ce que j'aurois à y répondre.... Je suplie seulement les Savans de considerer, que, s'il y a quelques traits dans la cinquiéme Eglogue, où je me suis un peu élevé au-dessus du style propre

à

à ce genre d'écrire, si la sixiéme en est beaucoup plus éloignée, & si la plûpart des pensées qui les composent sont plus amoureuses que champêtres, je ne l'ai fait qu'après avoir remarqué que le goût de mon Siecle s'y portoît, & qu'elles plaisoient davantage de cette sorte aux Dames & aux Gens de la Cour. En cela, je leur ai fait un sacrifice volontaire de mes propres sentimens; & j'avouë que de moi-même je me porterois bien plus volontiers à une entiere imitation des choses antiques, comme à la régle la plus juste que l'on puisse choisir. Mais d'aillenrs, c'est un assez grand déplaisir d'être asseuré qu'on

qu'on ſait bien, & d'avoir le malheur de ne pas plaire; c'eſt néanmoins celui où l'on s'expoſe bien ſouvent, quand on s'attache au jugement du petit nombre qui dédaigne la multitude .... Il ſemble qu'il ſoit incompatible d'écrire pour ce Siecle-ci, & pour ceux qui ſont à venir. Mais quoi, c'eſt une folie de s'amuſer à avoir raiſon quand on diſpute devant des Juges qui ne l'entendent pas. S'expoſer en Public, c'eſt aprêter quantité de jugemens, peu de bons, beaucoup de mauvais. Si une choſe eſt écrite avec conduite, avec grace, & avec naïveté, tous les demi-beaux Eſprits qui n'y voient point le brillant des

fauſſes pointes, ou qui ne ſe ſentent point picquez par quelque figure fauſſe (comme les ſens) ne ſont pas grand cas de l'Ouvrage, ni de l'Auteur. Il y a long-tems qu'on a dit, que de la portée du Lecteur dépend le deſtin du Livre; & c'eſt encore une raiſon pourquoi les Préfaces ſont preſque toujours ſuperfluës; car on ne donne point le bon goût à qui ne l'a pas, & il eſt facile de ſe tromper dans le jugement que l'on fait de ſes propres Ouvrages; c'eſt pourquoi le meilleur eſt de n'en rien dire. Adieu.

LET-



LETTRE DE Mr. OGIER, A MONSIEUR LENQUESTZ.

Sur la premiere Eglogue.

JE vous ſuis redevable de deux Lettres, & d'une Eglogue : c'eſt un grand accablement pour un pareſſeux, & encore un pareſſeux qui dépend de la plume d'autrui. Il eſt vrai, Monſieur, que je pourrois m'aquiter de vos lettres, en dićtant quelqu'une des ces réveries que vous avez la bonté d'agréer, & de

de prendre pour bonne monnoie: mais quant aux Poësies que vous m'avez envoïé, vous ne me demandez pas moins que des Differtations, qui ont quelquefois des suites de dangereuse conséquence; témoin la querelle de nos bons Amis Balzac & Heinsius. L'expédient que vous me donnez d'en conferer avec Mademoiselle votre Sœur, ne m'exempte pas de cet inconvenient: elle a la mémoire assez heureuse pour vous rapporter fidelement ce que je lui aurois dit, & je ne m'étudierois pas moins à parler de cette matiere devant une fille d'esprit comme elle, qu'à vous en écrire. Je pouvois toutefois trancher la difficuité en trois mots, *nunc oblita mihi tot carmina*, si vous ne m'aviez point fait ce mauvais tour de montrer mon Château de Dammartin, & de mettre ses ruïnes en perspective. Maintenant il me faut, malgré que j'en aie, confesser la qua-

qualité, & avouer que j'ai lû autrefois Ariſtote, Horace, Scaliger, Caſtel-vetro, & la Menardiere. Ces noms ſeroient capables de faire trembler un apprenti, & de lui faire apprehender un grand orage ſur ſes nouveaux Lauriers: Mais certes, Monſieur de Segrais n'a gueres à craindre, ni de leur part, ni de la mienne. C'eſt un grand Maître qui doit plûtôt ſervir de modelle aux autres, que d'objet à leur cenſure. Je veux croire qu'il s'aquiteroit également bien de tous les genres de Poëſies; mais en vérité, ſon ſtyle doux & facile eſt extrémement propre à ſon ſujet, & proportionné à la tendreſſe, & à la naïveté de ſes penſées. J'ai été autrefois en peine de ce que vouloit dire Horace, quand il attribue, *molle atque facetum Virgilio*; je ne regardois ce grand Poëte que par le côté de ſon Enéïde, & des Géorgiques, & même j'avois de la peine

d'ajuſter ce *facetum* avec les Eglogues : mais pourtant c'en eſt le caractere. Ce mot ne répond pas toûjours à celui de *facétieux* dont on uſe quelquefois parmi nous. *Veteres*, dit un docte Grammairien, *Facetum dixerunt quidquid venuſtum eſſet & elegans.* Et notre Maître Quintilien, *Facetum quoque non tantum circa ridicula opinor conſiſtere, neque enim diceret Horatius facetum carminis genus naturâ conceſſum eſſe Virgilio. Decoris hanc magis & excultæ cujuſdam elegantiæ appellationem puto.* Votre Ami triomphe dans cette maniere, & même en quelques endroits où il imite Virgile, il ne ſe contente pas de l'égaler, il le ſurpaſſe.

Nec te pœniteat pecoris divine Poëta,
Et formoſus oves ad flumina pavit Adonis.

Voici qu'il encherit, & l'invention eſt fort jolie, d'avoir transformé Venus en Bergere ſi facilement.

L'ai-

L'aimable Déïté qu'on adore en Cythere,
Du Berger Adonis se faisoit la Bergere.

Car c'est être trop délicat de trouver à redire à ces deux Vers, d'autant que la rime n'en est pas juste à nos oreilles Parisiennes.

Quamvis ille niger, quamvis tu candidus esses.
Qu'elle soit brune encore, & que vous soïez
blonde.

Il pouvoit traduire fidelement, & la mesure du Vers s'y rencontroit : *Qu'elle soit noire, &c.* Mais notre *Brune* est bien plus agréable, & ce teint est capable de tous les attraits de la beauté, mais je ne crois pas que le *Noir* de Virgile puisse donner de l'amour ailleurs qu'en Ethiopie.

Hæc eadem ut sciret quid non faciebat Amyntas?

Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant?

Une goute de lait n'eſt pas plus ſemblable à une autre, que ce Vers à celui de Virgile: mais celui que votre Poëte ajoute enſuite eſt tout Nectar, & tout Ambroiſie; & je ne vois rien de ſi tendre, ni de ſi mignon dans tout l'Alexis. Et en effet ces deux Vers valent deux-mile écus de penſion.

Que n'eut pas fait Iris pour en apprendre autant?
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant.

Cette même Iris avec ſes compagnes Uranie & Philis, dont il veut donner de la jalouſie à Climene, ſurpaſſe auſſi de bien loin leurs Originaux, quoi qu'à mon avis ils ſoient tirez d'un Auteur, qui, au jugement du Cardinal Bembe, avoit le genie auſſi approchant de celui de Virgile, que ſon Tombeau eſt voiſin du Monument de ce grand Poëte. Vous voïez bien que c'eſt de Sannazar que je parle.

At Praxinoe me quondam non Polibotæ
Filia despexit, non divitis uxor Amyntæ,
Quamvis culta sinu, quamvis foret alba papil-
lis, &c.

Que si vous aimez mieux que cette fantaisie soit prise du *Desidcrium Lutetiæ* de Buchanan (Sujet pour qui sans doute à present vous n'avez pas moins de passion que d'estime.)

Et me tympana docta ciere canora Lycisca
Et me blanda Melænis amavit, Iberides ambæ.

Elle n'en est pas moins belle & n'a pas moins de mérite, pour être tirée du fonds de l'Ecosse sauvage. Cette belle Marie Stuart qui donna tant d'amour en France, & tant de jalousie en Angleterre, en étoit native.

Nous aurions fort mauvaise grace nous autres Prédicateurs, qui vôlons publiquement sur les grands chemins, & qui ne sommes parez que

des dépouilles des Auguſtins & des Chryſoſtomes, de trouver mauvais qu'un bel Eſprit dérobe adroitement le feu du Ciel, je veux dire le génie & les inventions des bons Auteurs, pour les rendre meilleures & plus agréables. Si Monſieur de Segrais m'en croit, il continuera ſes nobles brigandages, qui ne ruïnent & n'apauvriſſent perſonne; il n'épargnera les Grecs non plus que les Latins, les Italiens non plus que les Eſpagnols, veu mêmement la déclaration de la Guerre. Que s'il veut imiter parfaitement ſon Virgile, il faut qu'il paſſe comme lui des Bois & des Champs, aux Camps & aux Armées, & qu'il nous donne un Poëme Héroïque en notre langue.

Je croi bien, Monſieur, que ſi je demeure toûjours dans les termes de la louange, & dans une approbation générale de l'Ouvrage de votre Ami, vous jugerez que je n'en

n'en uſe pas de bonne foi, & qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſe remarque quelque petite tâche ſur le plus beau corps du monde. J'en ſuis d'accord avec vous, & je m'en vai r'appeller, ſi je puis, cette humeur critique & querelleuſe que j'avois à 25. ans quand je m'eſcrimois contre les *Goulus & les Garaſſes*, afin de ſatisfaire à votre deſir, & vous faire voir avec quelle ſincérité j'agis avec vous. Je vous proteſte toutefois auparavant, que je ſuis du ſentiment de l'honnête homme qui diſoit, *ubi plura nitent in carmine non ego paucis offendor maculis*. Gardez-vous donc bien de croire que les remarques, que je vais faire, paſſent dans mon eſprit pour de grandes fautes. Ce ſont des Ombres d'un Tableau, qui peut-être lui donneront plus de luſtre, ou bien des parties du Ciel, qui ſont moins luiſantes que les autres: enfin, quelque menace que je vienne de faire,
 pre-

prenez ceci plûtôt pour des doutes que pour des corrections; plûtôt pour des eclaircissemens que pour des censures.

Je suis bien d'accord que le discours de Tirsis est le transport d'un esprit agité d'une passion violente, & par conséquent qui ne doit pas avoir une suite telle qu'elle se doit trouver dans le raisonnement d'un Orateur ou d'un Philosophe. Néantmoins son emportement doit être reglé & conduit par une fureur, à la vérité qui est la Poëtique, mais qui toutefois a ses regles dans les entousiasmes, & à dire le vrai, ce doit être un desordre régulier, & une folie raisonnable. C'est pourquoi je ne puis souffrir que votre Berger, après avoir dit qu'il est trop heureux, si Climene veut seulement consentir à ses peines, ce qui est la déclarer cruelle au dernier point, ne laisse pas toutefois immédiatement après de douter, & apparemment

ment de croire qu'elle eſt capable de récevoir des préſens de ſa part. En effet, ce mouvement d'eſprit me ſemble incompatible avec la cruauté dont il ſe plaint. Il ne lui doit pas tomber en la penſée, qu'une Bergere qui a tant d'averſion pour lui, & dont toute la faveur qu'il eſpere, eſt de conſentir à ſon ſupplice, puiſſe être en diſpoſition d'accepter des préſens de ſa main qui eſt toute la grace qu'il en pourroit attendre, s'il en étoit paſſionnement aimé. Ce n'eſt pas que l'offrande de ſon Agneau ne ſoit bien naïve & bien touchante, ſi vous la conſiderez ſéparément : mais il y vient trop bruſquement, & il ſe précipite en un lieu où il falloit deſcendre. En un mot, il me ſemble qu'il faut préparer l'eſprit de la Déeſſe irritée par quelque tour d'adreſſe, pour la rendre ſuſceptible de l'Oblation qu'on lui veut faire. Et puiſque j'ai paſſé les bornes de

la modeſtie, en me rendant Cenſeur d'un ſi parfait Ouvrage, il faut que je vienne au dernier dégré de l'impudence. Cela s'appelle, *achever la Venus d'Appelle.* Je voudrois donc inſerer en cet endroit quatre Vers, & lire de cette ſorte.

Je ſerai trop heureux, belle & jeune Climene,
S'il vous plait ſeulement conſentir à ma peine?
Non, je ne cherche point de traitement plus doux
Sinon que vous ſouffriez que je ſouffre pour vous?
Qu'au pied de vos Autels, ſans que je vous fléchiſſe,
Mes Troupeaux, & mon Cœur j'immole en ſacrifice:
N'ai-je point quelque Agneau dont vous aïez deſir? &c.

Si Tircis veut adopter ces quatre enfans, je les lui abandonne, à la charge toutefois qu'il emploïera quelque trait de ſon pinceau pour les rendre plus ſemblables

bles à leurs freres qu'ils ne font.

Sa Pallas eſt belle, chaſte & généreuſe : mais qu'a Pallas à démêler avec les Hutes des Bergers, leurs Flutes, & leurs Muſettes ?

Pallas quas condidit arces
Ipſa tenet.

Elle ſe plait dans la ville d'Athenes ou de Sparte, & rarement la trouvera-t-on ſur le Mont de Menale, ou dans les Prez de l'Arcadie. Elle tient un Javelot, & non une Houlette ; elle porte une Ægide, & non pas une Panetiere : D'ailleurs on ſait l'averſion qu'elle a pour les Muſettes & pour les Flutes. Elle en jouoit au bord d'un ruiſſeau qui lui ſervoit de Miroir ; ſes joues enflées lui déplurent ; elle jetta de dépit dans l'eau l'inſtrument qui l'obligeoit à faire une ſi laide grimace.

Le Poëte peut-être me dira que je n'aperçois pas qu'il veut parler de

Ma-

Mademoiselle; mais la chose est trop claire pour n'être pas visible. Cela ne dispense pas toutefois un Berger de recourir à des Divinitez qui lui sont étrangeres. Comme Pan dont il fait mention, lui tient lieu du plus grand de ses Dieux, & qu'il n'y en a point qui lui soient plus vénerables, aussi ne se doit-il point imaginer de Déesse plus relevée ni plus adorable que Palès qui préside aux pâturages. Son nom se rencontre heureusement presque du même son, & il est de même mésure que celui de Pallas; & par un changement d'un ou de deux épithetes, il peut facilement l'accommoder à sa Princesse. Quelque mérite, quelque beauté que Dieu lui ait donné, quelque grandeur de courage que sa haute naissance lui inspire, un Pasteur lui fait toûjours honneur de la representer sous l'image de sa Déesse tutelaire, & sous le nom de celle que Virgile nomme la grande Palès,

&

& qu'il préfere même au Dieu Apollon.

Te quoque magna Pales, & te memorande canemus
Paſtor ab Amphriſo.

Il eſt vrai que ce Dieu transformé en Paſteur ſur les bords d'Amfriſe, eſt en même temps devenu ſujet de la Déeſſe des Bergers; ajoûtez à cela qu'elle étoit en grande vénération parmi les Romains, qui marquoient le jour natal de leur ville, de celui de la fête qu'ils appelloient *Palila.* Et de vrai, cette Deeſſe devoit être conſidérée particulierement à Rome, non ſeulement pour la rencontre dont je viens de parler, mais à cauſe qu'elle étoit Tutelaire & la Patronne de ſes Fondateurs, & de ſes premiers Habitans qui furent des Paſteurs. Ce qui a fait dire à du Bellay, ſur ce qu'elle eſt gouvernée aujourd'hui par le Pape, ſous le titre de Paſteur, qu'il

eſt

eſt fatal à cette Terre d'être commandée & poſſedée par des Paſteurs. En voila que trop, Monſieur, pour établir la grandenr & la divinité de Madame Palès, & juſtifier le Paralele que l'on peut faire de Sa Majeſté Rurale avec Son Alteſſe Roïale.

Les *Paiſibles Marais* me choquent un peu, il faut ce me ſemble, que les Epithetes ſoient les plus propres, les plus particulieres, & les plus individues que l'on puiſſe choiſir pour le ſujet dont on parle. Or il eſt commun aux Champs, aux Bois, aux Prez, aux Montagnes, aux Vallées, d'être cois, tranquiles & paiſibles auſſi-bien qu'aux Marais: Voire même ceux-ci pour l'ordinaire ſont pleins du bruit & des cris importuns des Grenouilles, leſquelles y font leur domicile, comme elles y trouvent le lieu & la matiere de leur naiſſance, qui eſt le limon de la terre.

Se-

Semina limus habet virideis generantia ranas
Et veterem in limo ranæ cecinere querelam.

J'aimerois donc mieux dire, *les humides Marais*, qualité qui leur est si propre, qu'ils cessent d'être Marais, s'ils ne sont plus humides.

La *Valeur brillante* est d'un beau lustre à la vérité, si son éclat fait quelque effet, comme d'éblouïr, d'effacer, de ternir celles des Alexandres & des Cesars. Mais *Valeur brillante* suspenduë & sans effet, ou avec un effet peu conforme à son brillant, qui est d'asseurer le repos des Bergers, est (sauf correction) une Epithete superfluë & inutile. Qu'en dites-vous, Monsieur? prenez garde que cette trop grande déférence que vous avez pour moi n'engage votre jugement à condamner un Vers pour être plein de lumiere. Toutefois qui diroit ainsi:

Généreux Montauzier, dont l'ame vigilante
Assûre le repos des Bergers de Charante;

Auroit-il beaucoup empiré les louanges de Monsieur le Gouverneur de Xaintonge? Les Thebains ne dorment-ils pas en seureté sous la caution de la vigilence d'Epaminondas? Je ne garde ni ordre ni méthode dans ces Observations, & je prens votre Eglogue tantôt par les pieds, & tantôt par la tête. Sa beauté m'aïant obligé de la relire plusieurs fois, j'ai dicté à mon Scribe confusément ce qui m'est venu chaque fois en la pensée. Dans la derniere lecture que j'en viens de faire, j'ai fait réflexion sur ces deux Vers:

Quiconque sait aimer peut devenir aimable:
Tel fut toûjours d'Amour l'Arrêt irrévocable.

J'ai quelque scrupule de ce raisonnement. Une chose qui peut être

être & ne peut pas être, qui est tantôt d'une maniere & tantôt d'une autre, qui peut réüssir & ne réüssir pas, & pour parler d'un Arrêt en terme de Pratique, une chose qui est exécutoire & non exécutoire; ne peut être appellée *Arrêt irrévocable*. Tircis qui sait aimer peut devenir aimable: mais aussi il peut devenir odieux, principalement dans l'esprit d'une Bergere ingrate & cruelle comme est *Climene*. J'avouë que c'est un grand secret pour être aimé, que d'aimer; *Marce ut ameris ama.* Mais son effet n'est pas infaillible: On peut donc bien dire que c'est une regle ordinaire, qui souffre pourtant des exceptions, mais non pas que c'est un Arrêt irrévocable dont l'effet ne se peut éviter.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai à vous dire touchant l'Ouvrage de votre Ami, ce qui ne vous sera pas

une legere preuve du pouvoir que vous avez ſur mon eſprit. Je ne mettrai plus en ligne de compte ma pareſſe, qui ne ſe peut éveiller ſans murmure, ſi ce n'eſt votre main propre qui lui tire l'oreille. A vous dire le vrai, ſi je fais quelque étude maintenant, elle eſt fort éloignée de ces matieres, qui ne ſont gueres plus ſéantes à ma profeſſion qu'à mon âge, & je vous puis aſſeurer que je ne lis plus d'autres Poëſies que celles de David dans mon Breviaire. Mais encore quand cette conſideration ceſſeroit, vous avouerez que votre autorité eſt grande ſur moi pour m'obliger d'opiner par écrit ſur les Ouvrages d'autrui. Les Auteurs de ce temps ſont ſi jaloux des productions de leur eſprit, qu'ils ne nous laiſſent autre lieu de prononcer ſur leur mérite que celui de l'aprobation. Un coup d'ongle

gle les offenſe davantage, que mil-
ge battemens de mains ne les obli-
gent. Si votre Ami eſt de cette
humeur, & ſi parmi tant de per-
fections de ſa Poëſie, il a ce défaut
qu'un Ancien attribuë aux Poë-
tes, *Genus irritabile vatum*, je vous
conjure de brûler cette Lettre in-
continent après que vous l'aurez
eu lûë. Ne m'attirez pas, je vous
prie, une querelle ſur les bras, ſur
le point que je ſonne la retraite, &
que je ne cherche que le repos; auſ-
ſi d'autre coté, comme il eſt bien
probable que je me trompe de fai-
re un tel jugement d'un honnête
homme, obligez moi de lui offrir
mon ſervice & mon amitié, ſans
autre commerce que par votre en-
tremiſe. Je ne ſuis plus en état
de compoſer de belles Lettres; &
ſans la familiarité qui eſt entre nous,
je n'oſerois plus répondre aux vo-
tres: Mais ces dévoirs d'amitié pour

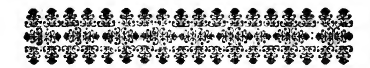
votre égard dureront autant que ma vie, puiſque je ſerai juſqu'à ſon extremité,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-fidelle ſerviteur

F. OGIER.

A Paris ce 6. Septembre 1655.



LETTRE
A MONSIEUR
HUET.

En Réponse de la précédente.

JE vous aime trop pour ne vous pas faire part d'une très-belle chose : c'eſt de cette diſſertation que Monſieur Ogier a pris la peine d'écrire à Monſieur Lenqueſtz ſur le ſujet de mon Eglogue, & je croi que vous m'aimez trop auſſi pour n'être pas bien aiſe de voir qu'un homme de ſa capacité & de ſon mérite a bien voulu hazarder un peu de ſa réputation pour me donner des louanges qui

ne me ſont point deuës. Pour moi, Monſieur, je me perſuade que vous ſerez de mon avis, quand vous aurez veu cette belle Lettre, & que vous me conſeillerez ſans doute de m'en tenir à ſon ſentiment, ſi pour mériter les louanges qu'il me donne, il n'y avoit qu'à conſentir à ſes cenſures. Je vous avouë auſſi que, s'il y a quelque choſe dans ſon diſcours qui me puiſſe déplaire, c'eſt le ſeul doute qu'il ſemble avoir que je ne reçoive pas ſa Lettre comme je le dois: Encore n'aïant point l'honneur d'être connu de lui, l'autorité & les exemples qu'il allégue feroient qu'en ſa place j'aurois peut-être les mêmes ſentimens. Il faut ſe reſerver à lui faire connoître, comme à vous, que je ne recherche dans ces ſortes de productions qu'un honnête amuſement; que comme je ne voudrois être loué que par des gens comme

lui,

lui, & qu'il eſt bien difficile de le mériter, j'en tiens la gloire trop penible, & fais peu de cas de celle que tant de gens reçoivent de toutes mains. En effet, Monſieur, n'avons-nous pas dit mille fois qu'il eſt impoſſible de faire rien de parfait? Qui ne ſait d'ailleurs la différence des goûts? & quand on ſe ſera bien gêné pour contenter la plus ſaine partie du monde, où va cette rènommée? à diminuer notre fortune, & bien ſouvent à nous faire paſſer en recompenſe (comme j'ai appris que Malherbe diſoit autrefois) pour de grands arangeurs de Syllabes, & pour des perſonnes qui ont eu une puiſſance ſupréme ſur les lettres & ſur les mots, afin de leur faire trouver leur place & leur ordre un peu mieux que le commun: ſi on n'ajoûte encore, comme il diſoit quelques fois, qu'un bon Poëte n'eſt pas plus néceſſaire à l'Etat
 qu'un

qu'un excellent Joueur de Quilles. Mais ce Joueur de Quilles n'eſt-il pas trop heureux, ſi ſon jeu lui aide à paſſer les jours agréablement? Et à cette condition-là ne tirera-t-il pas un plus grand profit de ſon exercice, que le meilleur Joueur de Harpe qu'il y ait au monde n'en tireroit de ſa ſcience, ſi elle étoit accompagnée d'un deſir inſatiable de ſe faire entendre, & d'une colere perpetuelle contre toutes les oreilles fauſſes & ennemies de ſes accords? Que tous les Tircis faſſent des Eglogues pour toutes leurs Climenes, ſi cela leur peut ſervir de quelque choſe, ou ſi cela les amuſe. Que m'importe de ce qu'on dira de mes Ouvrages en mille lieux où je n'irai jamais, & où quand j'irois, ce ne ſeroit point pour y faire entendre que c'eſt moi qui ai fait ces deux Vers qu'on a trouvez beaux.

L'ai-

L'aimable Deïté qu'on adore en Cythere,
Du Berger Adonis se faisoit la Bergere.

Vous savez que comme d'ordinaire on est amoureux de ses enfans, ceux ci emporterent ma premiere amour après la production de cette premiere Eglogue; & je ne suis pas peu glorieux de voir qu'ils ont mérité la premiere approbation d'une personne docte & judicieuse comme Monsieur Ogier, & qu'en cela mon sentiment a été conforme au sien. Mais il sembleroit qu'insensiblement je consentirois au bien qu'il dit de moi, au lieu que c'est tout le contraire de mon dessein, & que je sai fort bien que si je dois recevoir ces Censures de la force de la vérité qui l'a contraint de parler, je dois l'approbation qu'il me donne à l'amitié qu'il a pour une personne qui m'en témoigne beaucoup: d'autant plus que je trouve

je ne sai quoi d'ingénieux dans cette louange, qui est recherché au-delà de ma portée, & que je n'ai garde de m'aproprier, non plus que ces habiles imitations de Sannazar & de Bucanan, que vous savez bien que je n'ai leus que depuis que cette Eglogue fut faite, puisque ce fut vous avec qui je fis la premiere lecture de ces divins Auteurs. Il y a un Vers du Petrarque mot pour mot dans une des belles Elegies de cette incomparable Comtesse, que ses beaux Vers ne rendent pas moins illustre que les grands personnages qu'elle compte parmi ses Aïeux.

* Et si ce n'est Amour, qu'est-ce donc que je sens?
S'Amor non è, che dunque è qu'ell' ch'io sento?

Et comme ce Vers François n'est pas moins beau, moins doux, ni moins naturel que l'Italien, je croi-

rois

rois bien qu'elle l'a moins tiré de ce grand Poëte si savant dans toutes les choses tendres, que de la source d'où il l'a tiré lui-même: c'est-à-dire de ce beau naturel qui se remarque dans les Ouvrages de cette personne si célebre, où reluit toûjours je ne sai quoi de sa beauté & de sa grande noblesse. De même que les Philis, les Iris & les Uranies ont pû naître du même lieu d'où ce docte Napolitain a tiré,

At non Praxinoe me quondam, non Polibotæ
Filia despexit, &c.

Et ce qu'il cite de Bucanan, si l'un & l'autre même ne sont point une suite de l'idée de ces Vers qui se lisent dans l'Alexis.

Nonne fuit satius tristes Amarillidis iras
Atque superba pati fastidia? nonne Menalcam?

Origi-

Original à mon gré qui passe toutes ses Copies, pour la tendresse que j'y remarque; encore comme c'est dans la même langue, ces Messieurs devoient faire un peu plus de scrupule de leur larcin. Mais recevant les censures de Monsieur Ogier avec la soumission que je dois, laissons-là les éloges qu'il me donne; & demeurons d'accord ensemble qu'une belle & jeune Climene qui animeroit le peu de génie qui est en moi, & un grand Maître savant, connoisseur & ingénieux comme lui, qui le soutiendroit & le dirigeroit, me pourroit faire parvenir à quelque gloire, si comme je vous l'ai dit, il y en a en France à faire des Eglogues.

Demeurons aussi d'accord avec lui que *humides* convient mieux aux Marais que *paisibles*, non que ce dernier ne puisse être proprement d'un lieu aquatique, qui n'est

n'eſt point agité de Vent, & qu'on n'en puiſſe trouver quelque autorité: mais comme l'idée de *paiſibles* eſt plus belle, & que ce ne doit pas être la mienne puiſqu'elle ne tend qu'à rabaiſſer les *Rozeaux* comparez aux *Cheſnes*; le Vers ſe trouvant d'ailleurs auſſi doux à l'oreille qu'il l'étoit à cauſe de la terminaiſon féminine de l'adjectif ſuivie de la terminaiſon maſculine du ſubſtantif, j'ai crû le devoir changer, & il m'a fort obligé de m'en donner la penſée.

Le ſens des quatre Vers qu'il m'offre eſt grand & beau, & j'accepterois avec joie le préſent qu'il m'en veut faire, ſi je n'avois déja donné quelques Copies de mon Eglogue, qui en ont produit tant d'autres, que deſormais toute correction m'eſt preſque interdite.

Outre que la rime de *vous* à *doux* n'eſt que fort peu de Vers au deſſus, ce que les Autheurs ſentent mieux

mieux en leurs Ouvrages, que tous ceux qui y veulent changer quelque chose, & même ce qu'il y auroit de fâcheux, c'est que l'Emistiche entier *d'un traitement plus doux* s'y rencontre presque pareil, comme vous le voïez.

Mais Iris m'assuroit d'un Empire plus doux.

Ne feriez-vous point aussi quelque difficulté, de faire offrir à Tircis son cœur & ses Troupeaux, & puis de le faire revenir à l'offre d'un seul Agneau? Quant à l'avertissement qu'il me donne qu'il ne falloit pas me préciper où je devois descendre; n'est-ce point assez pour ma justification que l'offre que Virgile fait faire par Coridon à Alexis, d'une flute & d'un Chevreuil, est presque dans la même situation.

Est mihi disparibus septem compacta cicutis
Fistula.

Et

Et ce qui suit n'est précédé que de trois ou quatre Vers de ceux-ci, & de quatre Vers qui n'y apportent nulle préparation.

O tantum liceat mecun tibi sordida rura,
Atque humileis habitare casas, & figere cervos,
Hœdorumque gregem viridi compellere hibisco;

Ce souhait si éloigné de la derniere marque d'affection, est-il beaucoup au dessus de celui-ci?

Je serai trop heureux, belle & jeune Climene,
S'il vous plaît seulement consentir à ma peine.

Pour moi, je croi que la Nymphe, qui pour toute grace permet à son Amant de la suivre à la Chasse, ou de demeurer dans son Hameau, ne l'oblige gueres davantage que celle qui approuveroit ses desirs, ou recevroit ses services. D'ailleurs l'offre des Présens ne se fait-elle jamais qu'entre les personnes unies? Et l'ac-

l'acceptation de pareilles offres eſt-elle toûjours une marque d'affection? Comme toutes choſes ont deux faces différentes, ne pourroit-on point d'un autre côté louer l'art de mon Eglogue en cet endroit, remarquant la ruſticité qui ſe découvre dans cette offre nuë & ſimple, ſi conforme au caractere d'un Berger, qui par la naïveté de ſa condition doit peu ſavoir l'adreſſe de faire un préſent de bonne grace, & qui par la violence de ſa paſſion, dont il eſt tout rempli, doit être éloigné de tout artifice. Voïez ce que c'eſt de la différence des gouts! D'autres ont trouvé de l'invention en ce que je n'en fais venir Tircis à l'offre de ce qu'il a de précieux qu'au moment que la penſée lui vient, que ſa Maîtreſſe eſt plus difficile à fléchir, conſiderant, que c'eſt ainſi, que dans le peril on promet toutes les choſes qui viennent dans l'eſprit, juſqu'à faire quel-

quelquefois des Vœux ridicules, ou comme a dit Malherbe, *à peine païables*, & bien plus inferieurs encore à la Divinité, qu'un Agneau bien marqueté & choisi sur un Troupeau ne le peut être d'une Nymphe ou d'une Bergere.

Je croi qu'il me sera plus difficile de sauver ma PALLAS entre vous autres Savans.

Pallas quas condidit arces
Ipsa colat,

a tout gâté & me fait un grand tort. Mais est-ce à dire, Monsieur, qu'elle ait pris en haine tout ce qui porte la Houlette, & que depuis le jugement de Paris nul Berger n'ait osé se présenter devant elle? Je sai bien que Palès est une Divinité plus champêtre; mais si Pallas n'a rien à démêler avec Tircis, quel raport eut eu *Mademoiselle* avec *Palès*? Les Ber-

gers ont toûjours tenu que *Pan* étoit leur Dieu ; mais le tenoient-ils le plus grand de tous les Dieux pour cela, & jusques à ignorer toutes les autres Déitez ? Ne parle-t-on point de Junon, ni de Venus, ni d'Apollon dans l'ancien Bucolique ? Qu'en dites-vous, vous qui savez votre Theocrite comme je sai mon Eglogue ? Vous qui dans la fleur de votre jeunesse étes un des plus savans hommes de l'Europe, apprenez-le moi, pour m'oter la peine de l'étudier, & cependant examinez un peu si ce n'est point assez pour justifier un ignorant de ma force, que *Pallas* soit du nombre de ces Déitez que Virgile invoque au commencement de ses Géorgiques. Cette *Minerve* qui n'est pas plus belle, plus chaste, & plus généreuse que la grande *Princesse* que je veux signifier, non seulement n'est pas oubliée dans le dénombrement que fait

fait ce grand Poëte de toutes les Divinitez qu'il croit capables de l'inspirer, mais les Faunes, les Dryades & les Silvains n'y tiennent pas un rang plus considerable, puisque même elle y est associée avec Pan.

Adsis, ô Tegeæ, favens, oleæque Minerva Inventrix:

Il n'y a point de difficulté pourtant que parmi les Latins *Palès* eut été plus champêtre : Mais si Virgile eut voulu signifier Livie, ou quelque grande Dame, l'eût-il fait entendre sous le nom de cette Déesse? Et si j'avois ainsi répresenté *Mademoiselle*, n'eût-elle point crû que je lui eusse dit quelque injure, ou du moins n'eût-il point falu un Commentaire à la marge de mon Eglogue, pour lui faire entendre que c'étoit d'elle que je voulois parler ? Peut-être est-ce

une ignorance de notre ſiecle, &
& un de ſes defauts, comme vous
m'avez dit quelquefois, du peu
de goût qu'il a pour les choſes qui
faiſoient les délices des ſiecles an-
ciens: mais ceux qui écrivent au-
jourd'hui feroient-ils bien de le
mépriſer, & ne doivent-ils point
s'y accommoder; c'eſt-à-dire au-
tant qu'il ſe peut, ſans avilir notre
Poëſie, & ſans la dépouiller de
ſes plus ſuperbes habits? car je ne
puis approuver cette complaiſance
effeminée de ceux qui pour deſcen-
dre à la baſſeſſe des plus ignorans,
en ſont venus à ce point, de ne
rimer que de la Proſe; qui ſemble
réputer pour Pédantiſme tout ce
qui peut marquer quelque érudi-
tion; l'aplication ingénieuſe de la
Fable, les riches deſcriptions & les
plus agréables ornemens de ce di-
vin langage, pour peu qu'ils ſe
trouvent au deſſus de la portée des
Dames les plus ignorantes. Mais
pour

pour en venir à mon ſujet, *Made-moiſelle*, aïant toutes les qualitez de *Pallas*, & moi pouvant aiſement avoir celles que j'attribue à Tircis, puiſqu'il n'eſt queſtion que d'aimer une jeune Climene; cette grande Princeſſe honorant quelquefois mes Vers de ſon attention, ce Tircis ne peut-il point dire que *Pallas* aime ſon chant? Car on peut ajoûter encore à ma deffenſe que je ne parle ni de Flageolet ni de Muſette en ce qui la touche; mais ſeulement de mon chant, ce qui peut convenir en quelque ſorte avec la Déeſſe qui préſide aux Arts. Je m'en rapporte pourtant bien plûtôt au ſentiment des perſonnes ſavantes, comme Monſieur Ogier & Vous, qu'à ce qui en ſeroit décidé dans le Cabinet de la Reide, & dans ces ſuperbes Ruelles où l'on juge ſi ſouverainement de tant de belles choſes que l'on n'y entend gueres: quoique je ſois très-perſua-

dé que *Palès* y seroit fort mal reçûë.

Je combattrai plus hardiment le scrupule que lui donne mon *Arrêt irrévocable;* car j'ai lû depuis peu dans le discours que le Tasse a fait sur le Poëme Héroïque à l'endroit où il traite de la Sentence; qu'il n'est pas nécessaire qu'elle soit véritable, ni receuë pour telle de tout le genre humain; mais que c'est assez que la personne que l'on fait parler la puisse croire telle, ou la dire pour fortifier sa cause, comme quand un Ambitieux dit: *si jus violandum est, &c.* Un Avanturier,

Audentes fortuna juvat.

Un homme bien amoureux peut dire à sa Maîtresse, c'est assez de savoir aimer pour être aimable: & il ne fait point mal de tâcher de lui persuader qu'Amour l'ordonne ainsi. De la sorte qu'un tel Axiome est prononcé, ce seroit toû-

toûjours un eſpece d'Arrêt à ſon égard : de même que,

Quis modus adſit Amori,
Omnia vincit Amor;
Enſe maritali nunquam confoſſus adulter.

Et mille Sentences pareilles qui ne ſont pas indubitables, non plus que celles qu'on met en la bouche d'un mauvais Conſeiller, d'un Tyran, ou d'un Scélerat, qui n'en rendent pas l'Auteur garant, comme,

La Juſtice n'eſt pas une vertu d'Etat.
La timide Equité détruit l'Art de regner.
Scelere tegendum eſt ſcelus.

J'ai veu les avis fort partagez ſur la remarque qu'il a fait de *valeur brillante* : Néanmoins, je ſuis de ſon ſentiment. La Valeur d'un Capitaine peut faire l'aſſûrance de ſes Troupes : mais ce n'eſt pas ſi proprement que ſa vigilance. Vous

verrez donc qu'en cela j'ai ſuivi ſon conſeil, tant pour la raiſon qu'il allegue, tant parce que cette *valeur brillante* m'a toûjours ſemblé d'un ſtile un peu trop élevé pour une Eglogue; car bien que ce ne ſoit plus le Berger qui parle dans cette adreſſe, & que le Poëte par conſequent puiſſe s'élever un peu davantage, il me ſemble que ce ne doit point être en ſorte que le ſtile en ſoit tout-à-fait different du reſte. Mais je découvre encore une troiſiéme raiſon de ce changement, qui n'eſt pas moins conſiderable à mon avis, c'eſt que la *valeur brillante*, & *des Lauriers de Mars tant de fois couronné*, ne diſoient que la même choſe, & ne donnoient que la même louange à une perſonne tout-à-fait digne de l'un & de l'autre; & à un ſi haut point, que c'eſt, ce me ſemble, lui en dérober une, que de n'en pas parler: Non que je prétende enfermer

dans

dans l'adreſſe que je lui fais de mon Eglogue, toutes celles qui lui ſont duës; mais il eſt certain que ſur tout il pourroit s'appliquer ce beau Vers à qui Alexandre donna le prix ſur tous les autres de l'Iliade.

Sage au Conſeil, & vaillant au Combat.

Pardonnez-moi, Monſieur, il eſt comme cela dans mon Plutarque: la vérité eſt que c'eſt là que je l'ai appris, & que je ne l'ai point conféré avec l'Original. Voila ce que je viens de penſer ſur ce ſujet; ſans doute il y a bien d'autres choſes à dire contre les louanges que me donne Monſieur Ogier, mais je croi que vous m'aimez aſſez pour me vouloir diſpenſer de les contredire. Au reſte, que ni vous ni perſonne ne prenne ceci pour une conteſtation, car je ne prétens pas que c'en ſoit une: La partie ne ſeroit pas bien faite entre un hom-

me auſſi conſommé dans les Lettres que le célebre Monſieur Ogier, & une perſonne qui comme moi, n'en a qu'une très-legere teinture. Ceci n'eſt écrit que pour me divertir avec vous, & pour vous communiquer mes ſentimens, comme à celui de mes amis à qui je le découvre le plus librement, étant perſuadé de votre grande capacité, & ce que j'eſtime encore plus que cela, d'une ſincérité très-parfaite, d'une probité très-rare, & de l'amitié que nous nous ſommes promiſe. Adieu.



L'AMOUR

Guéri par le Temps.

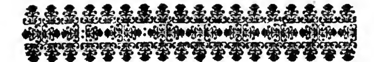
TRAGEDIE.

Par Mr. de SEGRAIS.

ACTEURS
DE LA TRAGEDIE.

NABELON, *Premier Prince du Sang de Charlemagne & Général de ses Armées.*
AIMON.
ASTOLFE.
ROLAND.
RENAUD.
Troupe de Paladins.
Six ROIS *captifs.*
AGRAMANT, *Roi des Sarazins.*
ANGELIQUE.
MEDOR.
ZORAIDE, *Sœur de Dardinel, Roi des Sarazins, dont Medor étoit le Favori.*
ALMIRE, *Princesse parente de Zoraïde.*
ATLAND, *Magicien.*
MELISSE.
LA DISCORDE *& sa Suite.*
Les Plaisirs, les Jeux & la Jeunesse.
LE DEDAIN.
LA JALOUSIE.
LE TEMPS *avec ses Saisons, les Heures & toute sa suite.*
Ombres d'Amans & d'Amantes, d'Ambitieux, de Coquettes.
Chœur de François, de Catalans & de Catalanes.
Chœur de Bergers & Bergeres: Daphnide, Iris, Philis, Silvie, Aimante, Alcidon.
Chœur de Zephirs
Troupe de Demons.

La Scène est au bord de l'Ebre.



L'AMOUR
Guéri par le Temps.
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre répréſente un Camp, & en ſon éloignement une Plaine où l'on voit le debris d'une grande Bataille.

SCENE PREMIERE.

AIMON, CHOEUR DE FRANCOIS, DE CATALANS & de CATALANES.

CHOEUR.

Victoire! Victoire! Victoire!
Que dans tout l'Empire François,
On chante le plus grand des Rois.
Les ſiécles n'en ſauroient effacer la mémoire.
Victoire! Victoire! Victoire!

AI-

AIMON.

Le terrible Agramant suivi de trente Rois
Bien loin de ranger sous ses loix
Des invincibles Francs la belliqueuse Terre,
Dans ses propres Etats va voir tomber la guerre.
L'Ebre rougi du sang des morts
A surmonté ses bords.

CHOEUR.

Victoire! Victoire! Victoire!

DEUX FRANCOIS.

Rodomont est tombé sous le fer de Roland,
Renaud est partout triomphant.

BRADAMANTE.

Cette Amazone si belle,
Cette Amante si fidelle,
Sur les pas de ces Paladins
Efface pour jamais le nom des Sarazins.

CHOEUR.

Victoire! Victoire! Victoire!

DEUX CATALANS.

Chantons de ces Héros les glorieux destins:
Pour

Pour couronner leur tête
En cette fête
Allons dans nos Jardins:
Aux Lys de Charlemagne
Assemblons les Jasmins
Qui parfument l'Espagne:
Et cependant à haute voix
Chantons à l'ombre de nos Bois:
Victoire! Victoire! Victoire!

Tous les Chœurs répétent.

Que dans tout l'Empire François
On chante le plus grand des Rois.
Les siécles n'en sauroit effacer la mémoire.
Victoire! Victoire! Victoire:

Une dance doit entremêler ces trois differens Couplets qui sont dans les trois genres de la Poësie & de la Musique.



SCE-

SCENE II.

NEBELON, *premier Prince du Sang de Charlemagne & Général de son Armée, Six Rois Captifs, Troupe de Paladins,* AIMON, CHOEUR, *&c.*

NEBELON.

REdoutable Beauté, par quel art enchanteur,
Viens-tu de nos Guerriers arrêter la valeur?

AIMON.

Prince, vous vous plaignez?

NEBELON.

Tous ces Rois dans nos chaînes,
Tant de morts entassez au milieu de ces plaines
Marquent les Francs victorieux;
Mais hélas! Agramant perissoit à nos yeux,
Ce jour exterminoit les Mores & la guerre:
Je donnois la paix à la terre.

AIMON.

Par quel revers....

NEBELON.

Au fort de ce combat sanglant
Par-

Parmi les traits, les cris & les alarmes
La fatale Angelique a fait briller ſes charmes:
Et de Renaud, & de Roland,
Et de tous nos grands Chefs j'ai vu tomber les armes.
En cet inſtant
Tous n'ont eû d'ardeur que pour elle.
Il eſt vrai qu'elle eſt belle.

Les Rois & les Paladins repetent tous enſemble,

Il eſt vrai qu'elle eſt belle.

AIMON.

Elle revient dedans ces lieux,
Celle dont le charmant & dangereux viſage
Mit entre nos Héros tant de trouble & de rage.
Mais quel objet nouveau ſe préſente à mes yeux?

SCENE III.

NEBELON, CHOEUR, ASTOLFE.

NEBELON.

C'Eſt Aſtolfe ſans doute,
Lui ſeul peut tenter cette route:

Abſent depuis long-tems & toûjours amoureux
Nous craignions pour ſes jours: le Ciel nous le renvoie;
Il ramene la joie,
Et ſon retour eſt d'un préſage heureux.

ASTOLFE.

Des bords de l'Inde & du fond de l'Aſie,
Au plus vaillant des Rois je viens offrir ma vie:
J'ai couru l'Univers; ce n'eſt que dans ſa Cour
Qu'on voit regner Mars & l'Amour.

SCENE IV.

NEBELON, ASTOLFE, ROLAND, RENAUD, ROIS PALADINS, &c.

RENAUD

ANgelique a mon cœur, & j'adore ſes charmes:
Pour me l'ôter il faut m'ôter les armes.

ROLAND.

Il faut perdre le jour,

Ou

Ou renoncer à ton amour :
Angelique a mon cœur ; & j'adore ses charmes.

ASTOLFE.

Quand on est jeune, on se croit trop heureux
Du vain honneur de languir pour les belles :
Mais quand on a passé l'ardeur des premiers feux,
On hait l'empire des cruelles.
Je veux qu'on se fasse en aimant
Un plaisir de l'Amour, & non pas un tourment.

ROLAND.

Angelique est promise à qui dans cette guerre
De plus de Morts fera rougir la terre.
Angelique en ce jour
Est dûë à ma valeur, est dûë à mon amour.

Renaud & les Paladins repetent ;

Angelique en ce jour
Est dûë à ma valeur, est dûë à mon amour.

NEBELON.

Calmez cette ardeur indiscrete.
L'Empereur l'a promis :
Angelique sera le prix
De la valeur la plus parfaite.

SCENE V.

NEBELON, ROLAND, RENAUD, ASTOLFE, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

PAr quelle loi,
N'étant point ſa ſujette,
Sans mon conſentement diſpoſe-t-on de moi?
Aux bords heureux où ſe leve l'Aurore
Un monde entier m'obéït & m'adore:
Toi-même voudrois-tu renoncer à mon cœur,
S'il ſe devoit à la ſeule valeur?
Et s'il étoit en ſa puiſſance,
En voudrois-tu faire une recompenſe?

NEBELON.

Quel trouble ſes yeux font ſentir!
Qui peut à ſa beauté ne pas rendre les armes?
Je ſuis prêt de céder au pouvoir de ſes charmes:
Ce n'eſt qu'en la fuiant qu'on s'en peut garentir.
Princes, ſuivez mes pas.

SCE-

SCENE VI.

ANGELIQUE, ROLAND, RENAUD, ASTOLFE.

ANGELIQUE.

SI Roland m'eſt fidelle,
Si Renaud à ſes yeux me trouve encore belle,
Mon Triomphe eſt plus beau que d'avoir à mes loix
Soumis les plus grands Rois.

ROLAND.

Si je vous ſuis fidelle!

RENAUD.

Si je vous trouve belle!

Tous deux enſemble.

Quel cœur plus que le mien eſt percé de vos traits.

ROLAND.

Je veux mourir dans ma ſouffrance.

RENAUD.

Je veux vivre avec ma conſtance.

Tous deux ensemble.

Quand un objet rempli d'attraits,
A ses rigueurs fait mêler l'esperance,
On ne guérit jamais.

A S T O L F E.

Ignorez-vous qu'en Amour la Justice
Est le Caprice?
Presque toûjours les Amans malheureux
Ont la raison pour eux.

A N G E L I Q U E.

Astolfe a-t-il brisé ses chaînes?
Veut-il qu'Amour pour lui seul soit sans peines?

A S T O L F E.

De vos apas trompeurs j'ai sçû me dégager:
Malheureux qui les suit sans en voir le danger.

SCENE VII.

ANGELIQUE, ROLAND, RENAUD, ASTOLFE, AQUILANT.

A Q U I L A N T.

VEnez, Prince, accourez, le devoir vous appelle.

Tout

Tout le camp en rumeur
Eſt partagé par la fureur
Qu'entre tant de Rivaux allume cette Belle.

SCENE VIII.

ANGELIQUE, ROLAND.

ANGELIQUE.

ARrêtez, Roland, arrêtez.

ROLAND.

O! Reine des beautez,
Des graces & des charmes,
Arrêtez vous-même, arrêtez,
Et goûtez le plaiſir de voir couler mes larmes;
Hélas! je perds le jour, j'expire de douleur
De ne pouvoir vous plaire.

ANGELIQUE.

Mais quoi? Que puis-je faire
Pour ſoulager votre langueur?

ROLAND.

Mettez un prix à votre cœur,
Où par excès d'amour un Mortel puiſſe atteindre:

Du moins daignez me plaindre,
Et dire après ma mort:
Roland étoit digne d'un meilleur ſort.

ANGELIQUE.

Je ne veux point qu'il meure,
Mais qu'il vive pour m'adorer.
S'il ſoûpire, s'il pleure,
Eſt-il le ſeul qu'Amour faſſe pleurer?
Ou ſoupirer?
Vous n'avez que Renaud pour rival redoutable,
Quand vous le combattrez, mes vœux ſeront pour vous.

ROLAND.

Animé d'un eſpoir ſi doux,
C'eſt aſſez pour tout vaincre, ô Reine incomparable.

SCENE IX.

ANGELIQUE.

Par les conſeils d'Atland ce ſavant Enchanteur,
De la Loi que je ſuis ſouverain Protecteur,
De mille attraits brillante

J'ai

J'ai paru dans le camp des Francs;
Et parmi mes Amans
Je viens de ralumer une guerre ſanglante,
J'ai rempli ſon attente;
Il me tiendra ſa parole à ſon tour,
Me rendant par les airs dans ce charmant ſejour,
Où j'ai laiſſé l'objet de mon Amour.
Qu'il ſouffre en mon abſence!
Si j'en juge par mon ennui.
Amour redouble ſa ſouffrance,
Je crains de ſouffrir plus que lui.

SCENE X.

ANGELIQUE, *les Zephirs envoïez par Atland dans un Char qui deſcend du Ciel.*

CHOEUR DE ZEPHIRS.

MEdor languit, Medor s'ennuïe,
Medor s'afflige nuit & jour,
Et tu le trouveras ſans vie,
Si tu diferes ton retour.

Un des Zephirs.

Il ſait que dans ces lieux, parmi l'horreur des armes,

Tu faits briller tes charmes.
Bien qu'il ſe fie à tes ſermens,
Bien qu'il s'aſſûre en ſon amour extrême,
Ce ſont toûjours de grands tourmens
De ſavoir ce qu'on aime
Environné d'Amans.
Vois ſes chagrins, ſes défiances,
Ses craintes, ſes impatiences,
Et ſes brûlans deſirs
Qu'il t'adreſſe par les Zephirs.

Les Amours qui répréſentent les diverſes paſſions entrent, & font le Balet à la fin de l'Acte.

CHOEUR DE ZEPHIRS.

Medor languit, Medor s'ennuie,
Medor s'afflige nuit & jour,
Et tu le trouveras ſans vie,
Si tu diferes ton retour.

ANGELIQUE *dans le Char.*

Partons jeunes Amans de Flore,
Allons, courons, volons,
Hâtez-vous, preſſez-vous encore,
Devenez Aquilons.

ACTE

ACTE II.

Le Théatre change & répréſente un deſert proche des deux Camps, où le Magicien Atland conſultoit les Demons.

SCENE PREMIERE.

ZORAIDE, *Sœur de Dardinel Roi des Sarazins dont Medor étoit le favori*, ALMIRE, *Princeſſe Parente de Zoraide.*

ALMIRE.

QUe cherchons-nous en des lieux ſi ſauvages?
La nuit approche, & ſa noirceur
Vient redoubler l'horreur
De ce profond ſilence & de ces noirs ombrages.

ZORAIDE.

Moins triſtes que mon cœur
Sont les plus triſtes nuits & les bois les plus ſombres:
Ils n'ont point d'aſſez noires ombres
Pour plaire à ma douleur.

AL-

ALMIRE.

Calmez cette tristesse.
Ce Frere qu'en ces lieux suivit votre tendresse,
Et qui depuis dix jours vous coûte tant de pleurs,
Combatant pour sa Loi, mourut comblé d'honneurs.
Héritiére du thrône; allez regner Princesse,
Allez avec Medor consoler vos douleurs;
Il vous charme, & le sort vous rend libre & maitresse.

ZORAIDE.

Presqu'enfant à Medor j'abandonnai mon cœur,
Medor du Roi mon Frere eut toute la faveur.
S'il suivit sa fortune, Amour me le fit suivre.
A son Prince, sans doute, il n'aura pû survivre;
Je cherche en vain, mes pas sont superflus;
Medor n'est plus.
Quelque grandeur qui m'environne,
Ciel, tu ne me peux rien donner!
Que sert une couronne,
Quand on n'a plus l'Amant qu'on voudroit couronner?

SCE-

SCENE II.

ZORAIDE, ALMIRE, ASTOLFE *caché dans le Bois.*

ASTOLFE.

Tranquile & fortuné ton Amant vit encore;
Son heureux ſort accroîtra tes malheurs:
Et tu vas plus verſer de pleurs
Que n'en verſe l'Aurore.

ZORAIDE.

Qu'ai-je entendu? Grands Dieux!
Eſt-ce donc en ces lieux,
Que les Bois rendent des Oracles?
Après tant de tourmens, Amour impérieux,
Me faut-il préparer à de nouveaux obſtacles?

ASTOLFE.

Laiſſé parmi les morts & tout prêt d'expirer,
Ce beau Medor qui te fait ſoûpirer,
Par les ſoins d'Angelique a conſervé la vie.
De ſon deſtin ſois éclaircie.
Le guériſſant des traits dont il fut tout percé,
Cette Beauté s'eſt bleſſée elle-même:
Il l'adore, elle l'aime.

Gué-

Guéris ton cœur d'un Amour insensé.

ZORAIDE.

Donc l'horrible malheur de n'être point aimée
Du seul objet qui m'a charmée,
N'a fait que la moitié du rigoureux tourment
Que je souffre en aimant.
O voix impitoïable!
Tu n'es point véritable.
Allons d'Atland consulter le savoir;
Son antre dans ces bois s'offre à mon desespoir.

Elle s'enfuit.

SCENE III.

ASTOLFE, ALMIRE.

ALMIRE.

OU fuiez-vous, Princesse?

ASTOLFE.

Un moment, belle Almire!
Ecoutez.

ALMIRE.

Qui m'appelle?

ASTOLFE.

Aſtolfe, qu'en ces lieux
Attira ſur vos pas un deſir curieux,
Et qu'Amour ...

ALMIRE.

Ah! plûtôt hâtez-vous de me dire,
Qui vous a découvert pour qui Medor ſoûpire.

ASTOLFE.

Tantôt ſur l'Hippogrife élevé dans les airs,
Non loin de ces deſerts,
Au bord d'un clair ruiſſeau qui fait un doux murmure,
J'ai vû ces deux Amans l'un de l'autre enchantez,
Qui mêmes aux échos contoient leur avanture,
Et vantoient leurs beautez.
Ah! que leur ſort eſt agréable!
Qu'à les voir ſeulement Amour paroît aimable!
Vous qui pouvez tout charmer,
Ne voulez-vous point aimer?

ALMIRE.

L'amitié ſeule eſt aimable,
L'amitié ſeule me plaît:
Amour,

Amour, à qui le connoît,
Sera toûjours rédoutable:
Il est frivole & trompeur,
Et sa fin la plus certaine,
Quand il est maître d'un cœur,
Est de se changer en haine.

ASTOLFE.

Connoissez mieux ..,

ALMIRE,

Dans ce desert,
Pendant ces vains discours Zoraïde se perd.
Suivons ses pas.

SCENE IV.

Le Théatre s'ouvre dans l'enfoncement, qui répresente l'Antre d'Atland, où ce Magicien paroît avec Agramant, Roi des Sarrazins, qui le vient consulter.

ATLAND

GRand Roi, je vais donc par mes charmes
De l'éternel sejour des plaintes & des larmes
Forcer, pour t'obéïr, les antres ténébreux.
Ici quand je le veux,
La porte des Enfers à ma parole s'ouvre:
Ré-

Régarde & bannis la terreur.
Terre, ouvre-toi.

AGRAMANT.

Dieux! quelle horreur!
Quel ſpectacle effroïable à mes yeux ſe découvre!

SCENE V.

AGRAMANT, ATLAND, *Ombres d'Amans & d'Amantes.*

OMBRE I.

J'Ai manqué de foi
A qui fut tout aimable, & qui n'aima que moi.

OMBRE II.

Par d'injuſtes ſoupçons, & d'une mort cruelle
J'ai fait mourir le ſeul qui m'eût été fidelle.

AGRAMANT.

Qui ſont ces triſtes voix?

ATLAND.

C'eſt dans ce noir ſéjour
Que ſont punis les crimes de l'amour.
Ces plaintes ſont d'Amans & d'Amantes coupables:

Leur nombre eſt infini, leurs remords incroïables.

OMBRE III.

De mille Amans qui m'ont donné leurs ſoins
J'aimai le moins aimable, & qui m'aima le moins.

Trois Ombres d'Ambitieux, dont chacun dit.

De la ſeule grandeur mon ame fut charmée.

Troupe de Coquettes.

De mille, ſans aimer, je voulois être aimée.

Troupe d'Indiſcrets.

Nous n'aimions que le bruit de nos fers:
Juſques dans les enfers,
Des faveurs qu'on nous fit nous ne pouvons nous taire.

Tous enſemble.

Ah! ſi jamais je retournois au jour,
Rien ne pourroit me plaire
Qu'un ſincere & diſcret amour;
Ah! ſi jamais je retournois au jour,
Rien ne pourroit me plaire
Qu'un amour diſcret & ſincere.

ATLAND.

C'eſt parmi ces Amans,
Que pour redoubler leur martyre,

Et

Et pour joüir de leurs tourmens,
La discorde se plaît d'exercer son empire.

AGRAMANT.

Fais donc passer, comme tu l'as promis,
Ce monstre dangereux parmi mes ennemis.

SCENE VI.

ATLAND, AGRAMANT, LA DISCORDE & sa suite.

ATLAND.

VIens, fille du Chaos, donne trève à la guerre
Que tu fais à ces malheureux,
Et viens tourmenter sur la terre
Des Rivaux plus fameux.

LA DISCORDE.

J'obéis, & tu vois mon escorte ordinaire,
L'Orgueil & l'Intèret, la Haine & ta Colere.

ATLAND.

Dans le Camp des François
Va faire retentir ta voix,
Et jette dans leurs ames
Tes rédoutables flames.

LA DISCORDE.

De tant de Mores que dans ce jour

Leur fer a fait descendre en cet affreux sejour,
J'ai sû que par ton art, j'ai sû que par tes charmes,
Angelique a contr'eux tourné leurs propres armes.
Pour diviser les cœurs, quelle Divinité
A le pouvoir de la beauté?

AGRAMANT.

Déesse redoutable,
Sois à mes vœux plus favorable.

LA DISCORDE.

Ne t'imagine pas
Que j'abandonne ta défense.
Je vais te faire voir les furieux combats,
Dont je veux désoler la France.

SCENE VII.

AGRAMANT, ATLAND, LA DISCORDE, *& sa suite. Troupe de Demons qui par un Balet répresentent les combats qui ruinent l'Empire de Charlemagne.*

LA DISCORDE, *après qu'ils ont dansé.*

PAr ces combats sanglans,
Et par ses propres differens,
La race de Martel, indigne de la gloire,
Per-

Perdra l'Empire & le Sceptre des Francs,
Et fera honte à sa memoire.
Ces grands évenemens demandent quelques jours.
Je vais solliciter la Parque
D'en avancer le cours:
Espere, Généreux Monarque.

AGRAMANT.

Allons par notre exemple & par ce noble espoir
Porter le Peuple More à faire son devoir.

SCENE VIII.

ZORAIDE, ATLAND.

ZORAIDE.

Sage Atland, qu'en ton art nul Mortel ne surmonte,
Et qui ne t'en sers qu'en faveur
De ceux qu'accable le malheur,
Puisque tu connois tout, épargne-moi la honte
De te raconter ma douleur:
Est-elle sans remede?
Et Medor ne peut-il m'aimer?

ATLAND.

Un autre le possede,
N'espere plus de le charmer;
Mais je vais, si tu veux, arracher de ton ame
Cette inutile flame;
Et tu dois concevoir
Qu'obscurcir le Soleil, marque moins mon pouvoir
Que d'éteindre l'amour dans le cœur d'une femme.

ZORAIDE.

Je vivrois sans aimer Medor!
Ah! j'aime mieux encor
Mes plaintes & mes larmes;
Mon tourment a des charmes.
Quand je devrois perdre le jour,
Ne m'ôte point mon malheureux amour.

ATLAND.

Que tes charmes, Amour, doux Enchanteur des ames,
Sont au-dessus de mes Enchantemens!
Tu promets des plaisirs, & donnes des tourmens;
Et dans tes fers, & dans tes flames,

Ceux

Ceux que tu fais le plus souffrir,
Ne peuvent seulement souhaiter de guerir.
Je te plains, que veux-tu?

ZORAÏDE.

Si mon amour extrême
Ne peut me donner ce que j'aime,
Par ton pouvoir prodigieux,
Du moins rends-moi semblable
Au seul objet que Medor trouve aimable.
Que je paroisse Angelique à ses yeux,
Je l'entendrai me dire qu'il m'adore.

ATLAND.

Ce n'est point en vain qu'on m'implore.
L'interêt de ma loi
Se joint à la pitié qui me parle pour toi.
C'en est fait; par mon Art magique,
Tous ceux qui te verront, te croiront Angelique,
Entendront ta parole, admireront tes traits,
Fais-toi voir à Medor, il te prendra pour elle,
Tous les Amans de cette Belle
En foule suivront tes atraits;
Conduis leurs pas dans ces forêts:
J'en vais faire un sejour, où je veux qu'à jamais

Les plaiſirs & les charmes
Leur faſſent oublier, & la gloire, & les armes.
Démons, qu'en un moment on éleve un Palais.



A C.

ACTE III.

Le Théatre change, & répréſente le Palais d'Atland, où ſe paſſe le troiſiéme Acte.

SCENE PREMIERE.

ZORAIDE, *proche le Palais d'Atland.*

MEdor me croit celle qu'il aime,
Et je ne ſens nul changement;
Il me ſuit, il m'adore. Heureux enchantement,
Je te dois plus qu'à mon amour extrême.
L'art en amour, hélas! ſert plus que l'amour même.
Medor au fond d'un Bois laiſſoit errer ſes pas,
Pendant que le Sommeil retenoit dans ſes bras
La Beauté, qui m'eſt ſi fatale.
A peine ai-je paru, que mes foibles appas
Ont eu pour lui les charmes qu'elle étale.
Il a ſuivi mon viſage impoſteur,
Et je ne dois qu'à ſon erreur
La frivole douceur,

D'affliger ma Rivale.
Tu dors d'un tranquile ſommeil,
Libre de toute inquiétude,
Dans ta charmante ſolitude:
Angelique, tu dors d'un tranquile ſommeil,
Orgueilleuſe Beauté, quel ſera ton reveil?

SCENE II.

MEDOR, ZORAIDE.

MEDOR.

BElle Angelique, incomparable Reine,
Pour ſoulager ma peine,
Dites au moins où vous guidez vos pas?

ZORAIDE.

Par-tout où je pourai fuir un ingrat que j'aime,
Et qui ne m'aime pas.

MEDOR.

Qui ne vous aime pas, Medor?

ZORAIDE.

Medor lui-même.]
Il a feint de m'aimer.

ME-

MEDOR.

Et qui pouroit après vous le charmer?

ZORAIDE

Quoi! la fœur de ton Roi, cette jeune Princeffe,
Qui paffa, pour te voir, tant de divers climats;
Par fon rang, ni par fes apas,
Ni par tant de tendreffe,
N'auroit pû te plaire un moment?
Tu me trompes, perfide Amant:
Zoraïde eft aimable.

MEDOR.

Elle feroit incomparable,
Si mon cœur percé de vos coups,
Avoit pû foûpirer pour d'autre que pour vous.
Redoublez mes defirs & mon impatience
Faites-moi fouffrir nuit & jour;
Mais n'outragez point mon amour
Par ces injuftes défiances.

SCE-

SCENE III.

Les Plaisirs, les Jeux, la Jeunesse viennent recevoir Medor & la fausse Angelique.

LES PLAISIRS.

VEnez dans un charmant séjour,
Où l'heureux & tranquile Amour
Donne à ses vrais Sujets tous les biens en partage:
C'est le Palais de la Félicité.
Venez, parfaits Amans, y recevoir l'hommage,
Que les Plaisirs doivent à la Beauté.

Deux des Jeux.

Par nos aimables Exercices,
Nous chassons de ces lieux les Ennuis languissans.

Un Troisiéme.

Tout y flatte les sens.

Un quatriéme.

Rien n'y manque pour les délices.

Un Cinquiéme.

Les yeux y sont ravis.

Un

Un Sixiéme.

Le cœur s'y ſent charmé.

Les deux Premiers.

Mais le comble des biens, mais le bonheur extrême!
On y voit toûjours ce qu'on aime,
Et toûjours on s'en croit aimé.

LA JEUNESSE.

Je ſuis l'agréable Jeuneſſe:
De ces lieux enchantez j'écarte la triſteſſe;
Je regne en ce Palais;
Par mes attraits,
On n'y vieillit jamais.

Tous enſemble.

Hors ceux qu'Amour enflame,
Nul n'eſt reçû dans ces beaux lieux.

LA JEUNESSE.

Il eſt la Jeuneſſe de l'ame.

Deux des Jeux.

Le ſeul des Jeux qui charme....,

SCENE III.

Les Plaisirs, les Jeux, la Jeunesse viennent recevoir Medor & la fausse Angelique.

LES PLAISIRS.

VEnez dans un charmant séjour,
Ou l'heureux & tranquile Amour
Donne à ses vrais Sujets tous les biens en partage:
C'est le Palais de la Félicité.
Venez, parfaits Amans, y recevoir l'hommage,
Que les Plaisirs doivent à la Beauté.

Deux des Jeux.

Par nos aimables Exercices,
Nous chassons de ces lieux les Ennuis languissans.

Un Troisiéme.

Tout y flatte les sens.

Un quatriéme.

Rien n'y manque pour les délices.

Un Cinquiéme.

Les yeux y sont ravis.

Un

Un Sixiéme.

Le cœur s'y ſent charmé.

Les deux Premiers.

Mais le comble des biens, mais le bonheur extrême!
On y voit toûjours ce qu'on aime,
Et toûjours on s'en croit aimé.

LA JEUNESSE.

Je ſuis l'agréable Jeuneſſe:
De ces lieux enchantez j'écarte la triſteſſe;
Je regne en ce Palais;
Par mes attraits,
On n'y vieillit jamais.

Tous enſemble.

Hors ceux qu'Amour enflame,
Nul n'eſt reçû dans ces beaux lieux.

LA JEUNESSE.

Il eſt la Jeuneſſe de l'ame.

Deux des Jeux.

Le ſeul des Jeux qui charme....,

Un des Plaisirs.

Est le Plaisir des Dieux.

Tous ensemble.

Il est la Jeunesse de l'ame.
Le seul des Jeux qui charme, est le Plaisir des Dieux.

Tous entrent dans le Palais, à la reserve d'un des Jeux.

SCENE IV.

ROLAND, *un des Jeux.*

ROLAND.

J'Ai sû que dans ces bois Renaud a pris sa route:
Il se cache sans doute;
Mais qui peut se cacher aux regards d'un Amant?
Mais où peut se sauver un Rival de Roland?

Un des Jeeux.

Loin d'ici, téméraire,
Loin d'ici, furieux,
Sors de ces lieux,

Où

Où l'on ne peut se fâcher, ni déplaire.

ROLAND.

Angelique l'ordonne, & la mort en ce jour
Peut seule contenter sa haine & mon Amour.

ZORAIDE, *qui se fait voir sur un Balcon.*

Roland, modere ta vaillance:
J'ai voulu seulement éprouver mon pouvoir,
Mais j'aime mieux le plaisir de te voir,
Que la douceur de la vengeance.

ROLAND, *entrant dans le Palais.*

Est-ce vous, ô ma Reine? ordonnez de mes jours.

SCENE V.

ANGELIQUE & RENAUD, *qui arrivent chacun de leur côté.*

ANGELIQUE.

Bois & Rochers, vous étes sourds,
Et Medor est plus sourd, & plus dur que vous n'étes.
En vain je suis la trace de ses pas:
J'appelle & crie en vain, il ne m'écoute pas.

L'A-

L'Amant dont je fais choix entre tant de conquêtes,
Me quitte pour un autre, & seule en ces deserts,
Il ne me reste enfin que la voix que je perds.

RENAUD.

Roland me défie & m'outrage,
Peut-il douter de mon courage?
Mais puis-je aussi douter qu'Angelique a changé,
Et que je ne suis point vangé?

ANGELIQUE.

Medor m'est infidele:
Une autre lui semble plus belle.
Devois-je craindre ce malheur?
Puis-je le ressentir, sans mourir de douleur?
Mais quelle fortune inhumaine!
Le même jour,
Que j'ai perdu l'objet de mon amour,
Me livre à l'objet de ma haine.

RENAUD *reconnoissant Angelique.*

Que vois-je? ô Ciel! c'est la Beauté,
Dont, malgré moi, je me sens enchanté.
Un trait de ses yeux efface
Toute la haine de mon cœur;
Amour y rentre, & tout fait place

A

A ſon ardeur.
Hélas! pour qui ſouffrai-je un tourment ſi
ſenſible?

ANGELIQUE.

Pour celle qui te hait, qui pour t'ôter l'eſpoir,
Avec le plaiſir de la voir,
Aime mieux ſe rendre inviſible.

Elle diſparoît.

SCENE VI.

RENAUD, LE DEDAIN.

RENAUD.

Viens, Dédain viens à mon ſecours,
Viens me guérir de mes foles amours,
Viens, Dédain, viens à mon ſecours.

LE DEDAIN *vient, deſcend du Ciel en chantant.*

Qu'une charmante blonde
Ait couru tout le monde,
Sans que ſon cœur
Ait reſſenti la moindre ardeur,
C'eſt une hiſtoire
Belle à raconter:
Un Amant la peut croire,

Un autre en peut douter.

RENAUD.

Déja je me ſens plus tranquile;
J'entends ta voix, Dédain, je te promets
De ne brûler jamais
D'une flame inutile.

LE DEDAIN.

Les vains ſermens
Qu'entre mes mains font les Amans,
Ne durent d'ordinaire,
Qu'autant que dure leur colere,
Ou que ma flame les éclaire.
Si-tôt que je les quitte, ils changent de propos;
Et cependant Amour les deſeſpere,
Et je ne veux que leur repos.

RENAUD.

Ne me quitte donc plus, ô Dédain ſecourable!

LE DEDAIN.

J'en ai bien d'autres à guérir.
Mais crois un conſeil raiſonnable:
Fuis cette Beauté redoutable.

RE-

RENAUD.

Je la fuirai, quand j'en devrois mourir,
Déja je la trouve moins belle,
Elle eſt ſans graces, ſans attraits.
Mais que vois-je? ô douleur mortelle!
Angelique dans ce Palais,
Et Roland avec elle!

SCENE VII.

ANGELIQUE *qui ſe fait revoir.*

JE ſuis dans ce Palais, & Roland avec moi;
Trompeur Atland, autre que toi
N'éleva dans ce Bois ce ſuperbe Edifice:
Je connois ton pouvoir, je vois ton artifice,
Je cherche en vain Medor dans ces Deſerts,
Seul tu me l'as ravi, c'eſt toi ſeul qui me perds,
Sans me flater du pouvoir de mes charmes,
Il eût eu pitié de mes larmes.
Ah! c'eſt trop en ſouffrir, rentrez dans les Enfers,
Démons, & que tout Art magique
Le cede à l'Anneau d'Angelique.

Le Palais diſparoît; Zoraïde & Medor paroiſſent au lieu où ils étoient.

SCENE VIII.

ZORAIDE, MEDOR, ANGELIQUE.

ZORAIDE.

QUe cherche Medor en ces lieux ?

MEDOR.

Excusez, grande Reine, une douleur mortelle,
Qui m'ôte la raison, & qui trouble mes yeux.

ZORAIDE.

Medor me fuit, déja Medor m'est infidele.

MEDOR.

Sœur de mon Roi, toûjours à vos genoux
Vous me verrez prêt à mourir pour vous;
Mais si vous permettez que ma douleur s'explique,
Vous étes Zoraïde, & je vois Angelique.

ANGELIQUE.

Rentre en mes fers, Medor,
Pour m'enlever ton cœur, tout l'Univers conspire:

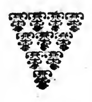
Allons

Allons dans mon Empire,
M'aſſûrer ce tréſor.
Pour me le conteſter, Reine, prenez les armes,
Vous ne le sauriez par vos charmes.

SCENE IX.

ZORAIDE.

TRiomphe de ma honte, outrage ma douleur,
Inſolente Rivale, inſulte à mon malheur.
Je vais mourir, la mort me ſera moins cruelle,
Que ce qu'Amour m'a fait ſouffrir.
Le Ciel m'eſt ennemi, l'Enfer m'eſt infidelle
Medor ne peut m'aimer, & je ne puis guérir.



ACTE IV.

Le Théatre répréſente la belle Solitude où Angelique & Medor s'étoient retirez.

SCENE PREMIERE.

DAPHNIDE, IRIS, BERGERS.

DAPHNIDE.

BErgere, eſt-ce ainſi qu'on ſe pare
Pour la Fête qui ſe prépare?
Seule en ces lieux ignorez-vous encor
Le retour d'Angelique,
Et qu'aujourd'hui Medor
Donne aux Bergers un Prix de Danſe & de Muſique?
Tout réſonne dans nos Hameaux
D'Airs nouveaux,
De douces Chanſonnetes:
N'entendez-vous pas les Muſettes,
Les Haubois & les Chalumeaux?

IRIS.

IRIS.

Chantez, dansez, vous dont l'ame est contente:
Laissez plaindre & pleurer ceux que l'amour tourmente.

DAPHNIDE.

Quel noir chagrin trouble des yeux si doux?

IRIS.

Qui le sait mieux que vous?
De nos Bergers j'aime le plus volage:
Je n'avois que l'avantage
De lui voir ignorer qu'il causoit ma douleur:
Et vous avez dit à celle
Qui me dérobe son cœur,
Que j'étois jalouse d'elle.

DAPHNIDE.

Je l'ai dit en riant: elle ne le croit pas.

IRIS.

Amour croit tout ce qui le flatte.

DAPHNIDE.

Quoique sa bouche plaise, & que son teint éclate,

Les peut-on égaler à vos divins appas?

IRIS.

Peut-être qu'à tes charmes,
Les miens, si j'en avois, se pouroient comparer;
Mais le Dépit me fit pleurer,
Et ma Rivale vit mes larmes.

SCENE II.

ANGELIQUE, MEDOR.

MEDOR.

CEdres hautains, Planes audacieux,
Elevez-vous jusqu'au Palais des Dieux,
Et leur dites que je n'envie
Leur Nectar, ni leur Ambrosie.
Croissez, Arbres, montez au céleste Séjour,
Et comme eux croissez mon amour.

ANGELIQUE.

Ainsi qu'en la Saison nouvelle,
Vous reprendrez une robe plus belle;
Puisse ainsi notre Amour renouveller d'atraits.

MEDOR.

Et toûjours croître, & ne vieillir jamais.

Tous

Tous deux ensemble.

Et toûjours croître, & ne vieillir jamais.

ANGELIQUE.

Une autre cependant à tes yeux plus aimable,
T'a fait m'abandonner, t'a fait suivre ses pas.

MEDOR.

Un autre ne l'a pû, qu'empruntant vos apas;
De mon erreur l'Enfer seul fut coupable.

ANGELIQUE.

Malgré les Démons & les Dieux,
Ton cœur, si tu m'aimois, eût démenti tes yeux.
Bien qu'après ce malheur, le mien ait tout à craindre,
Triomphe encor de mon courroux:
Donne-moi d'un cœur jaloux
Le plaisir le plus doux;
Force-moi d'avoüer que j'ai tort de me plaindre.

SCENE III.

ANGELIQUE, MEDOR, BERGERS, BERGERES.

CHOEUR DE BERGERS.

ALlons, Bergers, allons gagner le prix
Que Medor a promis.

ANGELIQUE.

Je connois de vos chants l'amoureuſe harmonie;
Le Roſſignol n'a point leur douceur infinie:
Mais pour célébrer ce beau jour,
Il ne faut point parler des maux que fait l'Amour.

MEDOR.

Banniſſez la triſteſſe, & que votre Muſique
Soit digne d'Angelique.
Chantez, jeunes Beautez: chantez, diſcrets Amans,
Chantez de vos amours les plus heureux momens.

PHILIS.

A la Fête de Pan, Lycidas l'infidelle

Me

Me quitta pour Aminte & moins jeune, & moins belle,
Et crût que j'en mourrois d'ennui:
J'eus le prix de la Danse à cette même Fête,
Et je fis la conquête
D'Alcidon plus aimable,& plus jeune que lui.

SILVIE.

Après une cruelle absence,
Qui d'un parfait Amant
M'a fait si vivement
Craindre la mort, ou l'inconstance,
Je viens de le revoir en ce Bocage épais,
Plus amoureux & plus beau que jamais.

DAPHNIDE.

J'ai crû deux jours Lysidor infidelle;
Mon cœur en a souffert une douleur mortelle:
Mon cœur, consolez-vous,
Lysidor n'étoit que jaloux.

TIMANTE.

De nos Bergeres la plus belle,
Après avoir chanté les Vers,
Que j'avois faits pour elle,
Remporta le prix des beaux Airs,
Et devant mes Rivaux, elle mit sur ma tête
La Guirlande gagnée à la derniere Fête.

On danse; & après le Ballet, Medor reprend:

ME-

MEDOR.

C'est assez, aimables Bergeres,
C'est assez, aimables Bergers :
Reposez-vous sous ces verds Orangers,
Sur ces vertes Fougeres ;
Et recevez le Prix
Que Medor a promis.
Votre danse ravit, votre belle musique
Est digne d'Angelique.

ANGELIQUE.

C'est trop peu de ces dons pour ces charmans concerts :
C'est trop peu de ces dons pour ces talens divers.
Je veux, pour célébrer cette heureuse journée,
Que de tout ce que j'aime, on fasse l'Hymenée.
Il ne faut sur le choix consulter que son cœur:
Je puis par ma faveur
Egaler la Fortune, & vaincre la Rigueur.
Allons, Medor, allons dans mon Empire;
Tout est prêt pour nous y conduire :
Cet Anneau loin de nous écarte tous dangers.
Adieu, jeunes Beautez : adieu, jeunes Bergers.

SCE-

SCENE IV.

BERGERS & BERGERES.

CHOEUR.

QU'Angelique ſoit immortelle!
Soit immortel le beau Medor!

PHILIS, ALCIDON.

Que la Parque cruelle,
En faveur d'une Amour ſi belle,
N'ait pour eux que des jours filez de ſoie & d'or.

CHOEUR.

Qu'Angelique ſoit immortelle!
Soit immortel le beau Medor!

AIMANTE, DAPHNIDE.

Soit leur Amour fidelle,
Toûjours vive & toûjours nouvelle!

CHOEUR.

Soit immortel le beau Medor!
Et ſoit Angelique immortelle!

SCENE V.

ROLAND *arrive, & les Bergers s'enfuient.*

ROLAND.

ANgelique à Medor a pû donner son cœur!
A Medor Angelique! éclatez, ma douleur;
Tout me déclare mon malheur.
Dans cette Grotte il eut l'audace de l'écrire,
Et je viens de le lire:
Entre tous les Mortels Medor le plus heureux,
Et le plus amoureux,
Au frais de cette Grotte, au doux bruit de cette onde,
Possedoit en repos la Merveille du Monde.
Le Chiffre d'Angelique à ces mots ajoûté,
Déclare leur félicité.
Pour rendre de Medor la victoire publique,
Est-il besoin de nommer Angelique?
O Dieux! combien de fois,
Et les jours, & les nuits, par ses chants dans ces Bois,
A cet heureux Medor a-t-elle fait entendre
Tout ce qu'Amour m'a fait lui dire de plus tendre?
Des plaintes par qui j'exprimois
Le sincere abandon d'un Amour véritable,
Elle

Elle a fait le plaisir d'un Rival méprisable.
Hélas! peut-elle aussi se montrer plus aimable,
Qu'en lui réprésentant à quel point je l'aimois?
Amour! quel est ton caprice?
Est-ce ainsi qu'un Dieu rend justice?
Angelique à Medor a pû donner son cœur!
A Medor Angelique! éclatez, ma douleur:
Tout m'assûre de mon malheur.
Je me trompe peut-être, allons, rentrons encore.
Dans cette Grote que j'abhorre,
N'a-t-on rien écrit de Roland?

SCENE VI.

La Grotte de Medor se change en l'Antre de la Jalousie. Cette Déesse est à la porte, & darde un Serpent contre Roland.

LA JALOUSIE.

Coule, mortel Serpent,
Jusques au cœur ronge ce miserable.

ROLAND.

Quel est ce monstre déte stable!

LA JALOUSIE.

Je suis la Jalousie, aux yeux toûjours ouverts,
Pour

Pour voir tout de travers;
Dans les maux que je fais, sont tous les maux ensemble:
Les plus cruels tourmens n'ont rien qui leur ressemble:
Je mêle à la fureur un poison douloureux,
Préparé dans l'Enfer pour mes seuls malheureux.

ROLAND.

O Dieux! quelle est ma rage!

LA JALOUSIE.

J'aime à dompter l'intrépide Courage,
Aux plus grands Cœurs je fais les plus grands maux;
Et c'est l'honneur de mes travaux.

ROLAND.

Dépit cuisant, mortelle haine,
Donnez quelque trève à ma peine.

LA JALOUSIE.

Que la Faveur à pleines mains
Verse sur les Humains
Ses graces éclatantes:
Elles sont impuissantes
Pour calmer un esprit que je tiens agité;

Nul

Nul repos où je ſuis ne peut être goûté:
J'étouffe la raiſon, j'aveugle la ſageſſe.

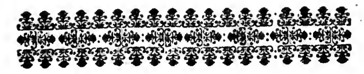
ROLAND.

Monſtre, Furie, ou Déeſſe,
Empêche-moi d'aimer ce qui ne m'aime pas.

LA JALOUSIE.

C'eſt ton mal, & tu l'aimeras.





ACTE V.

Le Théatre répréſente un Bois, & dans l'enfoncement le Temple du Temps, qui ne doit paroître que dans la quatriéme Scene.

SCENE PREMIERE.

NEBELON, ASTOLFE, AIMON.

AIMON.

LA douleur de Rolànd en fureur s'eſt changée.

NEBELON.

Eſt-il poſſible, Aimon,
Que ce Prince ſi ſage ait perdu la raiſon?
Qu'à ce point l'ait réduit ſon Amour outragée?

AIMON.

Tout ce qu'à l'Empereur
On a conté de ſa fureur,
Hélas! n'eſt que trop véritable;
Rien ne peut éviter ſa colere implacable.

Il

Il court forcené par les champs;
Il ne connoît personne, ni lui-même;
Tout est Medor pour lui dans son transport extrême.
La Jalousie & ses serpens
Le livrent à la frénésie,
Qui ne lui laisse nul repos;
Et peu de jours termineront sa vie.

NEBELON.

Hélas! c'étoit à ce Héros,
Que le Destin, jaloux de notre gloire,
Attacha la victoire.
Du Ciel, dans ses malheurs,
Réverons la Justice.
Amour a fait son crime, Amour fait son supplice.
Au moins, pour calmer ses douleurs,
Allons chercher & consulter Melisse.

AIMON.

Cette charmante Nymphe est la droite raison,
C'est là sagesse même:
Seule elle peut causer la guérison
D'un mal causé par un Amour extrême.

ASTOLFE.

Un reméde excellent,

Et peut-être l'unique,
Ce seroit qu'Angelique
Quitât le beau Medor pour le brave Roland.
Mais ce reméde est difficile.
Pour toucher un cœur enchanté
Par la jeunesse & la beauté,
Que la valeur est inutile!
Vous cherchez la raison, hélas!
Elle s'offroit par-tout, elle étoit importune;
Elle a cedé le monde à la fortune,
Lasse de voir qu'on ne l'écoutoit pas:
On ne la trouve plus, que dans les solitudes.

NEBELON.

Il me semble que je la vois,
Pleine d'inquiétudes.
Laissez-moi lui parler à l'ombre de ces Bois.

SCENE II.

ASTOLFE, AIMON.

AIMON.

IL n'est pas sûr qu'elle calme nos peines:
Un tourment amoureux
Ne guérit point par des paroles vaines.
Pour éteindre l'Amour, il faut le rendre heureux.

ASTOLFE.

Le Palais de la Sageſſe
Eſt ennuieux à la Jeuneſſe;
Les Ris & les Jeux
Ne s'y plaiſent guere,
C'eſt le ſéjour des maris & des meres.
S'il y vient quelqu'Amant,
C'eſt rarement:
Les Beautez s'y rendent à peine,
Les Deſirs y ſont à la gêne;
Et ſans Amans, ſans Beautez, ſans Deſirs,
Pour la Jeuneſſe il n'eſt point de plaiſirs.

AIMON.

Nul n'eſt heureux ſans la Sageſſe;
Pour vivre heureux, il la faut adorer.

ASTOLFE.

Nul n'eſt heureux par la Sageſſe;
Pour vivre heureux, il faut s'en ſéparer.

AIMON.

Tu me charmes par-tout, adorable Sageſſe,
Je te ſuivrai ſans ceſſe.

Tous deux enſemble.

Tu { me charmes / m'affliges } par-tout, { adorable Sageſſe; / importune Sageſſe;

Je te {suivrai / fuirai} sans cesse.

SCENE III.

MELISSE, NEBELON, ASTOLFE, AIMON.

MELISSE.

GUérir par la raison un violent Amour,
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour;
Le Dédain, un Dépit, des Rigueurs trop séveres,
Ont effacé des passions légeres.
Par les faveurs, même aux plus Amoureux,
Toûjours finit l'Amour heureux;
Mais pour un Amant véritable,
S'il voit changer le sort
Qui le rend misérable,
Ce n'est que par le Temps, quelquefois par la mort.

NEBELON.

Par le Temps! ô l'espoir frivole!
Dans le malheur qui nous désole.

MELISSE.

Le Temps est le maître de tout;

Par

Par le Temps il n'eſt rien dont on ne vienne
à bout.
L'Amour regne abſolu ſur tout ce qui reſpire;
Mais le Temps tient l'Amour ſujet à ſon empire :
Le Temps ſeul vous peut ſoulager.
Peu d'Humains, il eſt vrai, ſavent le ménager ;
Pour moi, je l'étudie, & l'obſerve ſans ceſſe,
Je m'accomode à ſon humeur,
Auſſi j'ai part à ſa faveur.
Qu'il s'échape, qu'il diſparoiſſe,
Le Temps me voit toûjours l'attendre ſans ennui,
Et toûjours prête à changer comme lui.
J'excuſe ſa lenteur, ou je ſuis ſa viteſſe.
Son Temple eſt proche de ces lieux.

NEBELON

Pourquoi le cacher aux yeux ?

MELISSE.

Vous allez voir le Temps avec toute ſa pompe;
Vous allez voir entre ſes mains
Le Paſſé qui s'efface aux regards des Humains,
Le Préſent qui les fuit, l'Avenir qui les trompe.

SCENE IV.

LE TEMPS *avec les Saisons, les Heures, & toute sa suite*, MELISSE, NEBELON, ASTOLFE, AIMON.

LE TEMPS.

C'Est peu d'ouvrir ici les yeux,
Il y faut apporter d'attentives oreilles;
Mon savoir est profond, vaste, & mystérieux.
Le Temps seul peut du Temps découvrir les
merveilles.
Du malheureux Martel Neveu brave & pieux, *
Tu vois dans le passé tes illustres Aïeux
Des Aïeux de ton Roi tirer leur origine.
Je n'oserois finir cette race divine,
Moi qui mets fin à tout.

NEBELON.

Cependant, si j'en crois
Ce qu'en toi-même j'apperçois,
Deux siécles de mon Prince abolissent la race. †

LE

* *Nebelon étoit fils de Childebrand, frere de Charles Martel, & fut le cinquiéme Aïeul de Hugues Capet.*

† *Charles Martel étoit bâtard, & Childebrand légitime.*

LE TEMPS.

Ton Roi verra tous ſes jours triomphans;
Mais la honte de ſes enfans
Méritera que je l'efface,
Et qu'au ſang le plus pur je rende enfin la place,
Bien loin d'anéantir un ſang victorieux.
Vois ce ſang épuré, ce ſang plus glorieux,
En toi renouveller une tige plus belle,
Un tige éternelle.

NEBELON.

Quelle ſuite de Rois ſe préſente a mes yeux!
Quel éclat! quelle gloire!
Mais entre tous ces Rois qui naiſſent de mon ſang
Quel eſt celui qui tient le plus haut rang.
Et que je vois par-tout ſuivi de la Victoire?
Quel éclat! quelle gloire

LE TEMPS.

En Louïs ſeul tu vois
Le Modele parfait des Héros & des Rois,
Jamais Mortel n'aura le Temps plus favorable.
Pour lui ſeul complaiſant, pour lui ſeul immuable,

Mon vol devancera ſes vœux;
Et pour faciliter ſes Exploits glorieux,
Je forcerai les Deſtinées.
Les momens ſeront jours, les jours ſeront années.
Il ne ſera pour lui, ni neige, ni glaçons:
Il ſe rendra l'Arbitre de Saiſons;
Et de ſon Regne illuſtre écartant tous obſtacles,
Dix ſiécles ne ſauroient faire autant de miracles.

NEBELON.

Que vois-je? juſte Ciel! pour lui ſeul le Deſtin
Fait le pouvoir ſans borne, & le bonheur ſans fin.
Je le vois ſans égal dans la paix, dans la guerre,
Et plus grand que ſon nom qui remplira la Terre.
Pour fruit de ces travaux il éleve l'Honneur,
Et le Mérite exquis jouït de ſon bonheur.

LE TEMPS.

Porte plus loin tes yeux; découvre ſans nuages

D'un

D'un Avenir heureux les charmantes images.

MELISSE.

Le Temps nous rit, je le vois dans l'humeur
Qui fait esperer la faveur;
Parlez, son front est moins févere:
Il faut prendre le Temps, quand le Temps est prospere.
La guérison d'une Amant,
Quand il le veut, ne dépend
Quelquefois que d'un moment.

NEBELON.

Du Monarque éternel sage & puissant Ministre. *

LE TEMPS.

Ne m'expose rien de finistre.
Tournant mes yeux sur le passé,
J'ai vû ce qui t'ameine, & Roland insensé.

Il s'adresse aux Heures.

Jeunes Beautez, sœurs inégales
En votre égalité,
Dont les rigueurs, ou les graces fatales,
Font

* *Le Temps éxécute les ordres de Dieu.*

Font des Humains l'heur, ou l'adversité;
Bien que chacune aux tendresses d'un pere
Soit également chere,
Le Destin de Roland, pour guérir sa fureur,
Ordonne qu'une seule en emporte l'honneur.
Partez donc, Heure fortunée,
Aux grandes choses destinée;
Allez, courez, volez, je donne à vos momens
Ce qu'à peine j'accorde à la longueur des ans.
Effacez Angelique, emploïez ma puissance,
Et ne vous laissez pas devancer par l'absence.
Dans le cœur de Roland, avant votre retour,
Faites regner la gloire, & bannissez l'Amour.
Ternissez, emportez ces Images charmantes
Et séduisantes,
Ces souvenirs flateurs & vains,
Qui restent de ses feux, quand même ils sont éteints.

L'HEURE DU BERGER.

Si pour terminer sa souffrance,
Les ans sont des momens par ta Toute-puissance,
Fais pour les heureuses Amours,
Qu'au moins les momens soient des jours.

As-

ASTOLFE.

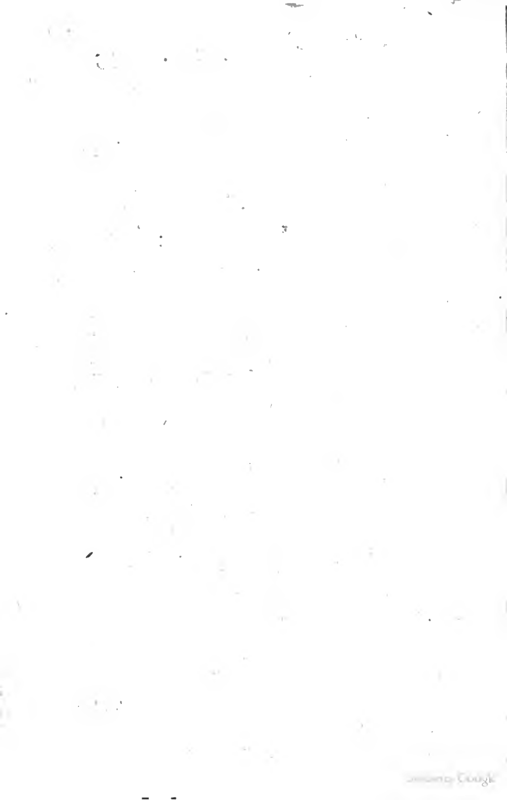
N'empêche point, Heure agréable,
Que le Temps ne guérisse un Amant misérable.
J'en sais d'aussi fiers que Roland,
Qu'Amour possede autant,
Et dont le mal est incurable.

Les Saisons, les Mois & les Heures instruites par le Temps de la félicité du siecle présent, font le Balet, qui doit répresenter les merveilles d'un Regne qui a tous les avantages de celui de Charlemagne, & qui promet de plus heureuses suites.
Enfin le Chœur ferme le Théatre par où il a été ouvert, & l'on chante:

Victoire! Victoire! Victoire!
Que dans tout l'Empire François
On chante le plus grand des Rois.
Les siecles n'en sauroient effacer la mémoire.
Victoire! Victoire! Victoire!

FIN.

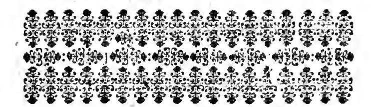
LA



LA RELATION DE L'ISLE IMAGINAIRE, ET L'HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE PAPHLAGONIE.

Sur l'Imprimé de 1659.





A MADAME

DE PONTAC

PREMIERE PRESIDENTE

DE

BOURDEAUX.

ON ne croiroit jamais que ce fût par l'avis d'une Dévote, que j'eusse fait imprimer la Rélation de l'Isle, & l'Histoire de Paphlagonie: mais ceux qui connoîtront votre dévotion

ne s'en étonneront pas, ſachant qu'elle eſt véritable, & d'une maniere à toucher plûtôt le monde par votre bon exemple qu'à ſe faire craindre par une ſévérité triſte. Vous n'avez point de ces façons qui épouventent, comme beaucoup d'autres qui profeſſent extérieurement ce qu'ils n'ont pas dans le cœur. Pourroit-on craindre de vous reſſembler ? Vous qui liſez des choſes pareilles à celleci, & qui y prenez plaiſir, vous ſavez qu'elles ſont innocentes, & vous vous y occupez comme une autre. A la vérité ce ne ſeroit pas manque de charité que de me dire,

re, à quoi vous amuſez-vous? Il faut que les perſonnes de votre qualité ſongent à des choſes grandes & ſolides, & non pas à des bagatelles. Cependant tel s'amuſeroit à des choſes qui ne ſeroient pas ſi frivoles, & qui ſeroient bien plus dangereuſes pour la conſcience. Je ſuis aſſûré qu'il n'y a Confeſſeur, même des plus ſéveres du tems, qui ne donne l'abſolution d'un menſonge pareil à celui que je vous dédie; & qu'il n'y a perſonne dans la Cour qui ajoute moins de foi à ma parole, pour ſavoir que je ments de cette ſorte. Enfin votre approbation autoriſe tout: vous

pouvez donner votre avis ſur autre choſe que ſur la Dévotion. Vous avez l'eſprit délicat & juſte : vous avez le diſcernement bon, & vous ſavez beaucoup : mais ce ſeroit aſſez dire (à qui ne vous connoîtroit pas) que vous étes de la Maiſon de Thou, connuë par toute l'Europe, pour les excellens Hommes qu'elle a produits, & que vous avez été élevée par Meſſieurs Dupuy. La Cour & le Monde ont achevé de vous donner la dernière politeſſe : s'il vous avoit manqué quelque vivacité vous l'auriez priſe au païs où vous avez été mariée, & où vous faites votre principale demeure ;

re: & après tout ce que j'ai dit, on jugeroit bien que vous n'auriez pas trop pris de ce feu un peu dangereux quelquefois, sur tout ceux qui connoîtront l'humeur de votre Mari, qui a toutes les bonnes qualitez des Gascons, & qui n'a pas une des mauvaises qu'on leur attribuë. Les louanges que je vous donnerois à tous deux seroient suspectes, venant d'une personne aussi intéressée que je le suis ; c'est pourquoi je n'en dirai pas davantage, & je reviendrai à mon Livre. Il est bon d'expliquer ce que c'est que le personnage à qui on adresse la Rélation de l'Isle :

car aſſûrément c'eſt quelque choſe de trop joli pour un nom auſſi inconnu que le ſien: mais ce fut lui qui me donna le ſujet de cette imagination. L'Epitre qui lui eſt adreſſée vous dit ſon nom & ſes Charges. Celle qu'il a au Parlement de Dombes lui a cauſé quelque démêlé avec ſa Compagnie: & ce démêlé l'a obligé à m'écrire ſouvent pour ſes intèrêts: mais d'éxagerer le rang de ſa Charge d'une manière, & en des termes qui m'ont donné ſujet de prolonger ſon affaire, afin de m'en divertir. On le peut voir en de certains endroits de ma Relation, qui ſe rapportent tout-à-fait à lui, & où je me

ſers quelquefois des termes qui lui ſont les plus ordinaires. Etant à Lyon, la charité que j'avois pour lui, prévalut ſur le divertiſſement que j'en tirois: néanmoins il me vint en penſée de m'en procurer un nouveau. Je lui fis croire que l'on me propoſoit d'acheter une Iſle, & je lui donnai à entendre que je le deſtinois pour en être le Gouverneur. Il me demanda auſſitôt le nom de cette Iſle, je lui dis que je ne le ſavois point. Il s'informa ſi on ne m'en avoit point envoïé une Deſcription; & voïant la continuation de ſa curioſité, & comme il prenoit la choſe à cœur, au lieu que je croïois borner ce

divertiſſement par une conversation, je trouvai qu'il me donnoit occaſion de la pouſſer plus loin, & je lui dis que j'attendois cette Rélation au premier ordinaire. Je partois pour Dombes le lendemain; n'aïant que faire le ſoir, je me mis à écrire cette bagatelle; & le matin avant que de dîner je l'achevai. Il paroit aſſés que ce n'eſt point une choſe préméditée, & qu'au contraire elle a été faite fort à la hâte. Vous ſavez que s'il me falloit écrire autrement, je renoncerois même à faire réponſe à mes amis, quoique j'aime fort à recevoir des Lettres. Pour l'Hiſ-

l'Hiſtoire de la Princeſſe de Paphlagonie ; vous y étiez préſente quand Madame de Monglat me pria de la faire : vous en avez vû le commencement & le progrès en me voïant écrire ; & la fin par la lecture que l'on vous en a faite. Si on trouve que j'aie eu tort de faire imprimer ces deux bagatelles pour vous les donner plus faciles à lire, on ſaura premiérement que j'ai cru que vous ètes de mon humeur, qui a averſion pour les Manuſcrits ; & aprés il faudra s'en prendre à vous qui l'avez ſouhaité, & qui me l'avez conſeillé. A qui ſe fiera-t-on qu'à ſes parens, &

à ſes amis ? Vous m'étes l'une & l'autre ; pardeſſus cela éclairée, dévote & charitable. Puis-je faillir à votre perſuaſion ? Il me ſemble que je ne dois point être en peine de ce qu'on dira d'une choſe qui eſt faite ſous votre aveu, & c'eſt pourquoi je me mets l'eſprit en repos.



A



A

MONSEIGNEUR

DE BUSSILLET.

Seigneur de Meſſimieu, Chevalier de l'Ordre du Roi, Gentilhomme ordinaire de ſa Chambre, Conſeiller de leurs Alteſſes Roïales Monſeigneur le Duc d'Orleans & Mademoiſelle ſa Fille, Chevalier d'honneur au Parlement de Dombes, & nommé Gouverneur de l'Iſle de * * *.



ONSEIGNEUR,

La particuliére profeſſion que j'ai toûjours faite de vous honorer,

rer, m'oblige en cette rencontre de vous en donner des marques, en prenant part à la joie, qui est en ce païs, du Gouvernement que Madame vous a donné. Elle a bien montré par toutes ses actions combien elle est juste: mais cette derniere nous le persuade plus que toute autre; car à qui pouvoit-elle faire ce beau present? Il est digne d'elle, & il est beaucoup plus digne de vous. Je vous assûre, MONSEIGNEUR, qu'après avoir eu l'honneur d'entendre lire la Rélation qu'on a envoïée à Madame, il m'a semblé que celui qui la faisoit, avoit eu l'esprit de péné-

pénétrer dans ſes deſſeins, ou quelque connoiſſance de l'avenir: car il y a mille choſes qui vous conviennent plus qu'à homme du monde. Il ne manquoit au commencement de cet Ecrit qu'une Lettre qui l'offrit à VOTRE GRANDEUR; mais voïant le preſent que Madame vous a fait de l'Original, j'ai crû vous devoir donner cette marque de ma ſervitude, de vous préſenter la copie avec mes très-humbles reſpects. Je ſuis bien aiſe qu'ils ſoient connus, & que la voix publique aille diſant

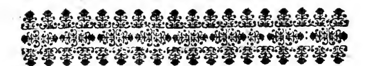
en

en tous lieux, comme dans la Dombes, que je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéïſſant & très-obligé ſerviteur. . . .

De Trevoux ce dernier Decembre 1658.



LA RELATION DE L'ISLE IMAGINAIRE.

L'ISLE dont je veux vous parler n'est ni au Nord ni au Midi : le climat est d'une juste temperature qui ne tient de l'un & de l'autre que la maniére qu'il faut pour en faire dire un mot Italien, *Il mezotempo*, & certainemenr il est fait tout comme çela, & l'on ne peut pas mieux l'exprimer : la douceur de l'air y est grande, & le plaisir qu'il y a à le respirer est in-

inconcevable. Cette Isle n'a point de nom, & elle est inhabiteé: Il y auroit assés lieu de croire que c'est l'Isle Ferme par sa beauté, quoiqu'il n'y reste rien du Palais d'Apollidon; mais vraisemblablement il a été détruit faute d'être hanté, personne n'étant digne de pouvoir parvenir à passer le Lac des loïaux Amans; ainsi ce maudit Tems qui détruit tout, a détruit ce digne & superbe édifice: en recompense il y a dequoi en faire de plus beaux & de plus à la mode.

Sur le rapport de ceux que nous avons envoïez pour en faire le tour, nous apprenons que cette Isle a cent lieuës de circonférence; qu'elle est toute revêtuë de porphire & de marbre; qu'à hauteur d'appui elle a tout alentour une balustrade de même, & ce pour regarder la mer qui la bat; il n'y a que deux Havres où l'on entre à

tous

tous vents, & où les Vaisseaux les plus en danger de la tempête trouvent leur azile contre les plus fiers orages; ses Ports sont commandez par deux Places les plus belles & les meilleures du monde, elles sont fortes par leur situation; l'une est un Rocher escarpé, sur le haut duquel est une terrasse en maniére de bastion d'une pierre aussi dure qu'elle est précieuse & éclatante; je ne l'oserois nommer, de crainte de passer pour menteur; mais je laisse à deviner, & je me persuade que l'on le fera aisément: Il y a force Canons qui ne sont point de fonte verte, mais qui sont d'une plus noble matiére, & l'on n'en connoît point la valeur en fait de canons, n'y en aïant jamais eu que ceux-là; ils sont de ce métal à qui le Soleil donner son éclat & sa couleur, & ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils sont beaucoup meilleurs que les autres, bien qu'on n'en ait point fait ex-

experience en l'Europe ; leurs Affuts ſont de bois de Calembours qui s'y trouve, plus propre qu'on ne croiroit : les logemens pour les Soldats, & les magazins ſont creuſez dans le roc, & il n'y a de bâtiment qu'un très-petit Pavillon, mais très-ſplendidement bâti de Corail, de Geais & de la pierre même du Rocher : l'autre Fort eſt conſtruit tout d'acier & armé de même que celui qui lui eſt oppoſé : C'eſt une choſe aſſés extraordinaire à voir ; mais fort rare, fort belle & encore meilleure.

Je penſe que perſonne ne doutera que n'aïant que ces deux avenuës à garder, la domination de cette Iſle ne ſoit fort conſiderable & fort redoutable à tous les Princes de la Chrétienté. La perſonne qui achete cette Iſle n'étant pas pour y demeurer, elle peut bien prendre ſes meſures pour ſavoir à qui elle donnera ce gouvernement, puiſqu'il

qu'il est très-honorable, & sur tout fort utile, si celui à qui elle le destine a le pouvoir de mener des gens pour peupler cette contrée. Je ferai le détail de tout ce qui y est nécessaire; mais revenons à nôtre sujet.

Le païs est bon, & depuis deux ans que j'y suis, je m'étudie d'en connoître tout, & d'experimenter ce qui y peut venir. La conversation ne m'occupant point, puisque je n'ai avec moi que deux valets que je pourois nommer Esclaves, vous serez peut-être en curiosité de savoir qui m'y a mené. Je vous le vas dire.

Etant jeune je me débauchai de mes études avec quelques-uns de mes camarades. Nous fimes dessein de nous en aller en pellerinage à saint Jacques en Galice, & nous fûmes jusqu'à Orleans. Nous nous amusions, pendant le séjour que nous y fimes, à pêcher dans la Ri-

viére de Loire, & étant fort avancez pour trouver plus de poiſſon, il vint un tourbillon de vent qui nous emporta juſqu'à Gergeau, où je me trouvai dans un batteau ſeparé de mes camarades. Je fus au deſeſpoir, ne ſachant que devenir, & n'aïant pas un ſol. Le Battellier eut pitié de moi, & me mena avec lui juſqu'à Rouanne, où j'entendis parler de la montagne de Tarare. Je me ſouvins d'avoir lû dans Voiture qu'il s'y étoit trouvé par enchantement le jour qu'on le berna à l'Hôtel de Rambouillet. Je ſongeai alors que je ſerois heureux s'il arrivoit une avanture pareille qui m'emportât & qui m'emmenât en quelqu'Iſle enchantée. A l'inſtant je me ſentis élevé & je me trouvai à Marſeille ſur le Port, en état bien different de celui auquel j'étois parti de Paris, car j'étois vêtu en homme de qualité, & je trouvai beau-

coup

coup d'argent dans mes poches. Jugez de ma joie. Force gens me vinrent acoster, & me démanderent depuis quand j'étois arrivé. Je ne jugeai pas à propos de me faire connoître pour un Ecolier, ni de passer aussi pour un homme qui tombe des nuës: je leur répondis qu'il y avoit deux ou trois jours que j'étois dans leur Ville, & que j'y venois à dessein de prendre emploi sur les Vaisseaux, n'aïant pas trouvé le service de terre à ma fantaisie, & qu'il m'étoit même arrivé quelque accident qui m'avoit obligé de m'éloigner de l'armée de Flandres pour quelques années. Ils me pressoient fort de leur conter le détail de mon combat, ne doutant point que ce n'en fut un; mais comme je me serois fort mal demêlé d'un tel récit, n'aïant jamais ni vû ni fait de combats de ma vie, je me tirai honêtement de celui-ci sans

coup ferir,& j'évitai d'entrer en matiére. Ces Meſſieurs jugerent que j'étois un joli garçon, & conçurent une grande opinion de moi, & plus que je ne méritois à mon âge, car je n'avois que ſeize ans, & je n'avois rien vû. Je les hantai, je les regalai: enfin je m'embarquai & je m'abandonnai à la mer. Si je me ſouviens ce fut avec le Chevalier de la Ferriere qui fut ſi malheureux que de perir, & tout ce qui étoit avec lui. Je me trouvai heureuſement ſur une planche de Galere du debris des nôtres, qui me porta dans un Vaiſſeau Turc, où l'on me reçut fort bien: j'y trouvai des François, des Eſpagnols, des Alemans; enfin des gens de tout Païs: mais peu de jours après nous fûmes attaquez, nous combattimes, & tout fut tué ſur nôtre Vaiſſeau; il n'y demeura que moi, & je fus victorieux de ceux contre qui nous com-

combattions : enfin je me vis maître des Ennemis, d'un Navire, & de quantité de richesses. Cela me plut fort. Je m'en allai à la premiére Ville rajuster mon vaisseau, & me munir de tout ce qui m'étoit nécessaire pour continuer cette vie qui me sembloit fort agréable. Ce fut à ce combat où je pris les deux fidelles Esclaves que j'ai avec moi : Nous fimes encore quantité de prises ; entre autres nous en fimes une où il y avoit force femmes, & entre elles une jeune Princesse d'une beauté sans pareille, elle n'avoit que dix-huit ans. Vous disant que c'étoit la plus belle chose du monde, il seroit inutile de vous en faire le portrait ; car ce terme comprend tout ce qui se peut imaginer. Elle avoit un casque d'une Escarboucle seule, avec une maniére de plume d'or, où il pendoit des poires de diamans, taillez à facettes, gros comme des aman-

des : elle avoit deux Emeraudes, dont elle étoit armée comme d'une cuiraſſe ; une juppe & des manches volantes d'un taffetas d'Avignon couleur de feu, car c'étoit en Eté, les bras à moitié nuds, & les jambes de même avec de petits brodequins ſeulement, d'un tiſſu couleur de feu & argent. Je ne vous dirai rien de leur beauté, tout le corps en étoit auſſi-bien partagé que le viſage, j'en fus ſurpris & étonné : elle étoit ſur une maniére de Trône, & on ne lui parloit qu'à genoux. Je jugeai bien que c'étoit quelque grande Dame ; mais je ne l'appris pas ſi-tôt, car perſonne ne parloit ni François ni aucune des autres Langues que je ſavois. Je lui rendis les mêmes devoirs que ceux de ſa ſuite, & jamais priſonniers ne furent ſi maîtres que ceux-là. Vous jugerez bien, ſans que je vous le die, que dès ce premier moment je fus prevenu

venu d'une grande paſſion pour ce charmant objet. L'amour ne m'aveugla pas tant que je ne jugeaſſe bien que cette charmante Princeſſe me mépriſeroit quand elle ſauroit que je n'étois qu'un miſerable Gentilhomme, & que j'aurois beau être jeune & bien fait, tout cela ne lui pouroit plaire. Je m'aviſai de me faire ſervir avec beaucoup de cérémonie, & de lui donner à juger par la maniére qu'on en uſoit avec moi que j'étois un fort grand Seigneur. Il m'étoit d'autant plus aiſé de prendre telle qualité que je voudrois, que pas un de mes gens ne me connoiſſoit, & ne ſavoit qui j'étois : je pris donc cette réſolution le lendemain de ſon arrivée. Le premier jour elle avoit été rétirée, ainſi ni elle ni ſa ſuite n'avoient pû remarquer que je vêcuſſe autrement. Je l'allois voir avec ſoin ; mon ſilence lui parloit de ma paſſion, & il me

ſembloit que le ſien me faiſoit connoître qu'elle ne l'avoit pas tout à fait deſagréable : enfin Amour qui entend toutes les Langues, & qui eſt le meilleur maître du monde pour s'exprimer, m'aprit ſon langage, & je me trouvai en état de lui parler. Les premiers entretiens que nous eumes enſemble furent de plaindre ſon malheur, de lui proteſter qu'elle étoit la maîtreſſe de ſes volontez, que j'étois incapable de me prévaloir de ſa diſgrace, & tout prêt à la ramener où elle ordonneroit. Elle me dit qu'elle étoit fille du Roi de Madagaſcar, & que ſon pere l'avoit promiſe au Roi d'Ethyopie, & que l'un de ceux qui avoit été tué au combat, étoit ſon oncle qui la menoit au mari qui lui étoit deſtiné. Elle me fit paroître peu d'inclination pour cette alliance. La conjoncture étoit fort belle pour faire paroître ma paſſion ; mais comme

me je ſongeois par où je devois commencer, elle me demanda qui j'étois, & me dit que la bonne opinion qu'elle avoit de moi, fondée ſur les civilitez que je lui avois rendus, lui donnoit la curioſité de me connoître. Je me défendis autant que je pûs, mais de façon que je lui donnois encore plus de curioſité: enfin elle me preſſa tant que je lui dis que j'étois le fils du Roi de France, ce qui étoit une choſe aſſés difficile à croire en l'état où j'étois, puiſque le Roi mon pere étoit le plus puiſſant des Rois; mais que des raiſons que je n'oſois dire m'avoient mis en l'état où j'étois, & que je la ſuppliois très-humblement de ne me point commander de lui en dire davantage. Elle eut peu d'égard à ma ſuplication, & elle me commanda abſolument de lui dire mon avanture. Le même amour qui m'avoit fait celer ce que je voulois taire, m'obli-

gea

gea à parler. Un jour (dis-je à cette Princeſſe) comme je chaſſois dans la forêt de Livri, mon cheval étant tombé, & s'étant enfuï avant que je fuſſe relevé, un Page courut après pour me le ramener. Pendant ce tems-là je vis proche de moi une Bergere d'une ſi grande beauté qu'elle me donna dans la vuë : je l'aprochai, & je lui trouvai autant de fierté que de charmes : & dans le peu de tems que je lui parlai, ſon eſprit me parut auſſi poli que celui des Dames de la Cour. Je lui demandai ſa demeure, elle me dit que c'étoit dans le village de Livri, & que ſon ocupation ordinaire étoit de garder les moutons. Mon cheval revint, je ratrappai la chaſſe, & pendant que je courois après le cerf je n'y ſongeois guere ; mais bien à ma Bergere. Je m'imaginai que c'étoit Aſtrée, & je me réſolus d'être Celadon, & de quit-

ter

ter toute la grandeur & la dignité où j'étois né, pour suivre la vie champêtre, & passer une partie de la mienne avec elle; me persuadant que le Roi mon pere ne me permettroit jamais de l'épouser de son vivant, & que tant qu'il vivroit je serois Berger. Je retournai au Louvre où je fis comme j'avois accoûtumé; je donnai mes ordres à un Valet affidé que j'avois, de m'acheter tout ce qui étoit nécessaire pour me vêtir en Berger. Dès le lendemain je partis de Paris de grand matin; je me défis de tous mes gens; & comme j'étois au lieu où j'avois donné mon rendez-vous, je trouvai mes habits de Berger, dont je me revêtis, & je quittai mes habits de la Cour. Je donnai mon cheval à celui qui me les avoit apporté, & je le renvoïai avec ordre de m'apporter toutes les semaines de l'argent au lieu même où il me quittoit. Je m'en allai trou-

ver

ver ma Bergere, qui ne fut pas fâchée de me voir ; mais elle fut surprise de mon changement d'habit ; toutefois celui que j'avois la veille n'étoit pas pour me faire croire un grand Seigneur, car j'avois une Casaque d'un valet de chiens : je lui dis que la vie de la Cour, & la sujétion de penser les chiens, ne m'avoit pas pleu, que j'aimois beaucoup mieux garder les moutons comme elle, & que je la priois de me mettre en condition. Elle me répondit que je rencontrois une occasion fort favorable, que son maître n'avoit plus qu'elle à garder ses troupeaux, aïant chassé un Berger depuis quelques jours, parce qu'on l'accusoit d'être forcier ; mais que n'aïant point de répondant, elle ne savoit si on me prendroit. Je me trouvai fort embarassé ; elle le reconnut bien : mais nous ne laissâmes pas d'aller, car elle me promit de me mener

chés

chés lui. Je ſongeois par le chemin que je m'embarquois ici à une affaire mal aiſée à achever, que dès que le Roi mon pere me trouveroit perdu, il me feroit chercher; que Livri n'étoit qu'à quatre lieuës de Paris; que ſi ces gens-ci en avoient le bruit, (comme l'on ne manqueroit point, en s'informant de moi, de me dépeindre) le bon homme chés qui je ſerois auroit une grande joie de me livrer; que ma Bergere n'ajouteroit point de foi à tout ce que je lui aurois dit dès que je ſerois connu, & qu'enfin elle me prendroit pour un affronteur. Toutes ces choſes me donnoient tant d'ambarras, que me trouvant arrivé à la maiſon du Laboureur, la Bergere me préſenta; & comme ce bon homme commença à me parler, je ne ſavois comment lui répondre. Enfin je commençai, en diſant en moi même: Amour, aide moi; ce qu'il fit. Mon nou-

nouveau maître me demanda d'où j'étois, je lui répondis que j'étois de la frontiere de Picardie, que mes pere & mere avoient du bien, & que pour mon plaisir je m'étois amusé à faire le métier que maintenant j'exerçois par nécessité. Il se tourna vers sa femme, & lui dit: ma mie, ce jeune garçon me plaît, il paroît à la naïveté de son discours qu'il dit vrai, & à sa mine qu'il a été bien nouri: il ne faut point s'arrêter à des répondans; il me plaît, prenons-le. La bonne femme à qui je revenois autant qu'à son mari en convint, & lui répondit: ces malheurs peuvent arriver à tout le monde; & s'il nous arrivoit, nous serions bien heureux de trouver des gens qui en fissent autant à nos enfans. De sorte que je fus arrêté au logis. J'allois tous les jours mener mes moutons aux champs avec ma belle Bergere: nous chantions assis sur l'her-

l'herbe ; nous faisions des chapeaux de fleurs à nos moutons les mieux aimez ; je leur mettois des rubans : enfin rien n'étoit si joli que nos troupeaux. Je lui contois mes douleurs, elle les écoutoit, & les soulageoit : à la fin je trouvai que je n'avois plus de sujet de me plaindre, puisqu'elle m'étoit si favorable. Mais un Dimanche comme nous étions au Prône j'entendis crier le fils du Roi que l'on demandoit. L'apprehension que j'eusd'être connu me fit resoudre à me déclarer à elle : je le fis, & lui protestai à même tems que rien ne pouvoit empêcher le dessein que j'avois de l'épouser. Je lui proposai de quitter ce païs, & de nous en aller mener notre douce vie aux bords du Lignon, & dans un lieu plus éloigné, dans lequel l'on nous trouveroit moins. Nous nous y en allâmes par des lieux écartez, en logeant ni en bourg ni en village, couchant dans les bois. Comme la

France n'eſt plus comme elle étoit autrefois du tems des Gaulois, nous ne trouvâmes point de Chevaliers Errans, & notre voïage ſe paſſa ſans aucune avanture. Les bords du Lignon me parurent beaux au dernier point: Nous allâmes voir les Saules où Celadon & Aſtrée mettoient leurs lettres; nous vîmes la fontaine de la Vérite d'amour; nous viſitâmes tous les lieux où ſe faiſoient les Sacrifices, & nous paſſames-là quelque tems avec beaucoup de douceur: mais mon malheur voulut qu'étant allé à une fête à un village prochain, la foule ou la chaleur cauſa à ma Bergere une maladie dont elle mourut. Vous pouvés juger de ma douleur dans une ſi funeſte avanture. Ma premiere réſolution fut de m'en aller en la Thebaïde pour y vivre comme j'avois lû qu'ont fait autrefois les Peres du deſert; mais comme j'étois en chemin pour y aller il me ſembla que

de

de la qualité dont j'étois je pouvois faire une plus rude pénitence en ce monde, puisque les plaisirs sont un grand supplice pour les gens qui n'ont pas le cœur gai; mais aussi je songeai que de m'en retourner droit à la Cour après quelques mois d'absence, il faudroit rendre compte du sujet qui l'avoit causée; & qu'encore qu'il fut beau pour ceux qui avoient vû la Bergere, il ne seroit pas de même pour le Roi mon pere; qu'il valoit mieux m'en aller à la Guerre, & ne point revenir que je n'eusse fait quelque chose de considerable, & que ce seroit un honête prétexte d'avoir quitté la Cour; en disant que la crainte que l'on ne m'empêchât d'aller à l'armée m'avoit fait partir de cette maniere. Je m'embarquai donc sur cette pensée dans un Vaisseau étranger, ne voulant pas être connu. Mon dessein a réussi, aïant fait d'assés

choses pour m'aquerir quelque réputation ; & le ressouvenir de tous mes maux passez est bien effacé maintenant par la joie que j'ai d'avoir l'honneur de vous voir.

Il étoit tard lorsque je commençai mon avanture ; ainsi dès qu'elle fut finie la Princesse me donna le bon soir. Quand je fus retiré j'admirai mon bonheur de m'être si bien tiré d'affaire, & je me remerciai moi-même de m'être fait si grand Seigneur ; mais quand il faut feindre il ne faut point que ce soit à moitié, & il ne coute pas plus de se faire fils d'un Roi que le dernier de son Roïaume. Je connus à la mine de la Princesse que mon récit lui avoit plu, & je me flattai de belles esperances ; je passai toute la nuit à faire ce qui s'appelle des châteaux en Espagne, ce qui fit que le matin je dormis tard. L'on me vint éveiller ; & j'appris que c'étoit une des Dames de la Princesse qui

qui me venoit avertir qu'elle avoit été malade toute la nuit, & que l'air de la mer lui étoit tout-à-fait contraire; mais qu'elle étoit si peu accoûtumée à prier personne qu'elle mourroit plûtôt que de se remettre à me faire une priere, de laquelle elle pouroit être refusée. Je me levai en diligence, & je l'allai trouver pour la supplier de me dire ce qu'elle vouloit devenir, qu'il n'étoit pas juste de la tenir toûjours errante & vagabonde, qu'elle étoit la maîtresse, qu'elle pouvoit prescrire ce qu'il lui plairoit, & qu'elle seroit obéïe. Elle me dit qu'elle étoit plûtôt en état de suivre mes conseils que de commander, & qu'elle m'avoit une grande obligation. Nous fumes long-tems sur ces propos, interdits l'un & l'autre, & de maniere à comprendre que chacun avoit envie de parler & n'osoit. Je crûs qu'en cette rencontre mon silence seroit crimi-

 nel,

nel, & que c'étoit à moi à parler. Je me determinai donc, & jugeai qu'en cette occasion je me devois bien plûtôt recommander à l'Amour que quand j'avois dit l'avoit fait en répondant au Laboureur ; je dis donc alors : Amour, seconde moi ; & je lui fis une déclaration tout de mon mieux ; mais une telle chose est toûjours ridicule à redire, & n'est jamais agréable qu'à ceux qui la font quand elle est bien reçuë, ou à celle qui l'écoute quand elle aime le Cavalier. La Princesse reçut la mienne fort agréablement : je ne sai pas si ce sont les charmes de ma personne, du moins ne le puis-je croire, trouvant qu'il y en a tant à la qualité dont je lui avois dit que j'étois, que mon récit seul pouvoit avoir captivé sa bonne volonté sans y rien ajouter. Je lui alleguai les avantages qu'elle auroit, la maniere de vivre de la Cour de France, les agré-

agrémens qu'elle y trouveroit : enfin nous conclûmes, & je me trouvai le plus heureux homme du monde de me voir Mari d'une si parfaite beauté & d'une si grande Princesse. Le respect que les honnêtes gens ont toûjours pour le sexe, & celui qu'elle m'inspira à sa premiere vuë fut cause qu'elle demeura toûjours dans son Vaisseau, & que l'on ne toucha à rien ; de sorte que la fortune, non contente de m'avoir donné un si riche trésor que celui de sa personne, me fit paroître beaucoup de choses qu'elle possedoit. Elle me fit voir des millions d'or monoïé, des Lingots en quantité, des barils tout pleins de Diamans taillez à facette, en table & de toutes les manieres, de fort gros Rubis, des Perles rondes & en poires d'une grosseur démesurée. Jugez de mon étonnement, car la valeur de toutes ces choses ne se pouvoit nombrer. Il y avoit

encore des pieces de toile d'or, d'argent, & des tapis de Perse pour faire plus de deux-mille Ameublemens. Comme l'intérêt n'étoit pas pour lors ma passion dominante, je regardai tout cela comme des feuilles de chêne, & je ne fis autre reflexion, si non, que mon bon homme de pere seroit bien aise de me voir marié à un si riche parti, & que toutes ces sommes seroient fort utiles pour la subsistance de notre famille. Notre dessein étoit de venir en France, mais tous les vents nous furent contraires; nous fumes attaquez, & victorieux plusieurs fois: à la fin nous fumes vaincus; & par malheur dans un fort rude combat, la Princesse fut tuée d'un coup de mousquet, qu'elle reçut dans le cœur, pour la punir, je crois, d'avoir aimé un aussi grand imposteur que moi. Jugez cependant de ma douleur. Je ne songeai plus à rien. Je demeurai dix jours sans parler

&

& sans manger; de sorte que mes deux fideles Esclaves avoient soin du Vaisseau. A la fin je donnai quelque signe de vie: je fus encore un long-tems sans parler, & peu après je revins; mais comme un homme outré de mélancolie: nous allions dessus la mer errant deça & delà sans savoir où, & sans dessein. Un jour pour me divertir, ces fideles Esclaves s'aviserent de m'aporter des Livres qu'ils avoient trouvez dans quelqu'unes de nos prises; je m'amusai à les lire; c'étoit des Philosophes, sur tout Epictete me plut, car en l'état ou j'étois, *souffrir* & *s'abstenir* étoit une Philosophie qui donnoit fort dans mon sens. Le vent me jetta dans l'Isle dont il est question. D'abord je fus surpris de la beauté de ce Port. Etant entré dans ce beau & brillant Rocher, dont je vous ai fait le récit, je fis mon possible pour en sortir,

ne jugeant pas que tant de beauté convînt à ma mauvaise fortune ; mais il me fut impossible. J'aprehendois d'y trouver du monde digne d'habiter un si beau lieu ; mais quand je n'y trouvai personne j'eus autant de joie que j'étois capable d'en pouvoir sentir, de me trouver seul avec mes deux Esclaves. J'oubliois de vous dire que pendant que ma douleur m'avoit reduit au miserable état où l'on me croïoit mort, nos Vaisseaux avoient combatu ; & que l'on m'avoit pris celui où étoient toutes mes Richesses, & qu'il n'étoit demeuré dans le mien que les choses nécessaires, dont je ne me souciois point. Pendant que je lisois mon Epictete, & que je passois les jours & les nuits sur la dure dans ce charmant lieu, la beauté duquel faisoit que je n'avois plus d'yeux pour tous les autres, mes Esclaves se promenant dans l'Isle y découvrirent des

des raretez si grandes qu'ils m'en racontoient tous les jours quelque chose de nouveau. A force de lire les Philosophes, je le devins tant, que je me consolai de la mort de la Princesse, & n'y songeai plus. Seneque me parut avoir mené une vie plus agréable qu'Epictete, aïant possedé des biens en les méprisant. Je commençai à sortir, & à me promener par toute l'Isle; je la trouvai d'une beauté extraordinaire; nous nous mîmes tous trois à la cultiver, ce qui nous fit connoître la bonté du terroir; & ce qui me donna lieu de penser à la peupler, & à en donner avis à quelque personne considerable, comme j'ai fait, songeant que je trouverois à y vivre avec repos & tranquilité, même à y avoir du bien pour y vivre heureusement: Ce fut dans cette pensée que je dressai ce projet.

L'Isle a, comme j'ai déja dit, cent lieuës

lieuës de circonference ; de longueur & de largeur en tout sens environ quarante. J'ai parlé de la maniere dont elle est revêtuë. Il y a dix Forêts, à savoir une d'Orangers, qui est en partie à mi-côte : au milieu, qui est sur une hauteur, il y a un grand Etang d'une eau claire & vive ; cette source forme un ruisseau qui tombe en cascade sur du marbre noir dans le milieu d'une route, & qui fait un grand rond au bas. Les routes y sont à perte de vuë, & les arbres touchent aux nuës. A l'opposite l'on rencontre une autre Forêt de Grenadiers, qui est très-agréable par la couleur de ses fleurs, & par la grosseur de ses fruits. Des Grenades que l'on y cueille il y en a la moitié qui sont douces : ces arbres fleurissent, & portent des fruits deux fois l'année, & les Orangers de même. Une autre m'a paru assez extraordinaire, parce que les ar-

arbres qui la composent grossissent rarement en France : elle est de Jasmin ; mais d'une hauteur, & d'une grosseur incroïable, aussi bien que la quatriéme, qui est de Genêt d'Espagne. Les autres sont de chênes, d'ormes, de sapins, & de cedres ; si on en avoit le debit elles seroient de grand revenu, un arbre y croissant en deux ans comme en quarante dans l'Europe. Les autres sont d'Oliviers, & d'arbres fruitiers de toutes sortes, de Poires, de Prunes, Cerises, Bigarreaux & Pêches de toutes les manieres ; celles-là sont beaucoup plus grandes que toutes les autres ; & au pied des arbres il y vient des Raisins muscats de toutes les façons, qui entourent les arbres, & sur la terre toute sorte de fruits rampans, comme Fraises, Framboises, Groseilles, Melons, Concombre & Citrouille : enfin de tout ce que l'on se peut imaginer,

&

& de toutes ſortes de Legumes ſous les autres. Il y vient du bled, de l'Avoine, de l'Orge, fors ſous celles des Orangers, Grenadiers, Jaſmin & Genêt d'Eſpagne, ſemblant que cela eſt plus pour la décoration du païs que pour l'utilité : mais il y naît de toutes ſortes de fleurs qui y ſont toûjours comme au Printems. Les Prés y ſont d'une beauté, & d'une bonté ſinguliére, puiſque l'on les coupe quatre fois l'année. Il y a des champs où il ne vient que des Champignons de toute ſorte de couleurs pour réjoüir la vuë, & dans le même endroit des Trufes. Il y a force Rivieres de toutes longueurs & largeurs, des Lacs & des ruiſſeaux ; le cours des uns eſt doux, des autres il eſt rapide, & les eaux de different œil. L'on y prend des poiſſons d'une monſtrueuſe groſſeur ; l'on y voit ſouvent des Chevaux Marins, des Baleines, des Dau-

Dauphins, des Naïades, & des Sirénes des plus jolies du monde: elles chantent mélodieusement, & quand le Soleil donne sur leurs écailles rien n'est plus plaisant à voir. Les petits ruisseaux & les près d'alentour sont toûjours couverts de tous les oiseaux qui aiment cet Element, & qui sont d'un plumage le mieux nué du monde; & l'on peut croire par-là que la nature mêle mieux les couleurs que les Marchands du Palais. Les Forêts sont toutes pleines de Satyres qui sont beaucoup plus modestes qu'ailleurs, ne songeant qu'à jouer de leur flûte douce, & à les accorder au chant des oiseaux qui font un agréable concert. Les Cerfs y sont tout communément pies, & beaucoup jaunes & noirs, & même de tout blancs avec les cornes couleur de feu si vive qu'il semble qu'elle soit de verni. Les Biches, Faons, Chevreuils

vreuils & Dains ſont quaſi toûjours couleur de roſe & iſabelle. Pour les Lapins y ſont de toutes couleurs ; ainſi des autres bêtes ; elles ſont toutes differentes des autres ; mais les Chevaux noirs, blancs, bays ou gris y ſont rares, étant tous bleus, incarnat, gris de lin & mêlez de ces couleurs, il n'y en eut jamais de ſi beaux : comme ils y ſont ſauvages, leurs queuës & leurs crains pendent juſques à terre ; cela fait un effet admirable. Les Elephans, les Licornes, les Dromadaires & les Chameaux y ſont communs : enfin il n'y a d'aucune ſorte de bêtes ni d'oiſeaux dont vous aïez vu, ouï parler, ou lû qui n'y ſoit en quantité, & d'une beauté exquiſe & rare. Le Gibier y eſt merveilleux. Le Bœuf, le Mouton y ont un goût qui n'eſt point connu en lieu du Monde. Les ſoirs rien n'eſt ſi beau à voir que les Prairies au coucher du Soleil

leil. Toute ſorte d'Animaux y viennent: les Silvains auſſi & les Naïades ſe viennent promener quelquefois dans ces petits ruiſſeaux; de ſorte que leur voix, les flutes des Silvains, avec le chant des oiſeaux, les mugiſſemens & hanniſſemens des bêtes, tout cela fait un concert le meilleur du monde; & le plaiſir qu'on a de voir tant de Créatures irraiſonnables donner une telle ſatisfaction, montre bien que la nature eſt une choſe bien admirable; encore plus celui qui en eſt l'Auteur, & cela très-aſſûrément donne de beaux ſujets de penſer à ſoi, & de faire de bonnes & ſolides reflexions. J'oubliois une eſpece de Bête que l'on ne devroit point nommer ainſi, puiſque hors la parole rien ne ſe raporte mieux à l'homme, non par la forme, mais par l'eſprit, puiſqu'ils en ont infiniment, qu'ils entendent, qu'ils ſont fideles & intelli-

telligens: perſonne ne doutera que ce ne ſoit des Chiens dont je veux parler. J'ai remarqué qu'en cette Iſle ils y ſont comme en maniére de République, ainſi que quelques Naturaliſtes ont écrit des Fourmis & des Mouches à miel: mais aſſûrement les Chiens de cette Iſle le font avec plus de reconnoiſſance & de raiſon. Aïant donc remarqué qu'ils avoient un Chef, & que les uns & les autres le révéroient, je me ſuis tout-à-fait appliqué à voir où la choſe alloit; j'ai trouvé en eux une vraie Monarchie, un Roi, une Reine, & toute leur maiſon. Ce ſont les Levriers qui regnent maintenant; il m'a même paru qu'ils ont diſputé long-tems avec les Epagneux: mais ce parti étoit le plus foible, puiſqu'il n'étoit ſoutenu que des Bichons, & que les Chiens courans, les Dogues, les Turcs, les Chiens d'Artois, les Mâtins, &

toute

toute autre espece avoient reconnu les Levriers comme leurs véritables Princes. La race qui regne maintenant est d'une fort petite espece; mais beaux à merveille: ils ne chassent point; mais ils font chasser les autres pour leur divertissement: la Reine en est noire avec du blanc & du feu: le Roi est blanc, & les Princes du sang sont communément gris & blancs, noirs blancs & noirs ou fort gris: il y en a deux seulement isabelle & blancs d'une beauté singuliere; que l'on destine de marier ensemble. Leur Monarchie est en fort bon ordre; ils y vivent sans dissention; les Barbets agissent peu; mais pour les Epagneux ils font contre fortune bon cœur; car ils chassent, & apportant de leurs prises font subsister les autres: enfin ils paroissent fort zelez pour l'état. De vous dire si c'est par politique ou par inclination qu'ils

agiſſent, je ne vous le dirai point: mais vous ſaurez que les Lions y ſont fort jolis, ils ſont couleur de feu, & enjouez extrêmement. Je penſe que cela leur vient de la liaiſon qu'ils ont avec les Chiens; car aſſûrément il y a alliance & confédération; & dans cette derniére affaire ils furent fort zelez pour le parti des Leviers; les Singes & les Renards furent pour les Epagneux: pour les autres Bêtes je ne les vis point prendre parti dans cette Guerre. L'on mange en toute ſaiſon des Pois verts, des Feves & des Aſperges, & toute autre ſorte de ces denrées. Il n'y auroit rien de ſi aiſé que de faire des Confitures. Les Cannes de Sucre y ſont en quantité; la Canelle, la Caſſe, le Ris, la Rhubarbe, le Sené, le Tabac, & toutes ces drogues Orientales y viennent à foiſon. Nous ne manquons que de gens pour travailler; car nous

nous avons de toute matiére; & dès que nous aurons du monde nous aurons de l'argent. Les Vers-à-soie sont à milliers, tous les meuriers en sont plains: enfin amenez-nous de toutes sortes d'Ouvriers, car tout est à faire ici. Les Carriéres sont visibles, quoi que l'on n'en ait rien tiré; le Marbre, le Porphyre, la Pierre de touche, le Jaspe, le Lapis, la Cornaline, le Geais, les Roches de Diamans, d'Emeraudes, de Rubis, de Saphirs, de Turquoises y sont de même; & les bords de la Mer y sont tout remplis de coquilles où l'on trouve des Perles. Amenez d'honnêtes gens pour peupler l'Isle, des Bourgeois, des Gentilhommes & des gens d'Eglise, car il faut que la Vigne du Seigneur y soit cultivée aussi-bien que le reste; des Religieux & des Religieuses, entre-autres des Jesuïtes, car autrement l'Isle seroit décriée,

& un lieu où ils ne veulent pas être n'est pas en reputation: ils y feront de superbes Colleges. Si vous voulez, envoïez y des Jansenistes, ils sont laborieux, & ne songent pas seulement au travail de l'esprit: quoi qu'ils fassent les plus beaux Ouvrages, & que ce soient les meilleures plumes de ce tems, ils ne laissent pas de s'adonner à travailler à toute sorte de métiers, imitant les anciens qui ne demeuroient point inutiles. Il seroit assez à propos d'y amener des gens de Guerre, de Police, & de Justice: des premiers, si on en suit mon avis, il y en aura de plusieurs Nations; comme François, Allemans & Suisses, qui sont les peuples de tous assûrément les plus aguerris. Il n'en faut pas en grand nombre, n'aïant point de Guerre; mais seulement pour garder les Ports, & pour suivre le Gouverneur, qui representera

tera la perſonne du Prince. Ce n'eſt point une choſe extraordinaire d'en uſer ainſi ; il y en a en Flandres qui ſervoient auprès des Ducs de Bourgogne, qui ſervent encore maintenant à tous les Gouverneurs qui y ſont pour ſa Majeſté Catholique. Quant à la Juſtice, je penſe que c'eſt ſurquoi on aura plus longtems à penſer, afin de n'y envoïer que des gens triez ſur le volet, ne prévoïant pas qu'il puiſſe y avoir de plus d'une année aucun procedé litigieux. Je ſuis toutefois d'avis que l'on y établiſſe un Parlement, quand ce ne ſeroit que pour le *decorum* de la Magiſtrature ; le nombre dont il ſera compoſé je n'en dis rien, n'aïant point de connoiſſance de ces choſes là, non plus que de beaucoup d'autres, dont je ne parle ici que par les livres : mais je dirai, s'il m'eſt permis de donner mon avis, que j'ai lû quelque part qu'au Parlement de Dijon il

y avoit un Chevalier d'honneur & même dans un autre qui avoit été créé à l'*instar* d'icelui; mais ma memoire me manque aussi-bien que de la maniére dont il fut fait. Comme vous étes sur les lieux vous pouvez prendre vos mesures, & vous fonder sur des exemples, car les innovations ne sont pas bonnes, même en un lieu où il faut que tout soit nouveau. Les Corps de Ville auront soin de la Police, quand on en aura bâti. Pour de la Monnoie on y en battra tant que l'on voudra, car nous avons des Mines d'Or, d'Argent, de Cuivre, de Plomb, & d'autres choses, qui faute de nom ne se peuvent dire. Les Comédiens est chose nécessaire: de François, d'Italiens, des Batteleurs, Sauteurs de cordes, & Buveurs d'eau, sans oublier les Marionettes & joueurs de goblets; des Chiens dressez à sauter, & des Singes pour montrer aux nôtres; des

Vio-

Violons, des Trompetes, des Joueurs de Luth, de Harpe, de Claveſſin, d'Epinette, d'Orgues, de Mandores, de Siſtres; des Pſalterions, Manicordions, Trompes Marines & Trompes de cors pour la chaſſe; car il eſt bon de joindre les Arts liberaux aux mécaniques: & comme la Muſique eſt un de ceux qui me plaît davantage j'en ai fait le détail, ce que je ne ferai point des autres: des Baladins & bons Danſeurs eſt une dependance, ſurtout qu'ils ſachent la Sarabande à l'Eſpagnole, avec des Caſtagnettes, rien ne me paroiſſant plus agréable dans un ballet que de les voir après les machines. N'oubliez pas un Machiniſte. J'ai vû autrefois à Paris de certaines gens de tout ſexe & conditions qui hantoient les honêtes gens; les uns mélancoliques, & les autres gais, habillez differemment des autres, & parlant de même. Parmi ceux-là il y avoit des Rois, des Em-

pereurs des Gens de rien, des Oiseaux, le saint Esprit même à ce qu'il disoit; enfin des personnages propres à récréer la compagnie: Comme les Cours ne sont jamais sans cela amenez-en pour divertir notre Gouverneur; le mot qui les signifie m'est échapé de la mémoire; mais je crois le designer assés pour me faire entendre: quelque Bouffon qui soit demi fait. Je pense que voilà toutes les choses que je pouvois imaginer pour peupler un beau & agréable séjour, & en rendre la demeure telle. Après avoir songé à ce bien public, je veux songer au mien: je crois qu'il me faudra marier; mais je songerois plûtôt à l'alliance qu'à la personne de mon Infante; car étant fille d'un homme tel que je le vas dépeindre, elle ne pouroit être qu'incompable. Je voudrois donc que mon prétendu beau pere fut un homme âgé de cinquante-neuf ans, large d'épaules, d'en-

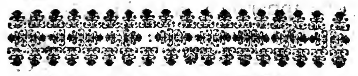
d'entre deux tailles, blanc comme un cigne, assez frisé pour laisser à juger aux spectateurs qu'il a eu une belle tête de grosseur à l'avoir bonne, rouge en visage, de gros yeux bleus un peu hors de la tête, entre doux & hagards, plus souvent l'un que l'autre, puisque la douceur lui doit être naturelle, & que quand ils ne le sont pas il faut qu'ils se sentent de son humeur martiale, que son nez soit entre le camard & le pied de marmitte, sa bouche assez commune: enfin à tout prendre qu'il ait bonne mine, & qu'il soit bienfait, qu'il ait l'air fin, qu'il fasse des mines, selon les occurences, qui signifient beaucoup de choses. Il me semble que je le voi; son espoir ne se peut exprimer; il parle comme un livre, & a la langue mieux penduë qu'homme du monde; il écrit comme Nerveze; il est un registre vivant de tous les com-

commandemens, ſoit en Guerre ou en Province: il ſait la fonction de toutes les Charges, & parfaitement bien les formalitez de Juſtice, les ſéances, les rangs des Compagnies ſouveraines, & ſur tout leur maniére de ſiéger. Il a pour ſes maîtres des reſpects inouïs, une fidelité ſans égale, & auſſi pour ſes amis eſt le plus ferme & le meilleur homme du monde; il eſt à naître qu'homme qui vive s'en ſoit plaint: il rend toûjours de bons offices; ſert l'un, oblige l'autre, & n'abuſe point du credit qu'il s'eſt acquis par ſon propre mérite, ce qui a fait ſur l'eſprit de ſon maître une impreſſion capable d'éblouïr par ſes raïons tous ſes compatriotes d'envie, mais ils ne ſont pas aſſés forts pour la diſſiper: je penſe que voila un abregé d'un homme bien parfait. J'en ai parlé comme d'un homme vivant; car puiſqu'il ſera mon beau-pere il y à quel-

que

que apparance qu'il est sous la voute des Cieux, & qu'il n'y a qu'à le connoître. Fasse le Ciel que ce soit plûtôt que l'on ne s'imagine, & qu'il lui donne une dignité : si c'étoit le gouvernement de notre Isle je serois au comble de mes souhaits ; mais il faudroit être Nostradamus pour le connoître maintenant : Mais à propos de Nostradamus, envoïez-nous aussi de ces gens, qui de leurs cabinets se promenent dans la moïenne région de l'air, & qui par les habitudes qu'ils ont avec les Astres fouillent, par la permission des Dieux, dans les plus cachez secrets de nos Rois, même pénétrent jusques dans l'avenir.

Fin de la Relation de l'Isle Imaginaire.



A MADAME LA MARQUISE DE MONGLAT.

IL est difficile de ne se pas rendre à vos priéres aïant autant d'amitié que j'en ai pour vous; & l'amitié que j'ai pour moi-même me fait aisément tomber dans les panneaux qu'il vous plaît de me tendre. J'avouë ingénument que j'ai beaucoup d'amour propre, & que les louanges que vous m'avez données après la lectu-

re de l'Isle ont sû me plaire ; cela m'oblige à satisfaire plus volontiers à la priére que vous me faites d'écrire l'Histoire de la Princesse de Paphlagonie, non pas comme elle est dans Cyrus ; *car d'entreprendre une même chose que Mademoiselle Scudery, il ne m'appartient pas ; ce seroit donner dans un grand ridicule : & tout grand qu'est cet amour propre, ma raison est si dominante sur lui que je suis assûré qu'il ne m'aveuglera pas au point de me laisser faire de si lourdes fautes. Il ne me fera jamais échouer que dans des Isles inhabitées, & je crois que l'on ne perit point dans de écueils, puisque ceux qui vien-*

nent

nent pour les reconnoître, tirent du peril où l'on s'est trouvé, & aménent de quoi en sortir. Je vous regarde donc comme celle qui me tirera du naufrage, puisque c'est vous qui m'embarquez. Il sera de cette Histoire comme de ces beautez qui n'ont guere d'esprit; pourvû qu'elles aient de l'agrément, & qu'elles fassent des mines, elles soutiennent toutes sortes de conversations sans parler, & les personnes qui les quittent vont disant que ces mines signifient de jolies choses, & qu'elles en font plus entendre que si elles parloient davantage. J'ai la meilleure intention du monde dans cette narration; mais tou-

tes

tes ces grimaces ne ſont rien ſur le papier. Je vous prie de ne me prendre point par mes façons, car je n'en fais point; mais de juger de mon Ouvrage par le feu de mon eſprit: où j'aurai manqué à dire tout ce qu'il faudra, dites que les eſprits vifs conçoivent tant de choſes à la fois que cette confuſion de penſées, au lieu de s'exprimer, ſe diſſipe & ſe conſomme en ſoi-même: ſi j'en dis trop vous l'attribuerez auſſi au même feu, qui gagne plus que l'on ne veut, & qui éblouit de ſa trop grande lumiere: enfin on peut trouver de bonnes excuſes à mes fautes, puiſqu'elles partent d'un bon principe, & même dequoi me

louer quand on voudra me trai-ter un peu favorablement. Peut-être direz-vous que je me loue trop moi-même ; mais je ne le trouve pas, puisqu'à mon gré la vivacité est plûtôt un deffaut dont je m'acuse, que je ne la crois une qualité nécessaire, quand elle n'est pas accompagnée de jugement.



HISTOIRE
DE
LA PRINCESSE
DE
PAPHLAGONIE.

LORSQUE les Perses vinrent dans la Paphlagonie, & que Cirus s'en rendit le maître, tout le païs eût de la terreur, & de l'effroi des Conquêtes d'un si grand Capitaine, si honnête homme, & si bien fait. La Reine de Paphlagonie craignit que les charmes de ce Conquerant n'en donnassent dans

 la

* Voïez la Clef de cette Histoire, & qui en est l'Auteur, dans le Tome I. pag. 170. 2.8. & suiv.

là vuë de sa fille, ou qu'il ne ressentit lui-même les charmes de la Princesse; & comme ce n'étoit point des intérêts de leurs Etats que l'union de ces deux maisons, la bonne femme de Paphlagonie envoïa la Princesse sa fille chés la Reine de Misnie sa tante. La jeune Princesse étoit née avec beaucoup d'esprit & de beauté; elle étoit fort aimée de sa mere, & elle l'avoit été encore davantage de son pere, de qui elle tenoit la vivacité d'esprit, & l'agrément qu'elle avoit en toutes choses, ce qui redoubloit sa tendresse pour elle par cette ressemblance. Ce Prince avoit été un des plus braves & des plus galans hommes de son tems, & l'on peut dire que s'il avoit vêcu, les Perses ne seroient pas entrez dans son païs, ou du moins n'y auroient pas fait de si grands progrès, & assûrément il est mort trop tôt pour le bien de ses Etats. Cette jeune

jeune Princesse, dont l'enfance avoit été cherie par ce Prince, avoit encore cultivé les commencemens de ses belles lumieres dans sa Cour, qui étoit aussi grande, aussi agréable, & pleine d'aussi honnêtes gens qu'aucune de tous les Princes ses voisins : mais cette Cour devint une solitude par sa mort, & ce lieu ressembloit plûtôt à un Couvent par la vie que l'on y menoit qu'à la Cour d'une grande Princesse, ce qui donnoit beaucoup d'ennui à sa fille, qui s'adonnoit à toute sorte de lecture ; car c'étoit un esprit à qui il falloit donner toûjours de l'occupation ; elle apprit toutes les Langues qui étoient à la mode du tems, & convenable aux personnes de son sexe: & pendant que sa mere étoit dans les Temples aux pieds des Autels, adressant ses prieres aux Dieux pour la conservation de ses Etats, notre jeune Princesse tâchoit de se

rendre digne de les gouverner. Comme elle arriva chés la Princesse de Misnie on admira cette jeune merveille, & tout le monde en étoit charmé. On ne comprenoit pas comment elle s'étoit pû faire au point qu'elle étoit dans la solitude où sa mere la faisoit vivre, ce qui faisoit d'autant plus admirer la beauté de son naturel; mais ce que l'on y remarqua surtout fut un grand éloignement pour la galanterie, quoi qu'elle aimât les esprits galans, & qu'elle eut une délicatesse admirable à en faire le discernement. Un jour un Cavalier, en lui racontant une Histoire, nomma l'Amour; à l'instant il lui vint un vermillon aux joües beaucoup plus éclatant que celui qu'elle y avoit d'ordinaire, ce qui fit remarquer à la compagnie que le Chevalier avoit dit quelque chose qui avoit blessé sa pudeur: il s'arrêta tout court (car le respect l'inter-
dit

dit jusqu'à lui faire perdre la parole) & elle remedia à cela de la maniere du monde la plus ingénieuse, & la plus nouvelle ; elle reprit le discours en lui disant : Hé bien, l'autre qu'a-t-il fait ? ne voulant point nommer l'amour, pour lui apprendre à se faire entendre sans prononcer une chose qui lui déplaisoit ; de sorte que depuis on ne parla plus que de l'*autre*, & l'Amour fut banni des conversations de la Princesse, aussi bien que de son cœur.

Rien ne ressemble mieux à Paris que la Ville où demeuroit la Reine de Misnie, & rien n'étoit plus semblable à place Roïale qu'une place où étoit son Palais ; c'est pourquoi après cette comparaison il seroit inutile d'en faire la description : mais il n'est pas ainsi de sa personne, car on ne la peut comparer qu'à elle-même. C'étoit une femme grande, de belle taille &

de bonne mine ; sa beauté étoit journaliere par ses indispositions qui en diminuoient un peu l'éclat: elle avoit un air distrait & rêveur, qui lui donnoit une élévation dans les yeux, & qui faisoit croire qu'elle méprisoit ceux qu'elle regardoit ; mais sa civilité & sa bonté racommodoient en un moment de conversation ce que les distractions pouvoient avoir gâté par cet air méprisant. Elle avoit de l'esprit infiniment, un esprit capable, instruit, connoissant & extraordinaire en toutes choses. Il falloit avoir une grande politesse pour être de sa Cour : car tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens de tout sexe s'y rendoient de tous côtez : mais quelque bonté qu'elle eut pour excuser les défauts des personnes qui venoient pour y apprendre, ses Courtisans moins charitables qu'elle n'avoient pas la même indulgence, & ainsi la crain-

te en bannissoit le ridicule. Elle ne vivoit point comme le reste des mortels, & elle ne s'abaissoit pas à cette regle où l'usage assujettit les gens du commun à se regler selon les horloges; elles étoient défendues dans tous ses Etats, & on eut repute pour insensé un homme ou une femme qui se fussent asservis à un coup de cloche: on croïoit en ce païs là que cela choquoit tout-à-fait le bon-sens, parce que d'ordinaire on regle les cadrans sur le Soleil, & c'étoit l'ennemi mortel de la Princesse. Elle avoit coûtume de dire pour s'excuser qu'elle craignoit la chaleur, & que dès que les raïons de cet astre entroient dans sa chambre, elle se mouroit, elle s'évanouïssoit; mais pour moi je crois que l'aversion en étoit réciproque, & que si le feu de l'esprit de la Princesse, & celui de ses yeux se fussent rencontrez avec celui du Soleil,

leil, ils eussent fait un tel incendie, que le genre humain en eut souffert : peut-être croïoit-elle que ce devoit être par-là que devoit commencer le Deluge de feu, qui viendra à la fin du monde. Peut-être aussi notre Princesse qui étoit très-éclairée en toutes sciences pénétroit-elle dans l'avenir par l'Astrologie ; & par ce moïen connoissant le mal qu'elle craignoit de causer, elle l'éloignoit autant qu'il lui étoit possible : sans doute c'étoit la raison qui faisoit qu'elle ne sortoit jamais en plein midi, qu'elle ne se levoit qu'au coucher du Soleil, & qu'elle ne se couchoit qu'à son lever. Elle craignoit extrémement la Mort par cette raison encore à ce qu'elle disoit qu'elle vouloit alonger le Monde tant qu'elle pouroit : & assûrément quand elle n'auroit pas eu ce sentiment par elle-même, elle l'auroit eu par la communication de la Prin-

Princeſſe Parthenie ſon amie intime, qui avoit des fraïeurs de la Mort au delà de l'imagination; il n'y avoit point d'heures où elles ne conferaſſent des moïens de s'empêcher de mourir, & de l'art de ſe rendre immortelles. Leurs Conferences ne ſe faiſoient pas comme celles des autres; la crainte de reſpirer un air ou trop froid ou trop chaud, l'apprehenſion que le vent ne fut trop ſec, ou trop humide, une imagination enfin que le temps ne fut auſſi temperé qu'elles le jugeoient néceſſaire pour la conſervation de leur ſanté, étoit cauſe qu'elles s'écrivoient d'une chambre à l'autre. On ſeroit trop heureux ſi on pouvoit trouver de ces billets, & en faire un Recueil, je ſuis aſſûré que l'on y trouveroit des préceptes pour le regime de vivre, des précautions juſques au tems propre à faire des remedes, & des remedes même dont Hipocrate & Galien

Galien n'ont jamais entendu parler avec toute leur ſcience; ce ſeroit une choſe fort utile au public, & dont les Facultez de Paris & de Montpellier feroient bien leur profit. Si on trouvoit leurs Lettres, on en tireroit de grands avantages en toutes maniéres; car c'étoient des Princeſſes qui n'avoient rien de mortel que la connoiſſance de l'être dans leurs écrits; on apprendroit toute la politeſſe du ſtyle, & la plus délicate maniére de parler ſur toutes choſes. Il n'y a rien dont elles n'aient eu connoiſſance: elles ont ſû les affaires de tous les Etats du Monde, par la participation qu'elles y ont eu de toutes les intrigues des particuliers, ſoit de galanterie ou d'autres choſes où leurs avis ont été néceſſaires, tantôt pour appaiſer les brouilleries, & les querelles, tantôt pour les faire naître ſelon les avantages que leurs amies en pouvoient tirer: enfin c'étoient

toient des personnes par les mains desquelles le secret de tout le monde avoit à passer. La Princesse Parthenie avoit le goût aussi délicat que l'esprit : rien n'égaloit la magnificence des Festins qu'elle faisoit ; tous les mets en étoient exquis ; & sa propreté a été au-delà de tout ce qui s'en peut imaginer. C'est de leur tems que l'écriture a été mise en usage : auparavant on n'écrivoit que les Contrats de mariage, & des Lettres il ne s'en entendoit point parler ; ainsi nous leur avons l'obligation d'une chose si commode pour le commerce. Cirus vint en Missnie & s'adonna à rendre visite très-soigneusement à la Reine de cette contrée, la Princesse de Paphlagonie qui étoit avec elle ne lui déplut point, il aimoit fort sa conversation. Comme ce Prince étoit fort jeune, & fort enjoué, un soir il vint chez la Princesse habillé en fem-

femme; car de ce tems-là on s'habilloit en masque aussi bien qu'en celui-ci. Sous cet habit trompeur il embrassa la Princesse de Paphlagonie; & se jouant avec elle comme auroit pû faire quelqu'autre Princesse, puis il se démasqua; elle en demeura transie à un tel point qu'elle en pensa mourir; & Cirus eut toutes les peines du monde à obtenir pardon d'une liberté en laquelle il n'avoit point crû manquer au respect qu'il lui devoit: elle lui reprocha en colere que c'étoit des jeux qu'il apprenoit chez la Reine Gelatille: il est bon d'expliquer qui étoit cette Reine. Gelatille étoit une veuve, qui depuis la mort de son mari étoit venuë habiter la ville de Morisate, c'est le nom de la Capitale de Misnie. Comme le Roïaume de cette veuve étoit dans un païs si éloigné & si barbare qu'elle n'avoit vû le monde, elle le cherchoit avec empresse-

pressement; & pour en être plus proche, par la permission de la Reine, elle logeoit dans un coin de la place du Palais. C'étoit une jeune femme de la plus agréable taille du monde: elle avoit de beaux yeux & un beau tein; mais elle étoit fort maigre, & elle avoit un air fort étourdi, qui faisoit juger, aussi bien que sa conduite, de son peu de jugement. Tout ce qu'il y avoit de jeunesse à la Cour ne bougeoit de chez elle depuis le matin jusques au soir: on y vivoit sans respect, dînant & soupant avec elle quand il y avoit dequoi; car bien qu'elle ne fut pas dans une grande opulence, elle en avoit assez pour maintenir sa dignité. Sans son déreglement, qui faisoit que tout alloit chez elle dans un grand desordre, elle conservoit néanmoins sa majesté dans son train; & entre ses principaux Officiers elle avoit un Chancelier qui étoit

une

une aussi bonne tête qu'elle. Comme elle faisoit sa Cour chez la Princesse tous ses Courtisans suivoient son exemple, & le Chancelier devint amoureux de la Princesse de Paphlagonie à un tel point, qu'il s'en rendit le jouet de tout le monde, tant il parut ridicule. Un jour on le trouva devant la porte de la Princesse poignardé, mais de telle maniere qu'il n'étoit pas tout à fait mort; il tenoit dans sa main une espece de Manifeste pour justifier l'homicide de soi-même, par sa cause: & comme cette folie lui avoit encore assez laissé de sens pour respecter la Princesse, ce Manifeste étoit écrit en Grec, afin que tous ceux qui le lui expliqueroient le fissent d'une maniére moins passionnée qu'il n'eut fait lui-même, sachant bien que les termes tendres & amoureux lui déplaisoient; mais il lui étoit difficile de s'expliquer autrement: enfin il

il lui vouloit plaire en tout. La Reine de Misnie eut soin de le faire emporter à son logis, & donna charge qu'on tâchat de le guerir. Cette avanture fit fort rire toute la Cour ; & Cirus se servit bien de ce sujet pour faire la guerre à la Princesse de Paphlagonie. Elle en rougissoit comme si c'eût été Cirus qui se fut poignardé pour elle : je crois que maintenant ceux qui voïagent en ce païs-là en entendent encore parler. Vous remarquerez ce que c'étoit que l'etoile de la Reine Gelatille ; on ne parloit que d'elle & des siens ; il n'y avoit jour qu'il n'arrivât quelqu'avanture chez elle, ou pour elle, dont toutefois pas une n'étoit heroïque. Un certain Chevalier jeune & étourdi comme elle, en devint amoureux ; assûrément cela se pouvoit, car elle avoit beaucoup de choses aimables parmi tout ce que j'en ai dit : Ce

Chevalier ne lui déplut point. Un Prince de ses cousins, qui lui étoit obligé de sa fortune, prenant grand intérêt à la conservation de lasienne, fit son possible pour lui faire connoître l'inégalité qu'il y avoit de lui à elle, dans la crainte qu'elle ne l'épousât : je ne sai si elle le redit au Chevalier, ou s'il l'apprit d'ailleurs. Le Chevalier l'envoïa appeller, & lui donna rendez-vous sur le rempart de la ville où le Prince se rendit. C'étoit en hyver. Comme le Chevalier arriva, d'abord il s'excusa de son retardement sur quelqu'indisposition; ensuite il lui dit que le feu de son amour avoit tellement éteint la chaleur naturelle qu'il ne se pouvoit aider ni de ses pieds ni de ses mains, qu'il falloit qu'il s'allât chauffer devant que de se battre; l'autre qui ne passoit pas pour le plus grand héros de ce tems, le contrefit fort à l'égard du Chevalier,

il

il le menaça, il lui dit plusieurs paroles outrageantes, & il s'en alla rendre compte de son démêlé à la Reine, qui depuis fut degoûtée de son Amant. Cette Avanture fit oublier celle du Chancelier, qui se guérit de ses blessures.

Dans ce tems-là il vint en cette Cour un Prince Italien très-beau & très-bien fait. Après avoir rendu ses premiers devoirs à la Reine de Misnie il s'alla échouer comme les autres chez la Reine Gelatille; il en devint amoureux: ce qui donna beaucoup de divertissement au public; car les Italiens étant fort galans, il n'y avoit jour qu'il ne fit voir chose nouvelle: on couroit la bague, les têtes & le faquin; on faisoit des carousels; il donnoit mille sérénades, & toûjours de differentes maniéres. La Princesse de Paphlagonie régardoit ces divertissemens avec plaisir, songeant avec une satisfaction intérieure

combien elle étoit heureuse de voir cela pour une autre, puisqu'elle auroit été au desespoir si on en avoit autant fait pour elle, aïant une vraie horreur pour les amans. Pour la Reine de Misnie, le récit de toutes ces choses la divertissoit, & le plaisir d'en parler avec Parthenie (dans ses lettres s'entend); car le moindre zéphir qu'elle eut senti à la fenêtre elle l'eut trouvé une tempête, ou un grand orage. Ce Prince fit venir des Comédiens de son païs, qui répréſentoient les plus belles Piéces du monde, en musique, & avec des machines, dont on n'avoit point encore vû de pareilles. Il avoit infiniment de l'esprit: il étoit adroit à toutes sortes d'éxercices: il écrivoit bien, se connoissoit en Vers & en faisoit de fort agréables: il n'y avoit passions qu'il n'eut euës avant celle de l'amour, il sembloit que c'eût été pour s'y rendre plus propre,
&

& pour le mieux faire aimer que cela étoit arrivé ainsi; car il avoit aimé toutes sortes de danses, toutes les courses dont j'ai parlé, tous les jeux d'éxercice, ceux des cartes & des dez, même je pense que cela avoit été jusqu'aux jeux de la Merele, de la Poule & du Renard, tant il portoit loin les choses; pour la Poësie il en avoit été fou aussi-bien que de tous les vieux Livres: il n'ignoroit pas une Langue: il avoit aimé la peinture, & il avoit la connoissance des tableaux, celle des fleurs, des plantes, & des médailles, même des papillons & des coquilles. Il connoissoit la Sculpture: il avoit aimé les bâtimens, les jardinages & les fontaines: il avoit eu la curiosité des meubles, & des pierreries, & toutes ces choses avoient succedé les unes aux autres quand l'amour pour la Reine Gelatille vint à son tour. Il n'y avoit que l'As-

trologie dont il n'avoit point eu de connoissance, & sa fortune le fit assez connoître; car s'il eut connu l'avenir il auroit évité toutes les disgraces qui lui sont arrivees. Gelatille l'aimoit extrêmement, & cela est facile à croire, puisque pardessus toutes ces bonnes qualitez, il avoit celle de la nouveauté, ce qui n'étoit pas peu de chose pour elle. Leurs amous durerent long tems, & cette longueur les diminua. Ils entrérent en jalousie l'un de l'autre à un tel point qu'ils se querellérent souvent, & même je ne sai s'ils ne s'etoient point battus; mais tout cela n'empêcha pas qu'ils ne se mariassent ensemble sans s'aimer, car pour lors l'amour étoit tout passé. Elle s'en alla demeurer au païs de son mari, ce qui fâcha fort toute la jeunesse de cette Cour; les plaisirs finirent quasi en même tems. Cirus poursuivit ses Conquê-

quêtes; & le Roi de Misnie s'étant attaché à ses intérêts aussi bien que le Prince Italien, ils le suivirent. L'Histoire de Perse fait assez mention de ses Conquêtes, & du progrés de ses Armes, sans que j'en parle; c'est pourquoi je demeurerai toûjours à nos Dames. La Princesse Parthenie s'éloigna de la Cour, & s'en alla demeurer parmi un nombre de Vierges qui s'étoient retirées pour servir aux Dieux; c'étoit un lieu comme l'on pourroit dire maintenant un Monastere; là elle conversoit quand elle vouloit avec ses Dames, & quand elle vouloit aussi elle voïoit ses amies. Pendant le voïage du Roi de Misnie, la Reine sa femme alloit quelquefois se retirer avec elle, dont la Princesse de Paphlagonie étoit au desespoir, n'y aïant jamais eu une vertu si libertine que la sienne: la cloîture lui étoit insupportable, aussi-bien que

le silence : jamais personne n'aima tant à parler qu'elle, aussi s'en aquitoit-elle admirablement bien. La Reine de Misnie étoit fort éloignée de la devotion, & ainsi elle ne confirmoit pas la Princesse Parthenie dans la résolution qu'elle avoit prise de devenir devote. Je dis de le devenir, car je sûs qu'elle s'étoit retirée avant que d'être fort touchée; esperant cet effet du bon exemple, assûrément le lieu de sa retraite étoit fort propre à inspirer de bons sentimens; c'étoit une societé de personnes d'une vertu, & d'un mérite tout extraordinaire, qui causoit même de l'envie aux gens du siécle, parce qu'il y avoit peu de personnes ailleurs qui pussent s'égaler à ceux qui composoient cette Assemblée. Un grand mérite ne s'aquerant pas pour le vouloir aquerir, & la vertu étant un effet de la Grace, ne l'a pas qui veut.

Le

Le Prince Italien fut tué dans les Guerres de Cirus, ce qui causa beaucoup de douleur à la Reine Gelatille: quoique l'on ne doive pas attendre beaucoup de tendresse d'une personne de son humeur, elle en eut beaucoup dans les premiers momens. Elle se retira en Italie dans les Etats de son mari: ce fut-là qu'elle prit amitié pour une certaine marchande qui avoit épousé par amour un Soldat estropié de la garnison d'une des places de son mari. Cette femme avoit eu quelque beauté étant jeune: cela se peut croire aisément par ceux qui auront oüi dire que le Diable même étoit beau dans sa jeunesse. Cette Créature plaisoit par sa gentillesse; car il me semble que le mot de beauté ou d'agrément seroit profané pour elle. Cette gentille Dame dansoit, & chantoit bien; elle jouoit du Luth: elle avoit enfin force qualitez qui

la faisoient souffrir dans les bonnes maisons, même chez les plus grands. Elle s'amouracha de ce pauvre Soldat, parce qu'il étoit jeune, & qu'il avoit de l'esprit; elle en avoit aussi, mais son esprit étoit peu délicat, & sans lumiéres; & elle étoit encore aveuglée de la passion qu'elle avoit pour lui, qui l'empêchoit de remarquer combien son Amant avoit l'esprit de travers. Cette inclination se fit en un village où il étoit allé prendre l'air pour se remettre de la blessure dont il étoit estropié. Pour elle, elle étoit à la maison des champs de son pere, qui eut cette amour désagréable, & qui défendit sa maison au Soldat; même elle n'osoit plus aller danser sous l'orme, ce qu'elle aimoit fort. Comme ils virent cela, ils firent ce qui s'appelle un trou à la nuit, ils s'en allerent, & depuis ils ne bougerent de chez la Reine Gelatille.

Le mari se fit Soldat dans le château où demeuroit cette Princesse, qui prit sa femme en si grande amitié, que fermant les yeux à sa naissance, elle la fit la principale personne de sa Cour: elle l'habilla en femme de qualité, ce qui la déguisa fort; cet habit étoit si opposé à son air qu'elle en étoit encore plus mal. Cette femme changea tellement l'humeur de Gelatille que l'on ne la connoissoit plus; & d'un autre côté l'amour qu'elle avoit eu pour son mari se tourna en une si grande haine, qu'elle ne le pouvoit plus souffrir: cependant le Chevalier dont j'ai parlé, ne sachant où donner de la tête en son païs, se fit Bandi; il courut long-tems sur la Mer, & fit toutes sortes de métiers; enfin sachant que le mari de Gelatille étoit mort, il l'alla trouver en Italie; & comme

Une flamme mal éteinte
Est facile à ralumer.

la Dame dont je n'ai pû trouver le nom, non plus que celui de son mari dans tous les livres où j'ai vû cette Histoire, ni même de quel païs ils étoient, tant ils ont été peu remarquables, cette femme, dis-je, obligea la pauvre Gelatille à épouser le Chevalier, & à s'en aller errante sur les mers avec lui, par le seul intérêt que par ce moïen elle quitteroit ce Soldat qui lui étoit devenu un mari insuportable. Jugez quel trait c'étoit faire à une maitresse qui l'aimoit comme son amie, & qu'elle pitié on doit avoir de la pauvre Galatille. Pour moi j'avouë qu'elle m'en fait beaucoup, & qu'encore que l'on ne s'affectione point aux personnes que l'on n'a jamais connuës, je ne songe point à cette Histoire sans sentir pour

pour elle de la compaſſion, au lieu que je ſens un grand mépris pour l'autre, que même cela iroit aiſé-ſément à l'averſion, tant je trouve dans ſon procedé de ſentimens bas, & de marques d'une méchante a-me, & d'un cœur peu reconnoiſ-ſant. La Princeſſe de Paphlago-nie voïant qu'il n'y avoit plus de guerre dans ſes Etats, & que ſa mere étoit morte, ſe crut obligée de s'en retourner: elle devint Rei-ne, quoique nous l'appellions toû-jours Princeſſe, & on la vint que-rir avec un équipage auſſi pom-peux que l'on en ait jamais vû en Paphlagonie. Je crois, ſelon ce que j'en ſai, que ceux qui la ve-noient querir étoient vêtus à peu près comme les Polonois lorſqu'ils vinrent querir leur Reine. Ce qu'on y remarquoit de particulier c'étoit une certaine Caléche dou-blée d'un brocard d'or, argent & bleu, & attelée de ſix Cerfs pies:
La

La Princesse qui avoit toûjours été nourrie à craindre le chaud & le froid par la Reine de Misnie, s'écria: *Seigneur Dieu! me veut-on faire mourir, de m'envoïer une telle voiture? il vaudroit autant que j'allasse à cheval*; ce qui étoit une action fort redoutable pour elle. A l'instant on lui fit voir une Litiere de cristal de roche, ce qui la satisfit fort. Les adieux de la Reine sa tante & d'elle furent *du dernier tendre*. Pour moi je m'imagine que sa tante lui dit: *Ah petite! ah mignone! le moïen de vous quitter; mais au moins on vous écrira. Il faudra songer pour se mettre l'esprit en repos, que nous sommes enrhumées toutes deux: que vous étes là-haut dans votre lit, & moi dans le mien*: & je m'imagine encore que la Princesse lui répondoit: *En effet il faut bien croire cela, Madame; car autrement on seroit au desespoir.* Elle partit, & elle fut reçuë

çuë dans ses Etats avec des applaudissemens nonpareils; on ne peut point nombrer les troupes qui étoient sous les armes, ni la quantité de chars qui vinrent au devant d'elle. On m'a promis de me faire voir un Livre où sont tous les Vers que l'on fit pour elle, & les devises qui étoient par tout. Un de ses Serviteurs les recueillit, & les augmenta de quelques Epigrammes, aïant un talent particulier pour cela. Un des beaux esprits de ce tems, & qui est de l'Academie les a traduits. Rien n'étoit égal à la joie de ses Peuples, ni à sa prosperité. Elle dormoit quinze heures, & ne donnoit ses Audiences qu'aux flambeaux; sa chambre & un grand nombre d'autres que l'on passoit pour y arriver étoient éclairées de mille lustres plus beaux, ce que je crois, que ceux que nous voïons maintenant. Elle ne vivoit que de consommez, ne mangeoit que des orto-

ortolans, & d'autres viandes, de cette delicatesse, & beaucoup de confitures, car elle les aimoit fort: elle étoit toûjours couchée sur un lit de repos, d'où elle ne levoit sa tête, qui étoit sur mille petits oreillers, pour personne: elle ne sortoit point: dès que l'on l'importunoit elle faisoit sortir le monde, & envoïoit querir qui il lui plaisoit: mais hélas! il lui survint un embaras qui lui causa bien du chagrin. Le Chevalier étant couru par d'autres Bandis qui étoient les plus forts, fut obligé de s'échouer dans un port de Paphlagonie, où aïant pris terre avec sa troupe, ils s'informerent de ce qui s'y passoit, & de la Reine; on leur conta la vénération qu'on avoit pour elle. Cette maudite créature, que nous n'avons point nommée, mais qui ne sera que trop remarquable par ses méchanchetez, dit qu'il falloit troubler ses Etats, & en profiter; & s'adressant à sa

trou-

troupe : *Laißez-moi faire*, s'écria-t-elle. Composant des Placards contre la Princesse, elle les envoïa afficher par tout. La Princesse qui est fort promte, & qui n'aime pas qu'on lui manque de respect, fit châtier quelques-uns de ceux qui s'en trouverent saisis, quoiqu'ils n'en fussent pas coupables ; & comme elle vit que l'insolence continuoit, elle continua les châtimens de même. Cela soûleva les esprits, & il se fit quelque maniere de revolte. Le Bandi & sa suite se mirent à la tête des Rebelles ; & ces troubles durerent quelques tems, pendant que la Princesse envoïa demander du secours à ses Alliez. Il y avoit long-tems que les Amazones desiroient de s'allier avec elle ; & même il y avoit un Ambassadeur de la part de leur Reine ; à qui elle accorda ce qu'il demandoit il y avoit long-tems. La Reine des Amazones vint

avec des Troupes fort lestes & fort aguerries; elle tailla en piéces tous ces Revoltez; chassa les Conjurez hors de la Paphlagonie, & notre Princesse demeura sur son Trône triomphante de tous ses Ennemis. Le Bandi & sa troupe s'embarquerent, & continuerent leur train ordinaire. Comme c'étoit des gens qui ne respiroient que feu & flamme, & qui ne pouvoient demeurer en un lieu où regnoit la paix, ils apprirent qu'en Thrace il y avoit de grands troubles: Ils jugerent que c'étoit un parti à prendre pour eux; ils se rembarquent, & ils y parviennent: mais incontinent après leur arrivée la paix se fit, ce qui les embarassa extrêmement; néanmoins ils n'y furent pas long-tems qu'ils y trouverent un emploi digne d'eux. Il y avoit là une maniére de Ministre de ce Roi de Thrace qui avoit fait sa fortune dans les derniers troubles, & qui étoit bien aise de don-

donner des marques de ſon élevation en toutes choſes : même, pour imiter les Souverains, il ſe faiſoit bâtir un Serail ; & comme d'ordinaire ces lieux-là ſont remplis d'Eſclaves de toutes nations, il jugea qu'il étoit bon de les faire gouverner par des gens qui euſſent quelque politeſſe. Il entendit parler de ces Etrangers nouvellement arrivez : & les jugeant propres à le ſervir, il les envoïa querir & leur communiqua ſon deſſein. Ils accepterent cette commiſſion avec la plus grande joie du monde, ne ſachant plus où donner de la tête ; & on leur donna le gouvernement de ce Serail. Cet emploi nous paroît une choſe bien odieuſe ; mais en un païs où l'on ne connoiſſoit point le Chriſtianiſme, & où la coûtume étoït d'avoir quantité de femmes ; cela étoit une choſe ordinaire. Il faut pourtant avouer que c'étoit une étrange reduction ;

après avoir commandé dans un grand Etat comme Gelatille, de Reine se voir reduite à servir des personnes si inferieures. Quand cette nouvelle vint à la Princesse de Paphlagonie elle en fut fort étonnée. Quelque sujet qu'elle eut de ne pas aimer ces gens-là, elle eut pitié du Bandi, & de la Reine, de s'être laissez entraîner à une si abjecte condition, par les mauvais conseils de la créature qui les avoit ainsi perdus. Cette malicieuse femme n'y trouva pas son compte elle-même: après avoir jetté la Reine dans cet abîme, elle commença à se vouloir séparer d'elle: elle la voïoit quelquefois; mais elle alloit blamant la conduite qu'elle lui avoit inspirée. C'est proprement comme mettre les gens dans un bourbier, & les y laisser. Depuis pour se faire une autre société, cette femme s'attacha à une caballe de Thraciennes qui demeuroient

roient

roient auparavant ſur la frontiere; enſorte que la derniére guerre avoit pillé leurs biens, & les avoit chaſſées de leurs maiſons. Ces Dames de campagne avoient de l'eſprit; mais l'âge, & leurs déplaiſirs avoient tout-à-fait terni ce que la nature leur avoit donné de beauté, dont elles étoient bien fâchées, ne ſachant par où ſe faire valoir. Elles avoient quelque choſe d'agréable dans la converſation: car elles étoient fort railleuſes, & cela plaît quelquefois. De ſorte qu'elles attiroient du monde chés elles; ſe faiſant aimer de peu; & haïr de beaucoup: voilà la maniére dont elles ſe firent connoître. Elles avoient de la vertu; mais elles croïoient qu'il n'appartenoit pas aux autres d'en avoir, & elles mépriſoient toutes celles qui en avoient, leur imaginant des défauts, ſi elles n'en avoient pas, ou les exagerant pour peu qu'elles en euſſent: enfin elles

 cri-

rent trouver de foibleſſe en la Princeſſe, & ne firent que montrer leur mauvaiſe volonté, & l'envie ſecrette qu'elles avoient de ſa bonne fortune. Elles porterent Gelatille à retourner lui faire la guerre, & à mettre le Miniſtre dans ſes intérêts pour fournir aux frais de la guerre. Il l'entreprit volontiers, comme il a de coûtume de faire toutes les choſes d'éclat: mais leur deſſein aïant été divulgué, le bruit en vint juſqu'à la Reine des Amazones, qui en donna avis à la Princeſſe de Paphlagonie. Elle lui manda qu'elle ne ſe mit point en peine; qu'elle la tireroit de cette affaire, auſſi bien que de l'autre; qu'il étoit au deſſous d'elle de demeurer ſur la défenſive avec des perſonnes ſi inégales; qu'elle y donneroit reméde dans le principe de ſes mauvais deſſeins, & en empêcheroit le progrès de hauteur & d'autorité. La redoutable

Amazone envoïa un Ambassadeur au Roi de Thrace pour lui faire des plaintes de son Ministre, & de Gelatille. Cette généreuse Reine, & le Roi de Thrace avoient liaison ensemble, leur Traité de Paix & d'Alliance aïant été renouvellé depuis peu. Le Roi envoïa querir le personnage, & lui faisant la réprimande qu'il méritoit, lui ordonna de s'en aller trouver la Reine des Amazones pour la satisfaire sur toutes les choses en quoi il auroit pû manquer envers la Princesse de Paphlagonie, laquelle par ce moïen eut la satisfaction que la Reine des Amazones lui avoit fait esperer. Gelatille & les autres voïant qu'il n'y avoit plus rien à faire, voulurent avoir recours à la misericorde de la Princesse de Paphlagonie; & pour cela emploïerent la Princesse Aminte, amie particuliére de notre héroïne. Aminte partit de Thrace, elle arri-

arriva en Paphlagonie, ce qui donna beaucoup de joie à la Princeſſe, qui la reçut avec tout l'accueil imaginable: elle la regala de tous les plaiſirs qui ſe peuvent imaginer. Elle crut bien qu'Aminte avoit quelque propoſition à lui faire; car cette Princeſſe avoit un eſprit de pacification & portoit la paix par tout où elle alloit. C'étoit une perſonne aimable & aimée de tout le monde, qui n'a jamais fait que du bien, & qui a toûjours empêché le mal autant qu'elle a pû. Elle avoit des charmes dans l'eſprit qui ſe faiſoient connoître à tous ceux qui l'approchoient, mais qui ne ſe peuvent exprimer. Jamais perſonne n'a mieux ſû qu'elle, conſerver l'affection de ceux qui étoient le plus mal enſemble, ni être ſi bien venuë chés les ennemis des gens qu'elle venoit de quitter. Rien n'étoit bien ſans elle: Les maiſon qu'elle ne vouloit pas honorer des ſes viſites

étoient désertes & décriées : enfin son approbation seule faisoit valoir ceux qu'elle en jugeoit dignes ; & pour bien debuter dans le monde, il falloit avoir l'honneur d'être connu d'elle. C'est une chose qui semblera difficile à croire ; (mais je l'ai sû de fort bonne part :) elle étoit fille de la Déesse d'Athenes qui vivoit en ce tems-là, & qui fut adorée dès son vivant. Cette Déïté étoit si honnête, si savante, & si sage, que c'est sans doute ce qui a donné sujet à la Fable de dire, qu'elle étoit née de la tête de Jupiter, & qu'elle avoit toûjours été fille. Toute révérée qu'elle étoit, elle s'humanisoit quelque fois : elle écoutoit les priéres, & les vœux d'un chacun, & y répondoit à toute heure sans distinction de la qualité, mais bien de la vertu, & souvent sans qu'elle en fut requise. Lorsque des personnes profanes ont eu la témérité d'entrer dans son Temple, elle les

en

en a chassez avec toutes les fulminations dignes d'un tel Sacrilege, & leur a donné toutes les maledictions qu'elle jugeoit à propos, pour tâcher de corriger la perversité de leur naturel par la crainte, puisqu'à sa vuë ils ne s'étoient point rendus à sa douceur; jamais il n'y en eut despareille: Pour moi j'aurois toutes les envies du monde d'aller à Athènes pour la voir, si cela se pouvoit encore; car je me persuade que j'aurois grande satisfaction de l'entendre. Je la crois voir dans un enfoncement où le Soleil ne penetre point, & d'où la lumiére n'est pas tout-à-fait bannie. Cet Antre est entouré de grands vases de cristal pleins des plus belles fleurs du Printems, qui durent toûjours dans les jardins qui sont auprès de son temple, pour lui produire ce qui lui est agréable: Autour d'elle il y a force tableaux de toutes les per-

personnes qu'elle aime ; ses regards sur ces portraits portent toute bénédiction aux originaux. Il y a encore force livres sur des tablettes qui sont dans cette Grotte ; on peut juger qu'ils ne traitent de rien de commun. On n'entre dans ce lieu que deux ou trois à la fois, la confusion lui déplaisant, & le bruit étant contraire à la Divinité, dont la voix n'est d'ordinaire éclatante que dans son courroux, lorsqu'elle lance les tonnerres ; celle-ci n'en a jamais, c'est la douceur même. La devotion que j'ai pour elle fait que je m'écarte un peu de mon sujet pour en parler ; mais je suis assûrée que je n'ennuïerai point le Lecteur en parlant d'une chose si adorable.

La divine Aminte sa fille, après avoir été quelques jours en Paphlagonie, ne manqua point de parler à la Princesse du sujet qui l'amenoit. La Princesse lui répondit

dit que la Reine des Amazones l'aïant traitée si obligeamment dans tout le cours de ses affaires, elle ne pouvoit rien répondre sans lui en donner part. Elle dépêcha en toute diligence vers elle, & lui fit savoir les propositions. La Reine manda que quelqu'égard que l'on dût avoir pour toutes les choses dont Aminte se mêloit, la Princesse ne devoit rien écouter sur ce chapitre, & que l'on ne devoit jamais parler de ces personnes, qui étoient indignes de la bonté qu'Aminte avoit pour elles, & qu'il falloit les ensevelir dans un oubli éternel. Aminte reçut avec beaucoup de respect la réponse de la Reine des Amazones, & fut satisfaite du procedé de la Princesse, car elle entendoit raison mieux que personne du monde.

Alors il y avoit en Sirie un Roi de Damas, qui s'étant marié par une avanture bizare à une Princes-

se des Celtes, envoïa un Ambassadeur à la Princesse de Paphlagonie lui donner part de son mariage, à cause de la parenté qui étoit entre eux. L'Ambassadeur lui contant comme la chose s'étoit passée, lui disoit que son maître voïageant comme un Chevalier Errant dans un païs si éloigné du sien, rencontra cette Princesse qui avoit nom Galathée, & qu'à l'instant il en étoit devenu amoureux; aussi étoit-elle d'une exquise beauté. Son pere qui étoit Roi des Pictes, Peuples des plus éloignez des Celtes, avoit beaucoup d'enfans, & elle n'avoit jamais été l'inclination de sa mere, de sorte que l'un & l'autre furent bien aises de donner au Roi de Damas la satisfaction qu'il desiroit. Il la vit, il l'aima; le mariage fut resolu, & il l'épousa en vingt-quatre heures. Sa condition plaisoit à Galathée: l'exterieur de sa personne lui revenoit moins; & pour les
bon-

bonnes & mauvaises qualitez de son ame elle ne les pouvoit connoître en si peu de tems. Elle eut bien desiré que la chose n'eut pas été si précipitée ; mais je crois que la raison qu'elle en avoit n'étoit pas tant de le vouloir connoître, que la connoissance qu'elle avoit de l'amour d'un Prince des bords de la Garonne. Ce Prince étoit jeune, bien fait, en grande estime, puissamment établi par les belles charges qu'il avoit auprès du grand Empereur des Celtes, & possedoit les plus belles maisons du monde, & dans le voisinage du pere de Galathée. Il commandoit pour lors les armées de son pere, pour mettre à la raison quelques Villes qui s'étoient revoltées contre lui. Je ne sai si Galathée étoit fort assûrée de l'épouser ; mais la simple esperance qu'elle en avoit lui sembloit plus avantageuse que le parti qui se présentoit. Pour éloigner ce mariage elle

elle se servit de tous les moïens qui lui furent possibles. Voïant que tous lui avoient manqué, & étant devant celui qui étoit proposé pour recevoir leur foi, elle dit qu'ils étoient parens: je pense qu'elle ne dit pas au degré défendu, puisque cela n'a été résolu qu'au Concile de Trente; mais assûrément il y avoit quelque regle dès ce tems là, que nous ne savons point. Comme on l'appelloit elle surprit fort la compagnie, & son pere & sa mere plus que tout le reste. Je pense que l'époux ne le fut pas moins, car en Damas on n'est pas accoûtumé à de semblables traits. Son pere & sa mere la gronderent, & tournant la chose en plaisanterie tâcherent de la faire prendre ainsi à sa Majesté Damasquine. Ce Prince avoit fort peu de politesse, & il avoit si peu été parmi les Celtes qu'il n'avoit pû en prendre les mœurs. Quoique sa femme eut bien
du

du regret à quitter ſon pays, elle avoit grande impatience de s'en aller pour en faire partir ſon mari, qui lui faiſoit honte; & s'il eut voulu, s'en aller ſeul, elle en eut été bien aiſe, mais il ne voulut pas. Ils partirent; & comme ils furent près de ſes Etats, un Prince ſon beau-frere vint au devant d'elle qui lui fit la reverence. Elle lui fit une petite inclination de la tête, & ne le ſalua pas, quoique ce fut la mode du pays. Lorſqu'elle fut arrivée dans ſon Palais, au lieu de ſe montrer à ſes Sujets, elle ſe mit ſur ſon lit avec ſon maſque, & ne l'ota point de tout le jour, même les jours ſuivans elle le mettoit ſouvent. Quand ſes belles-ſœurs la vinrent viſiter, elles la trouverent ſur un lit qui filoit ſa quenouille. On dit qu'en Damas l'uſage eſt d'aller mener les Dames, qui vous viennent voir, dans leur chambre. Galathée ne prit point cette peine. Se tournant vers ſes

elle que la trop grande attention qu'elles avoient à la regarder ne lui écorchassent le tein, qu'elle avoit beau par excellence, & qu'elle conserva toûjours avec soin. Quand on fait les choses sur quelque fondement, encore cela est-il excusable : mais il lui arriva un accident peu de jours après, qui causa bien du chagrin au Roi son mari. Elle étoit allée à la promenade sur un de ses chevaux de manége; se promenant dans un bois, le sentier n'étoit pas droit, elle donna un coup de canne à son cheval, qui l'emporta comme dans une carriere; il sautoit les haies, les fossez & les buissons, & la Reine aïant eu peur tomba sur des épines; elle avoit oublié alors à mettre son masque, & elle eut le visage, la gorge & les bras un peu écorchez, elle en fut quitte pour cela. Mais puisque nous sommes sur les Ambassades, il est bon d'ajoûter encore une parti-

cularité qui ne sera peut-être pas des moins considérables de cette Histoire Paphlagonique. Il revint un Ambassadeur extraordinaire,que notre Princesse avoit envoïé en grande diligence vers la Reine Uralinde, pour une affaire importante. Il avoit demeuré un an à son voïage, ce qui étonnoit fort toute la Cour de Paphlagonie, parce qu'il mandoit dans toutes ses lettres qu'il partiroit au plûtôt pour s'en revenir, & que le Roïaume d'Uralinde n'étoit pas excessivement éloigné de Paphlagonie: enfin à son retour la Princesse lui demanda le sujet d'un si long retardement, & il lui dit, que le lendemain de son arrivée il avoit vû la Reine, qui l'avoit reçû avec tous les honneurs possibles, & avec toutes les marques d'un grand respect, &d'un grande affection pour elle; que le même jour elle lui avoit promis de le dépêche au plûtôt, & de donner-

ner à la Princesse toute la satisfaction qu'elle pouvoit desirer dans l'affaire qu'il lui avoit communiquée; mais que depuis ce tems-là aïant sollicité ses dépêches, & son Audience de congé on l'avoit toûjours remis de jour à autre sans lui en dire la raison: qu'enfin avec bien de la peine il avoit découvert que le jour de sa premiere Audience, cette Reine ayant été jouer (ce qu'elle faisoit tous les jours) elle avoit perdu, & s'étoit mise dans l'esprit que l'Ambassade & l'Ambassadeur lui avoient porté guignon: desorte qu'elle n'avoit pas voulu qu'il revint depuis, parce qu'elle gagna, & qu'elle eut peur de perdre sa bonne fortune par une seconde vuë de ce visage qui l'avoit choquée; & comme sa fortune avoit duré onze mois, ce fut ce qui causa le long retardement. Au bout de ce tems la Reine ayant été pressée au sorti du jeu de l'ex-

pedier, elle avoit répondu: *J'y consens, aussi-bien je suis en malheur:* & dès qu'il avoit eu sa réponse, il étoit parti à l'instant. La Princesse le questiona fort de la beauté du païs, & de la demeure de la Reine: Il lui dit que le pays étoit fort beau, & que sa maison étoit admirablement belle; mais que si quelqu'un y eut voulu trouver quelque défaut, comme d'ordinaire on en peut trouver aux plus grands ouvrages, n'y en aïant point de parfaits, elle faisoit mettre ces Critiques-là en prison. La Princesse lui demanda si la maniére de s'habiller dans la Cour d'Uralinde étoit semblable à celle de Paphlagonie; il répondit qu'il y trouvoit peu de difference, que cette Reine étoit toûjours très-superbement vêtuë; qu'elle avoit des assortimens de toutes sortes de pierreries d'une beauté extraordinaire; qu'elle avoit une affection fort vive pour les Bijoux; en-

enfin que rien n'étoit mieux qu'elle, tant en ce qui dépendoit de l'art, que des beautez de la nature. Il ajouta, qu'il avoit remarqué qu'en donnant ſa main à baiſer, elle montroit ſon coude, ce qui l'avoit ſurpris d'abord; mais que le conſidérant mieux, il l'avoit trouvé d'une beauté ſi extraordinaire, qu'il avoit jugé qu'elle avoit raiſon. Il lui dit encore, que comme il hantoit les Dames de la Cour de cette Reine, parce qu'il avoit été aſſez long-tems inutile pour chercher ce divertiſſement, s'étant écrié un jour en fort bonne compagnie ſur l'ajuſtement de la Reine, quelqu'un lui avoit répondu: vraiment elle n'eſt pas toûjours ainſi, elle eſt quelquefois quinze jours ſans changer de linge, avec une robe graſſe, des rubans ſales, les cheveux dans la même negligence, faute de ſe peigner, & le tout de peur de changer ſa fortune au jeu, ſon ſcrupu-

le étant si grand qu'elle fait garder jusqu'aux épingles dont elle étoit vêtuë le jour qu'elle a gagné, & s'il en manquoit une, ou qu'on la lui changeât, toute sa Cour seroit en consternation; qu'au reste c'étoit la meilleure femme du monde, & que ses Peuples l'adoroient; qu'elle étoit bonne & familiere; qu'elle avoit beaucoup d'esprit, & l'avoit fort agréable dans la conversation. Il n'y a qu'au jeu, disoit le chef de l'Ambassade, où elle n'est pas toûjours de bonne humeur. Elle traite fort bien les gens de haute qualité, & les fait souvent manger avec elle; car elle n'aime pas à garder sa gravité en mangeant. Sa table est servie magnifiquement; mais, Madame, il y a bien des mets dont votre Majesté ne mangeroit pas. Et quoi, dit la Princesse? des Gigots de mouton à l'ail, répondit l'Ambassadeur, des Barberobert, des Pige-

geons à la poivrade, des Canards à la dodine, des Pâtez froids, des Pigeonneaux en compote, le tout fort poivré & assaisoné avec oignons ou échalotes; & pour son fruit des Saussissons de Boulogne, & des Cervelats, elle trouve que cela lui fortifie l'estomach: & elle me dit dans ma derniere Audience, qu'elle seroit d'avis que votre Majesté s'en servit. La Princesse demanda quelle étoit sa boisson ordinaire: l'Ambassadeur répartit, que depuis que les Peuples de la Phocide avoient fondé une Colonie dans le pays des Celtes, elle faisoit venir ses vins de ce pays-là, & vous remarquerez que c'étoient les vins de Condrieux, & de la Cioutat, qui étoient déja en vogue dès ce tems-là; comme aussi, à ce que dit le même Ambassadeur, elle fait encore venir du vin d'une contrée qui n'est pas fort éloignée de celle-là; & par la description qu'il

lui en fit, tous les auteurs qui ont traité cette Histoire, Grecs, Arabes, ou Latins, ont jugé que c'étoit l'excellent vin de Mâcon, dont jamais la Reine de Damas ne perdit le goût: quelqu'éloignée qu'elle pût être du pays qui le produit, elle en faisoit venir jusqu'en Damas, & en envoyoit tous les ans aux étrennes à Uralinde, dont les Etats étoient voisins des siens. Mais la Princesse, continuant ses questions, prend-elle de l'eau de veau, ou un bouillon le matin, dit-elle, à son Ambassadeur? Non, Madame, dit-il, elle boit un grand trait de ces excellens vins avec une rotie dedans, & ne mange jamais de potage. Quoi! elle ne boit point l'après dînée de limonade? Point du tout, elle ne mange même ni confiture ni fruit. Ce discours m'échauffe, dit la Princesse, & toutes ces vaindres si salées & si épicées me prennent à la gorge. On cou-

courut promtement aux offices, & on lui apporta deux grands traits d'eau de jasmin qu'elle but soudain pour se rafraîchir, & la suite de la Relation acheva de dissiper les vapeurs chaudes qui étoient montées à la tête; car l'Ambassadeur conta comme Uralinde aimoit la Musique, & le plaisir qu'elle prenoit à l'entendre: il dit que ceux qui l'aimoient comme elle, y en avoient beaucoup; mais que ceux qui n'y donnoient pas une attention telle qu'elle eut voulu, étoient contraints de sortir, qu'autrement cette Reine eut toûjours grondé. On sut encore par cette Relation que les dedans de sa maison avoient été tous renouvellez & changez par son ordonnance. En vérité, disoit cet éloquent Ministre, rien n'est plus galand, plus commode ni plus superbe: mais elle a une fantaisie dont les plus sages de son Royaume sont fort étonnez; c'est qu'elle ne cou-

che

che qu'au grenier, encore c'est avec une si grande précaution contre le bruit que lui pouroient faire les rats, qu'il y a un de ses principaux Officiers qui n'a point d'autre soin que de les empoisonner, & cette Charge est si considerable dans son état, qu'on ne la donne que pour recompense de grands services, & à un homme fort expérimenté dans les grandes affaires. Comme elle m'a commandé de convier votre Majesté de l'aller visiter, je ne lui en dirai pas davantage, elle m'a assûré qu'elle vous traiteroit à votre mode: la Princesse dit qu'il falloit attendre un tems favorable pour cela. L'Ambassadeur ajouta qu'il avoit oublié de lui dire qu'on attendoit en ce païs-là la Reine des Amazones au Printems. La Princesse témoigna qu'elle seroit bien aise de prendre le même tems pour visiter Uralinde: & congédiant l'Ambas-

baſſadeur, lui fit connoître qu'elle étoit ſatisfaite de lui.

Je n'ai point dit comme *l'Autre* (on ſe ſouvient bien que l'*Amour* s'appelloit ainſi en Paphlagonie) regnoit dans tous les Etats voiſins; mais cela ſe doit entendre. Qui eſt maître du cœur des Rois, & des Souverains l'eſt toûjours de tout ce qui eſt ſous leur domination. On ne rencontroit ſur la frontiere qu'Ambaſſadeurs, & l'on ne trouvoit dans les grands chemins que Meſſagers qui portoient lettres douces; mais on jettoit toutes ces lettres au feu ſans les lire, & l'on renvoyoit les Ambaſſadeurs beaucoup plus vîte que la Reine Uralinde n'avoit renvoyé celui de Paphlagonie. Un matin entre l'aube & le lever du Soleil, dans un beau jour d'Eté, la Princeſſe s'éveilla, & ouvrant ſon rideau elle vit Diane qui fit force complimens & amitiez pour la re-

mer-

mercier du bon exemple qu'elle avoit donné dans le monde, & pour la louer de la constance qu'elle avoit euë à demeurer pure comme elle. Elle lui dit que cela méritoit qu'on la déïfiât, & que la chose avoit été resoluë dans le conseil de tous les Dieux; que ceux qui faisoient vœu de Virginité s'adresseroient desormais à la Princesse de Paphlagonie aussi-bien qu'à Diane même; & que bien loin d'être jalouse des Autels, & des Sacrifices qu'elle lui ôteroit, elle se tiendroit honorée d'être associée à elle, & d'être sa compagne. La Princesse toute surprise, ne savoit ce que c'étoit, ni ce qu'elle devoit répondre, & cette éloquence qui lui étoit si naturelle fut muette en ce moment. Diane l'enleva avec l'aide de ses chastes compagnes; & au lieu qu'elle va chassant & errant dans les bois, attendu l'humeur sédentaire de notre Princesse, il fut arrê-

arrêté qu'elle demeuroit en l'air dans une gloire fixe, ſans bouger de la même place; ſi non qu'en certains jours de l'année on la verroit en Paphlagonie avec toute la beauté qu'elle a jamais euë, & plus encore s'il ſe pouvoit comme Meluſine à Luſignan; enfin être dans la gloire, c'eſt tout dire, & même davantage que ſi on particulariſoit, car on n'a point encore fait de deſcription d'une gloire immortelle: la gloire de Niquée eſt une choſe profane, & outre qu'elle n'eſt qu'une imitation de celle-ci, elle n'en peut donner qu'une très-imparfaite idée.

Fin de l'Hiſtoire de la Princeſſe de Paphlagonie.

